

**Brigade
Mondaine [252]
– Les pilules
d'amour**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

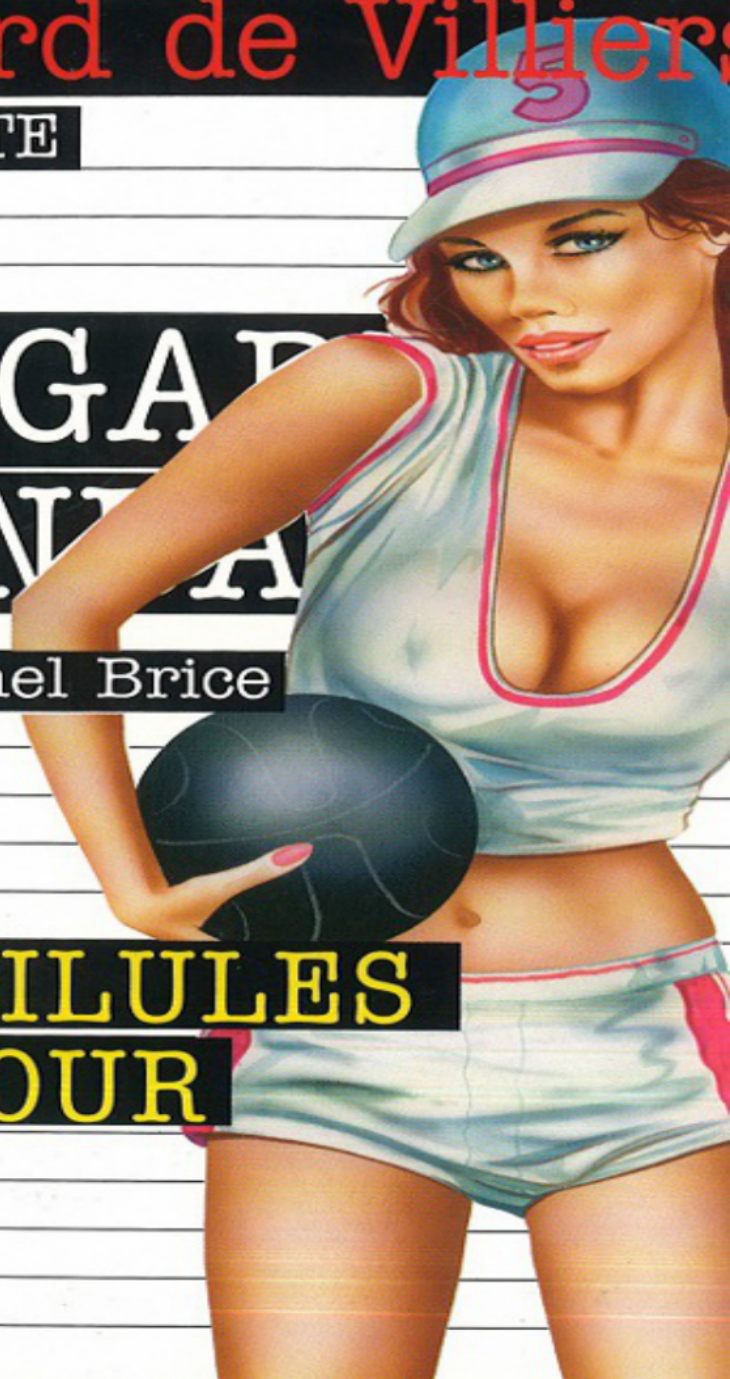
PRÉSENTE

BRIGADE MONTANA

Par Michel Brice

LES PILULES D'AMOUR

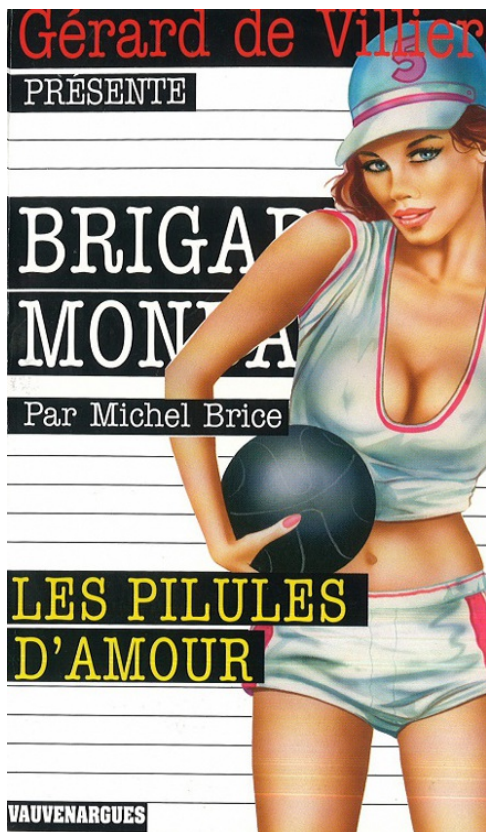
VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE (N°252)

LES PILULES D'AMOUR



Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des

éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

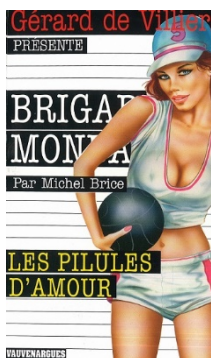
Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

©GECEP/VAUVENARGUES 2005. ISBN : 2-7443-1042-5

QUATRIEME

La bastide n'était plus qu'un amas de décombres calcinés. L'odeur de brûlé et de fumée prit Boris à la gorge. Kim apparut sur le seuil, armée d'un fusil de chasse. À sa façon de tenir l'arme braquée sur lui, il devina qu'elle savait s'en servir... Boris arracha le fusil des mains de la jeune femme. Au lieu de se débattre, Kim se plaqua contre lui d'un élan de tout le corps. Il devina qu'elle était nue sous sa robe et ressentit une brusque poussée de désir. Puis il distingua, à l'instant où l'obscurité les happait, la poudre blanche qui enduisait, comme un fard, les lèvres entrouvertes. Un sixième sens l'avertit du danger...

CHAPITRE PREMIER



Le docteur Fabrizio Angeli fit une pause, finit de boire le verre d'eau placé à côté du micro et ôta ses lunettes à fine monture dorée pour parcourir du regard l'amphithéâtre comble. Un auditoire composé majoritairement d'hommes dont beaucoup avaient les cheveux gris. Médecins, chercheurs, c'étaient des sommités dans leur domaine, venues des cinq continents. Mais le congrès Biotech réunissait aussi des cadres dirigeants d'entreprises pharmaceutiques et des financiers, gestionnaires ou analystes, en presque aussi grand nombre que les membres du monde médical. Ceux-là représentaient un seul continent : l'argent. Le marché mondial des biotechnologies atteignait 60 milliards de dollars, dont un tiers pour les médicaments qui en étaient issus. Un secteur qui affichait des taux de croissance annuels de 25-30 %...

Il était temps pour le docteur Angeli de conclure. Sans remettre ses lunettes et en négligeant ses notes, il improvisa, dans un anglais que son accent italien savait rendre, à l'occasion, lyrique :

— De tout temps les hommes ont été hantés par la mort, l'échéance ultime, et je ne prétends pas que nous allons lui offrir, grâce à je ne sais quelle recette, le privilège de l'immortalité...

Le regard acéré d'Angeli isola, vers le fond de la salle, non loin d'une sortie de secours, un visage et une bouche qui ne se trouvaient pas là auparavant.

— ... pas un privilège, seulement un nouveau progrès, impensable pour nos prédécesseurs, mais qui n'offensera pas Dieu...

Une bouche rouge écarlate dans la grisaille des visages masculins. Comme une tache de sang frais dans un parterre de graviers.

Angeli s'emmena dans une citation de Dante qu'il connaissait pourtant par cœur, se ressaisit pour affirmer qu'il n'était pas question de pactiser avec le diable ou de jouer les apprentis sorciers, mais fit l'impasse sur une autre citation qui lui était chère, de Goethe.

— L'hormone de croissance, dit-il, est source de vie, renaissance. Ce que nous inventons grâce à elle, c'est la jeunesse qui échappe aux atteintes de l'âge. Seulement la jeunesse, mais quel bénéfice...

Il vit ici et là des sourires, des moues, car le mot était mal choisi. Il corrigea :

— Quel formidable espoir ! Nous vivrons jeunes...

Là-haut, le visage était figé, attentif. La femme le fixait avec une intensité dont le médecin, en endocrinologue rompu à l'étude des phéromones, ressentait l'impact au creux de l'estomac. D'où sortait-elle ? Université ou société de capital-risque ? Quel laboratoire avait conçu une souris de ce calibre ? Elle dominait ses voisins de plus d'une tête. Angeli s'exalta et, comme il était à Paris, conclut en français :

— L'hormone de croissance produite par les techniques de génie génétique entre aujourd'hui dans une nouvelle phase de son développement, et les applications thérapeutiques inédites que nous serons bientôt en mesure de proposer au grand public vont nous faire entrer, nous, dans un nouvel âge...

Il y eut un silence, chargé d'une curiosité impatiente. Angeli se reprocha aussitôt cette phrase imprudente. Il faudrait veiller à la faire supprimer de la version imprimée de sa communication...

— Mesdames et messieurs, chers collègues, je vous remercie, ajouta-t-il vivement et, ayant coupé le micro, il s'épongea le front.

Il avait à peine quitté l'estrade qu'il s'entendit interpellé. L'homme portait le badge des médecins, distingué par une pastille rouge, mais son ton était plutôt celui d'un journaliste. Allusif et perfide.

— Professeur Angeli, vous confirmez, dans votre péroraison, la rumeur de mise au point par vous et vos associés du Viatis ?

Angeli fit mine de n'avoir pas entendu, mais comme l'autre insistait, le tirant même par la manche, il se retourna et le toisa. Angeli était grand, mince, élégant, et volontiers théâtral quand il rejetait en arrière, comme à cet instant, ses abondants cheveux blancs.

— J'ignore de quoi vous parlez, dit-il avec hauteur.

— Du Viatis, bien sûr.

On faisait cercle autour d'eux. Seule à bonne distance, à l'extrémité d'une travée, la silhouette noire ponctuée d'un trait écarlate attendait, immobile.

— Ah oui, c'est un nouveau modèle de Renault ? Je roule italien, moi, désolé !

Il y eut des rires. Angeli contourna des groupes, salua des gens, lança un ou deux bons mots dans sa langue natale, puis s'esquiva en direction de l'endroit où se tenait la femme qui...

Sa proie, pensa-t-il, traduisant dans son langage d'impénitent séducteur le message que lui envoyait, et avec quelle force, son hypophyse !

Mais sa proie avait disparu...

Il monta les gradins, poussa la porte demeurée entrouverte de la sortie de secours et obliqua vers le hall, courant presque. Sur sa gauche, dans le salon du rez-de-chaussée, on achevait de dresser le buffet prévu à 18 heures pour clôturer la journée. Il stoppa net. Elle était là, en tailleur-pantalon noir, juchée sur des talons aiguilles qui la rendaient aussi grande que lui. Elle s'éloignait du bar avec à la main deux coupes de champagne.

— Vous êtes en avance, il n'est que cinq heures, dit-il en se plaçant sur son chemin.

— Et vous en retard, répliqua-t-elle en passant outre. J'ai cru que vous ne finiriez jamais de pérorer.

Il en resta muet, fixant stupidelement son dos, sa nuque où une épaisse natte de cheveux auburn était enroulée en chignon. Il aurait parié que leur couleur était naturelle, et de nouveau ressentit à l'épigastre une délicieuse contraction. Puis il découvrit l'autre femme. La deuxième coupe lui était destinée. Elle ne se cachait pas, mais il ne l'avait pas remarquée, simplement. Une petite brune banale, cheveux courts coupés au carré, vêtue sans recherche, qui semblait surgir là uniquement pour souligner la saisissante beauté de sa compagne. Laquelle proposa :

— Vous trinquez avec nous, docteur Angeli ?

Il alla se servir au bar, les rejoignit dans un recoin du hall où elles s'étaient isolées des allées et venues des employés, du personnel de la sécurité. Il avait retrouvé sa prestance, l'œil bleu perçant, le sourire charmeur. Son sang-froid aussi, pour jauger la situation. Il imaginait déjà un scénario.

Le badge à pastille rouge épinglé au revers de la veste du tailleur-pantalon affichait une mauvaise photo mais un nom digne de celle qui le portait : D. Kim Purvis...

Un nom de cinéma pour un physique de star. Une proie hollywoodienne... Angeli s'inclina légèrement.

— Docteur Purvis, je suis enchanté... quoique je regrette que vous n'ayez pas assisté à toute ma conférence. Vous n'êtes arrivée qu'à la fin, si je ne me trompe.

Elle sourit, lèvres humides entrouvertes sur des dents parfaites.

— L'essentiel était dans la conclusion, et plus encore dans le proche avenir, à mon avis.

Leurs regards se croisèrent. Les yeux du docteur Purvis avaient des reflets mauves. Lentilles de contact, nota machinalement Angeli. La brune intervint, d'un ton plutôt sec, rompant le charme.

— Kim, s'il te plaît...

Sous la frange, des lunettes noires lui masquaient une bonne partie du visage. Elle ne faisait aucun effort pour paraître aimable. Elle attira sa compagne à l'écart pour échanger quelques mots à voix basse.

— Nous devons repasser à notre hôtel, dit Kim Purvis en se retournant. Le Concorde-La Fayette.

— J'y loge également. Je peux vous accompagner ? Un peu de détente me fera du bien...

Elle se contenta d'un hochement de tête. La brune marchait déjà vers la sortie. Angeli n'avait pas songé à regarder son badge et elle ne s'était pas présentée.

— Elle est jalouse ? demanda-t-il en riant.

— Elle veille sur moi, répondit Kim Purvis.

Le temps de traverser le carrefour de la Porte Maillot, pour gagner l'hôtel

tout proche, ils n'échangèrent que des regards. Les ayant précédés, la brune s'éloignait de la réception. Angeli fit un détour par celle-ci, parla brièvement à un employé et rejoignit les deux femmes devant les ascenseurs. Il y avait du monde alentour, mais il ne s'en rendait pas compte, rivé comme à un phare à la bouche de Kim Purvis.

— Le bar panoramique... ? suggéra-t-il.

— Pourquoi pas votre chambre ?

La gorge soudaine sèche, il les enveloppa d'un seul regard.

— Nous serons plus tranquilles, ajouta Kim Purvis.

Il comprit que ce nous incluait... M. Stevens, lut-il sur le badge, sans pastille ni photo, de la brune. Il pointa le doigt dessus et plaisanta :

— Mister Stevens... ?

Lèvres pincées, elle ne réagit pas. C'est Kim Purvis qui dit :

— Docteur Mona Stevens, une excellente amie.

Son intonation contenait bien plus qu'une promesse. « Coup double », se dit Angeli, en se remémorant d'anciennes extravagances parisiennes. La porte se referma et ils furent propulsés au septième étage. Le septième ciel, pensa-t-il avec jubilation.

Mais au moment de leur ouvrir sa chambre, une autre pensée insinua dans son esprit une pointe d'inquiétude : d'où sortaient ces deux femmes, qu'il était certain de n'avoir pas croisées parmi les congressistes, depuis quatre jours qu'il était là, et dont les noms lui étaient inconnus ? Puis Kim Purvis passa devant lui, le frôlant, et il respira les délicats effluves de jasmin et de muguet de son parfum... La porte refermée, il se dirigea vers le bar, y prit une bouteille de champagne et demanda :

— Quelle est votre spécialité, docteur Purvis ?

— L'étude du métabolisme, répondit-elle avec naturel.

Il se tourna vers la brune, qui restait en retrait.

— Mona est mon assistante, enchaîna Kim Purvis.

— Vous êtes américaine, n'est-ce pas ? Et elle...

— Française, répondit cette fois Mona Stevens.

— Je m'en doutais... Et où exercez-vous, toutes les deux ?...

Il fit sauter le bouchon, remplit trois flûtes.

— Université de Californie, à San Diego, dit Kim Purvis en s'approchant.

— Oh, très bien..., fit Angeli en humant le champagne, qui lui parut fleurir le jasmin et le muguet. Le professeur Connors est un ami.

— Nous travaillons dans l'unité de médecine préventive du docteur Julia Barnett.

— Bravo ! dit Angeli, et il lui tendit une flûte. J'ai lu récemment un article

d'elle fort instructif.

— Le résultat de notre étude sur la prévention des risques cardiaques par l'hormone de croissance humaine...

— Exactement... À notre rencontre, ma chère consœur !

En même temps que son cerveau enregistrerait les propos de Kim Purvis comme autant de signaux rassurants, Angeli sentait son rythme cardiaque s'accélérer et le sang battre à ses tempes. Kim Purvis trempa ses lèvres dans le liquide pétillant, passa sur elles un bout de langue rose et, portant une main à sa nuque, retira l'épingle à cheveux ouvragée qui retenait son chignon. La masse de sa chevelure cuivrée croula sur ses épaules, libérant une bouffée de parfum entêtant. Un mouvement de tête gracieux la fit onduler. Ses yeux mauves plongés dans ceux d'Angeli, elle dit d'une voix assourdie :

— J'espérais depuis longtemps faire votre connaissance, professeur. Si je me fie à notre métabolisme...

— Il est temps de nous mettre à l'aise, souffla Angeli.

Le teint d'ivoire de Kim Purvis se colorait, ses pommettes brillaient. Son regard descendit, se fixa sous la ceinture d'Angeli, auquel il fit l'effet d'une décharge électrique. Son sexe durcit instantanément, il eut du mal à contenir le désir brutal qui submergeait son cerveau, balayant questions et inquiétudes. La présence muette mais attentive de la brune l'aida à se contrôler. Elle prit la flûte qu'il lui offrait et daigna sourire. Puis elle baissa la tête, l'air intimidé. Le temps pour Angeli d'ôter son veston et sa cravate, de tamiser l'éclairage, et il vit qu'elles s'étaient rapprochées l'une de l'autre. Kim Purvis magnifique et provocante, Mona toujours aussi réservée. Moins contrariée que contrainte, devina le médecin, et aussitôt le scénario que l'attitude des deux femmes lui suggérait prit forme dans son esprit. Cela lui rappelait une aventure déjà ancienne, ici à Paris, qui avait eu pour cadre non pas la chambre d'un hôtel de luxe, mais une salle de laboratoire désertée, étincelant sous les néons au milieu de la nuit, au centre de laquelle une très jeune fille en blouse blanche attendait, tête baissée, prête à exécuter tous les ordres...

Le souvenir lui revint comme un flash, son érection lui fit l'effet d'un prodige bien visible qui aimantait le regard de la rousse. Il vint face à elle, ils trinquèrent. Sous la veste de tailleur, une opulente poitrine gonflait la soie d'un corsage grège. Angeli avança la main, défit un à un les boutons. La respiration de Kim Purvis s'accéléra. Ses narines frémissaient. Angeli dit à Mona, sans la regarder :

— Resservez-nous donc, chère assistante. Et n'en restez pas là... assistez votre amie. Prodiguez-lui vos bons soins...

L'expression de connivence de Kim Purvis lui fit penser qu'il avait vu juste dans la répartition des rôles entre elles. Alors que la brune prenait leurs verres et les remplissait, elle fit un pas en avant, la taille cambrée. La bouche rouge sang qui le narguait se pressa soudain contre la sienne. Fraîcheur des

bulles et goût de framboise. Kir royal, se dit Angeli en tressaillant. Il écrasa les lèvres pleines, refoula la langue qui s'aventurait à sa rencontre, imposa la sienne, impérieuse. Kim Purvis se raidit contre lui, fit mine de résister, puis s'amollit, inclina son visage, ses cheveux balayant les joues du médecin. Entre les pans écartés de sa veste, il saisit ses seins à pleines mains, avec une brutalité calculée. Elle gémit mais n'esquissa aucun mouvement de recul. Au contraire, son bassin se projeta en avant, se frotta à la bosse qui déformait la braguette d'Angeli. Ils oscillèrent sur place. La voix toute proche de Mona Stevens se fit entendre, étonnamment calme et détachée.

— Le champagne est servi.

Le couple se désunit. Reprenant haleine, Kim Purvis eut un rire de gorge.

— Je crois que je suis déjà un peu ivre, dit-elle. Et plus du tout raisonnable.

Angeli prit une flûte des mains de Mona, but une gorgée puis leva le verre contre les lèvres de Kim. Un peu de liquide se répandit sur son menton, tacha son chemisier. Elle but, s'étrangla, secoua la tête en riant de plus belle.

— Excusez-moi, docteur, mais je ne veux pas être malade ! Je vous laisse le champagne. Je préfère...

Elle plaqua une paume sous la ceinture d'Angeli, en arrondissant la bouche comme une enfant émerveillée, puis referma les doigts sur l'imposant renflement. Un geste assuré, pour prendre la mesure du plaisir à venir, traduisit Angeli.

— Je préfère votre queue...

Une flûte dans chaque main, il écarta les bras, encourageant Kim Purvis d'un sourire triomphant. Le champagne était délicieux, il le but en fermant les yeux, et quand il les rouvrit, son sexe libéré se dressait, raide et majestueux, entre les longs doigts fins de la rousse. D'une caresse précise, elle l'enveloppait, glissait sur la hampe. Elle dégagea des vêtements le sac de peau fripée qui pendait dessous et fit rouler les boules dures. Angeli se rengorgea.

— Je n'ai pas besoin de Viagra, docteur !

— Je le vois bien ! Vous êtes dans une forme de jeune homme !

Le frôlement des ongles électrisa Angeli. Mais il voulait garder la maîtrise de la situation, profiter de l'aubaine en prenant tout son temps. Dehors la nuit tombait à peine, il avait demandé qu'on ne le dérange pas avant vingt heures, l'heure de son rendez-vous. La lueur d'impatience qu'il décela dans les yeux de Kim Purvis, tandis qu'elle commençait à le masturber, d'un mouvement de plus en plus rapide, le contraria. Croyait-elle le manipuler comme un gamin ? S'en tirer à si bon compte ? Et l'autre, cette brune étrange, toujours passive et comme indifférente, qui n'avait pas bu une goutte, qu'attendait-elle pour jouer son rôle ? D'un geste énervé, il repoussa la main de Kim Purvis. Saisit sa veste par les revers et la tira vers l'arrière, dégageant les épaules. Le vêtement glissa, mais les poignets étroits l'empêchèrent de tomber, et la jeune femme se

retrouva les mains entravées derrière elle. Angeli savoura la posture, qui faisait bomber la poitrine.

— Bas les pattes ! Ou alors...

Elle se débattit un peu, et il lui serra fort les coudes pour l'immobiliser, plaquée contre lui. Quand il la ploya en arrière et déboutonna son chemisier, elle battit des paupières. La peau très blanche de sa gorge se marbra de rouge. Angeli se plaça dans son dos, pressa son membre contre ses reins, et tout naturellement, les mains de la rousse s'en emparèrent.

— ... Ou alors doucement, lui dit-il, la bouche près de son oreille, lui mordillant le lobe. Je souhaiterais votre assistante moins spectatrice, docteur. À quoi joue-t-elle, à la fin ?

— Mona, approche...

La voix rauque de Kim Purvis, autant que le creusement de ses reins, fouetta le désir d'Angeli. Le visage enfoui dans la chevelure rousse, il ne vit pas le coup d'œil furieux que Kim adressait à Mona. Celle-ci glissa ses mains entre eux, dégrafa sous le chemisier l'attache du soutien-gorge de son amie, puis descendit sur la taille, et s'attaqua à la ceinture du pantalon.

— Enfin, soupira Angeli en s'emparant des seins libérés. J'ai ce qu'il faut pour la dégeler, vous savez... de quoi vaincre toutes les inhibitions...

Kim Purvis serra fortement la base de son sexe.

— Je m'en doute, murmura-t-elle en incrustant ses fesses contre son bas-ventre. Je vous trouve très convaincant, docteur Angeli, mais est-ce que ce sera suffisant ? Mona est vraiment un peu coincée, vous voyez... Vous l'intimidez. Je veux dire... les hommes en général lui font peur.

Un autre flash traversa l'esprit du médecin. La jeune fille en blouse blanche venait vers lui, soumise et apeurée, tandis que dans le labo rutilant et désert, la voix autoritaire de Francesca brisait le silence. « Approche, n'aie pas peur ! Il ne va pas te manger, petite gourde ! » La voix glaçante de Francesca... son excellente consœur le docteur Francesca Bose, psychiatre, experte – ô combien experte – auprès des tribunaux... Comment s'appelait la gamine, déjà ?

— Je ne vais pas la manger ! fit Angeli entre deux baisers dans le cou de Kim Purvis. Mais on peut faire une petite expérience.

Il faillit succomber au coup de poignet tout en souplesse de la rousse. Ejaculer comme un collégien sur ses fesses rondes que couvrait encore, mais si peu..., un string noir. Il se dégagea, contourna les deux femmes, apprécia le tableau qu'offrait Kim, le pantalon aux chevilles, chancelant quelque peu sur ses hauts talons, tandis que Mona achevait de la déshabiller. Des seins laiteux à l'attache haute, lourds mais fermes, couronnés d'une large aréole rose. Les bouts plus foncés se froncèrent sous les doigts d'Angeli. Il les pinça délicatement, les étira. Ils dardèrent, deux pointes dures bientôt pourpres à mesure qu'il les faisait rouler, les agaçaient. Kim gémit. Agenouillée devant

elle, Mona lui ôtait son pantalon, son string. En un tournemain, Angeli fit tomber la veste, le chemisier. Une bretelle du soutien-gorge craqua. Il redressa Mona, la poussa contre le corps nu. Comme elle tentait de s'esquiver, il lui pressa le visage entre les seins de Kim.

— Lèche-les !

Sa voix lui parut tout à coup altérée. Il avait la bouche pâteuse, une brusque sensation d'étouffement l'oppressait. Il poussa les deux femmes vers le lit, où elles basculèrent. De la sueur couvrait son front. Il recula vers la table basse, saisit une flûte de champagne pleine et la vida d'un trait. En voulant attraper la bouteille, il la renversa, le reste de liquide se répandit sur le tapis.

— Lèche-la ! répéta-t-il en plissant les yeux, luttant contre le vertige. Bouffe-lui la chatte ! Moi, je... vais te décoincer, docteur... quel est son putain de nom, déjà ? Francesca... comment elle s'appelle... ?

Un bruit mat suivi d'un cri le fit sursauter. Mona avait la main levée et la rousse se frottait la joue. C'était Kim qui avait crié, et Mona qui l'avait giflée. Angeli n'en revenait pas. Il se précipita, trébucha. Le sang battait incroyablement fort à ses tempes. Dans son sexe surtout. Énorme, son sexe, dur et gonflé comme jamais, l'extrémité écarlate et luisante, émergeant de son poing fermé tel un gros champignon.

— Atomique ! la queue comme un champignon atomique ! bredouilla-t-il, sans cesser de comprimer son membre dans son poing comme s'il allait éclater. Tu vas goûter de ma bite atomique, docteur... Pur... c'est quel nom, bon Dieu !

Elles le regardaient. La rousse renversée en travers du lit, ses longues jambes pendantes, et écartées. Écartelée, magnifique. Obscène.

— Superbe..., ânonna Angeli en s'épongeant le front. Superbe salope...

Le sang martelait ses tempes, son cerveau martelait les mots. Un bruit sourd emplissait son crâne. Le cognement de son cœur qui s'emballait, comprit-il en un éclair de lucidité. Kim Purvis paraissait effrayée. Elle lui parlait. Une main sur sa joue marquée par l'empreinte de cinq doigts, l'autre sur le triangle au bas de son ventre. Il fixa cette main-là. La paume à plat sur le renflement du mont de Vénus, les phalanges plaquées aux boucles fauves. Et dans le sillon nacré, deux doigts bien huilés qui coulissaient, tournaient... Impossible de comprendre ce qu'elle lui disait.

Angeli s'entêtait à répéter, d'une voix hallucinée :

— Une expérience, oui, pour décoincer ta copine.

La copine. La brune qui avait peur des hommes. À genoux sur le lit, toujours habillée, elle le guettait, derrière ses lunettes trop larges. Pas moyen de voir ses yeux, même pas leur couleur. Elle n'avait pas l'air inquiète. Elle ne baissait plus la tête. Elle se leva, vint près de lui. Elle lui cachait Kim. Il voulut l'écarter. Elle le gifla. En travers de la bouche, avec une violence

inoûë.

Le docteur Angeli porta la main à sa bouche. Du sang coula de sa lèvre fendue, sur sa chemise blanche. Il se retint tant bien que mal au dossier d'un fauteuil. Son sexe congestionné battait l'air. Il l'observa stupidement, qui pointait, énorme et incongru, hors de son pantalon. Une main sèche et possessive se referma dessus.

— Ah, enfin tu te décides, fichue gourde..., bafouilla-t-il. Je ne vais pas te bouffer, petite. Sauf... ta petite chatte, peut-être ? Hé, doucement ! Tu me fais mal.

Le va-et-vient brutal de la main lui arracha une grimace. La sueur lui piquait les yeux, la chambre tournait autour de lui, mais il dit encore du même ton, en ricanant :

— J'ai ce qu'il te faut, dans le coffre, là... La potion magique du bon docteur Fabrizio ! De quoi dessaler les bécasses dans ton genre. Viens, je vais t'y faire goûter.

Il fit en titubant quelques pas vers un angle de la pièce.

La brune le tenait toujours d'une main de fer, par la verge. Mais elle avait cessé de lui faire mal. Le grand lit lui parut vide. Où était passée l'autre ? C'est là qu'il voulait jouir. Exploder. Le cœur et le sexe.

— Dans sa moule juteuse... Mets-moi dedans..., implora-t-il.

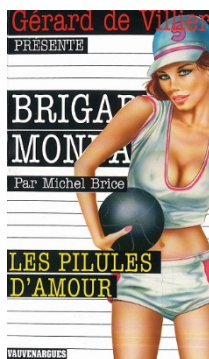
Mais au lieu de le guider vers le lit, vers le corps épanoui et voluptueux de Kim Purvis, la femme poussa Fabrizio Angeli devant un pan de mur tapissé d'un papier à lignes aux couleurs trop vives, dont les motifs mouvants lui vrillèrent le crâne. Une peinture à l'huile était accrochée là. Des petits personnages s'y agitaient, en une mêlée confuse. En voulant faire tenir tranquilles les petits monstres, il fit tomber la toile. Il chuta avec elle. Son sexe puisa plus fort, dans la main qui l'emprisonnait. Pire que cela, la main du petit monstre grimaçant penché sur lui voulait le lui arracher. Il essaya de se défendre, d'échapper à la cohorte grotesque qui l'escaladait et grouillait sur lui. Son corps engourdi ne réagissait plus. L'engourdissement gagnait ses bras, sa poitrine. Il écarquilla les yeux. Ses prunelles dilatées se décoloraient.

Alors, comme dans un miracle, un visage juvénile et souriant se pencha, des yeux vert émeraude plongèrent dans les siens, et la main qui torturait son sexe se fit douce, enveloppante, chaude et humide comme une bouche, comme un calice de femme. Les monstres disparurent, avec leurs vrilles et leurs pinces. Contre l'oreille du docteur Angeli, une voix suave murmura des mots apaisants. Quoique sa langue lui parût énorme et collée à son palais, il trouva la force de répondre. Puis celle de questionner :

— C'est toi ?

Mais il n'y eut pas de réponse. Seulement l'affolante pression, sur son membre bandé, d'une bouche qui l'engloutissait. Puis tout explosa. Le cœur. Le sexe.

CHAPITRE II



Dans le grand salon du rez-de-chaussée du Palais des Congrès, l'heure de la ruée vers le buffet était passée. Il était 19 heures et le capitaine de police Aimé Brichot ressentait un petit creux à l'estomac. Il prit un toast au foie gras oublié, lui trouva un goût indéfini, entre le canard en plastique et l'oie industrielle, obliqua vers un plat qu'on avait négligé et y piqua quelques rondelles de saucisson sec. Même s'il fallait beaucoup de vertu pour boire du jus de fruit plutôt que du vin rouge, c'était mieux que rien. Et puis il restait, à l'autre extrémité de la salle, un ou deux empilements à peine entamés de petits fours sucrés. Aimé Brichot, mine de rien, louvoyait entre les groupes dans cette direction. Écoutant les conversations, observant les visages. Enregistrant les informations. Lesquelles pour le moment se résumaient à ceci : le congrès Biotech 2005 qui se terminerait le lendemain réunissait une écrasante majorité d'hommes mûrs qui préféraient le champagne et le whisky au vin rouge, ne dédaignaient pas le cigare et parlaient en anglais.

Le résultat du tour d'horizon qui allait se terminer du côté des pâtisseries s'affichait déjà dans l'esprit de Brichot sous une forme lapidaire : zéro pointé. Mais après tout, s'il était en service – d'où la vertueuse abstinence de vin rouge –, le policier n'effectuait là qu'une mission de reconnaissance. Il allait à la pêche aux renseignements, sur la foi d'une vague intuition, rien de plus. Une intuition du commandant Boris Corentin, soit. Depuis le temps qu'il était son équipier, Aimé Brichot avait eu tellement d'occasions de vérifier la justesse des intuitions de sa flèche qu'il ne les jugeait jamais indignes

d'intérêt. Mais enfin, à l'impossible nul n'est tenu, même au sein de la section des Affaires recommandées de la prestigieuse Brigade mondaine, et s'il devait rentrer bredouille, Brichot aurait au moins la consolation d'avoir durant une petite heure révisé ses connaissances dans la langue de Shakespeare. Encore que ce qu'il entendait ici et là n'avait que peu de rapport avec le théâtre élisabéthain. Il était surtout question, dans l'univers des biotechnologies, de gros sous, en dollars, yens ou euros, d'investissements et de profits, de rentabilité et de marketing. Dans un lieu où il s'attendait à croiser des médecins et des chercheurs, Brichot était tout de même étonné de ne voir que des hommes d'affaires. Son œil exercé d'enquêteur repéra néanmoins un ou deux groupes où l'on parlait de santé, de maladies à soigner et de médicaments à découvrir, mais là, il aurait fallu un gros dictionnaire spécialisé pour comprendre ce qui s'échangeait.

Il mit résolument le cap sur les dernières douceurs du buffet. 19h30... il se donnait un quart d'heure encore, le temps de choisir la bonne personne à qui poser quelques questions. Après quoi il pourrait repartir la conscience tranquille.

Il touchait au but quand sa vision d'une appétissante pyramide de mini-choux à la crème fut obstruée par la masse imposante d'une sorte de géant, et presque aussi large que haut. Un Noir au crâne rasé, jeune, en costume et cravate noirs, tenant dans sa main un objet noir. Brichot eut la fugitive impression que les choux à la crème convoités avaient été avalés par un trou noir de l'univers. Puis ses réflexes de policier reprirent le dessus, il fit un pas de côté et enregistra que l'objet dans la main de l'homme n'était qu'un talkie-walkie, pas une arme ; qu'un macaron sur la pochette de son veston indiquait Sécurité, et enfin qu'au-delà de l'obstacle, les choux à la crème étaient encore de ce monde. De surcroît, le géant parlait français.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais vous ne portez aucun badge d'identification. Permettez-moi de vous demander, s'il s'agit d'un oubli, de le réparer...

La courtoisie était notable mais le ton ferme, et le regard vigilant.

— Mon badge, bien sûr..., répondit Brichot en faisant passer son pardessus plié de son bras droit à son bras gauche, pour tirer de la poche intérieure de sa veste de tweed sa plaque de fonctionnaire de police. Je n'ai que celui-là, mais il devrait suffire. Capitaine Brichot, police judiciaire. BRP.

— Oh ! Excusez-moi, monsieur. BRP ?

— Brigade de répression du proxénétisme, autrement dit la Brigade mondaine.

— Je ne pouvais pas me douter... capitaine, s'excusa encore le Noir, visiblement impressionné, mais c'était bien son tour. Je ne fais que mon travail.

— Bien sûr, et ici tout le monde doit porter son badge... bien visible,

n'est-ce pas ?

— Ce sont les instructions.

— Combien êtes-vous pour les faire respecter ? demanda Brichot.

— Une dizaine en tout, mais présentement, compte tenu des roulements, quatre seulement.

— Et c'est vous le responsable ?

— Non, capitaine. M. Carroz est le responsable.

— J'aimerais lui parler. Une ou deux questions. Mais dites-moi, monsieur... Vous n'avez pas de badge à votre nom, vous, c'est discriminatoire.

— Grégoire, Henri Grégoire, capitaine.

Le jeune homme souriait, visiblement ravi, et Brichot n'était pas mécontent non plus. Il pensait avoir trouvé la bonne personne, pour poser ses questions. Ils s'étaient insensiblement déplacés vers l'angle de la pièce, Grégoire faisait face à la salle, et tout en bavardant, restait attentif à ce qui s'y passait.

— Dites-moi quand même, monsieur Grégoire, reprit Brichot, vous avez mis du temps à m'aborder.

— Trente-cinq minutes, capitaine. Vous êtes entré à sept heures, sans passer par le vestiaire. Et je me doutais bien...

— Quoi ? J'aurais pu avoir simplement oublié d'épingler mon badge.

— En effet, mais au bout d'une semaine, on connaît à peu près tous les visages, quand on est observateur.

— Vous semblez l'être, mais si j'avais été en quête d'un mauvais coup, une demi-heure pour intervenir...

Le jeune homme rit cette fois franchement, de toutes ses dents éblouissantes.

— Je vous avais à l'œil. Vous voyez, en réalité, je vous avais pris pour un pique-assiette. Excusez-moi, capitaine.

Une rougeur empourpra le visage de Brichot. Pour masquer sa confusion, il remonta ses lunettes sur son nez busqué, se détourna pour extraire de la poche de son pardessus, d'abord sa casquette, qu'il remit aussitôt en place en maugréant, puis, de la bonne poche, une photo noir et blanc. Un agrandissement de médiocre qualité, parce qu'il était tiré d'après un film de vidéosurveillance. On y voyait, en légère plongée, une femme en train de passer le portique de détection d'un aéroport. Malgré le grain, c'était tout de même mieux qu'un portrait-robot.

— Revenons aux choses sérieuses, reprit Brichot d'un ton sec, en montrant la photo à Grégoire. Cette femme, ça vous dit quelque chose ?

L'agent de sécurité examina le cliché pendant à peine trois secondes et

secoua la tête.

— Rien du tout, capitaine, désolé. C'est une terroriste ?

Brichot haussa les épaules sans répondre et insista :

— Vous êtes sûr ?

— Elle ne participe pas à ce congrès et je n'ai vu personne qui lui ressemble dans les environs, affirma Grégoire. Des femmes de cet âge, et plutôt jolies, elles se comptent sur les doigts des deux mains, ici, vous savez...

Il avait raison : la femme de la photo avait trente-trois ans mais paraissait moins, et bien qu'elle ne regardât pas l'objectif, on pouvait la juger attirante.

— Bon, admit Brichot, mais comme il y a un roulement parmi les gens chargés de la sécurité, vous n'étiez pas en permanence de service, n'est-ce pas ?

— Ça non, et heureusement, acquiesça le jeune homme. Par exemple, aujourd'hui, je suis arrivé à 18 heures. Mais j'en ai jusqu'à minuit facile.

— Vous pourriez appeler M. Carroz, le responsable ?

— Pas de problème, capitaine.

Grégoire s'éloigna de quelques pas et se servit de son talkie-walkie. Il revint vers Brichot et annonça :

— Il est justement dans le hall d'entrée. Je vous accompagne ?

— Inutile, je retrouverai mon chemin tout seul.

— Si vous avez encore besoin de moi, capitaine...

— Je n'hésiterai pas, monsieur Grégoire, merci beaucoup.

— Euh... capitaine, je ne voulais pas vous offenser, tout à l'heure. Sincèrement...

Brichot devait lever la tête pour croiser son regard, et c'est vrai que Grégoire l'avait vexé, mais il devait reconnaître que son sourire à cet instant débordait de sympathie. Il le lui rendit, ajoutant :

— C'est bon, mais convenez qu'un pique-assiette qui arrive une heure après le début des agapes, c'est un nul !

Et dignement, Aimé Brichot traversa la salle en direction de la sortie, sans un regard pour la pyramide de minichoux à la crème. Carroz avait la cinquantaine, des cheveux grisonnants taillés en brosse, un cou de taureau. Il portait un costume marron lustré aux coudes et il chaussa des loupes de lecture pour examiner la photo que lui montra le policier, après s'être présenté. Cela lui prit nettement plus de temps qu'à Grégoire, mais la réponse fut la même : la jeune femme brune ne lui évoquait personne.

— Je regrette... mais si vous n'avez que ça...

— Je n'irai pas loin, vous voulez dire ? compléta Brichot. Je m'en rends bien compte, mais on ne nous a communiqué que ce cliché, avec un signalement, et un nom très probablement faux. Lisa Fels. Il ne correspond à

aucune personne enregistrée ici.

— Qu'est-ce qu'elle viendrait faire dans ce congrès, alors ? Et la Mondaine... Prostitution ?

— C'est une hypothèse, mais il y a un éventail de possibilités, répondit Brichot, évasif.

Carroz parut déçu mais à cet instant son talkie-walkie grésilla et il se détourna pour répondre, avec une mimique d'excuse. Brichot l'entendit répondre d'un ton d'ancien militaire, ce qu'il devait être, sans doute.

— Oui... Grégoire ? Qu'y a-t-il ? Le docteur Angeli ? Négatif ! Mais pourquoi... ?

Il écouta en hochant la tête, soupira, consulta sa montre. Répliqua d'une voix rogue :

— Il est à peine plus de huit heures, bon sang ! Qu'est-ce qu'il s'imagine ? C'est bon, envoie-le-moi, ajouta-t-il avec un soupir.

Ayant coupé la communication, il lança à la cantonade :

— Ces toubibs sont infernaux !

— Des ennuis ? s'enquit Brichot.

— Un médecin avait rendez-vous à vingt heures avec le docteur Angeli, il est vingt heures dix, Angeli n'est pas là, personne ne l'a vu depuis la fin de l'après-midi, et l'autre s'affole comme si...

— Comme si... ?

— Est-ce que je sais ?

À ce moment, un homme déboula du salon dans leur direction, courant presque. Il était âgé, maigre et nerveux. Il interpella en anglais le responsable de la sécurité, le tira par la manche vers un coin du hall, loin d'éventuelles oreilles indiscrètes, et se mit à parler bas avec de grands gestes. Grégoire apparut à son tour. Il n'avait plus du tout l'air jovial. Brichot lui fit signe et lui demanda, en montrant du menton les deux hommes :

— Qui est-ce, avec Carroz ?

— Le docteur Michelsen.

— Il a l'air dans tous ses états. Ce médecin avec qui il avait rendez-vous est peut-être simplement retardé.

— Il prétend que c'est impossible, il reprend l'avion ce soir pour New York et si Angeli n'est pas là, c'est qu'il lui est arrivé quelque chose... Son portable est sur messagerie. J'ai appelé son hôtel. Il devrait être dans sa chambre, mais il ne répond pas. En plus, Michelsen tient beaucoup à la plus grande discrétion...

— Tiens donc. Et pourquoi cela ?

— Excusez-moi...

Carroz faisait signe à Grégoire de les rejoindre. Chacun avait son portable

à la main, Michelsen parlait bas dans le sien, en tournant le dos à tout le monde, et semblait se voûter de plus en plus. Il était 20 h 15 et Brichot eut le pressentiment que sa soirée n'était pas terminée. Pourtant, il pouvait ranger la photo qui avait motivé son déplacement au Palais des Congrès. De ce côté-là, il avait fait chou blanc... D'un autre côté... Il s'avançait vers Carroz et Grégoire quand l'ancien militaire referma son portable et poussa un juron. Il était pâle. Il lança à Brichot :

— Vous tombez à pic, capitaine. On a besoin de vous en face, au Concorde-La Fayette. Je vous accompagne... Grégoire, tu gères les choses ici, et pas un mot, surtout, à personne.

— Si vous daigniez m'expliquer, dit Brichot en enfilant son pardessus et en emboîtant le pas à Carroz.

— Le docteur Angeli était bien dans sa chambre. On l'a ouverte et on l'a trouvé. Mort.

Sur l'écran de l'ordinateur, l'image apparaissait lentement, comme celle d'un invité mystère qu'on dévoile en faisant durer le suspense. Lorsqu'elle occupa tout l'écran, le commandant Boris Corentin émit un sifflement admiratif. La femme dont il contemplait le portrait, envoyé en pièce jointe d'un courriel par la police new-yorkaise, méritait le coup d'œil ; et même cette manifestation bruyante, un brin phallocratique, qui n'avait pour excuse que sa spontanéité. De toute façon, Boris était seul dans son bureau du quai des Orfèvres, à l'étage de la Brigade mondaine. Il aurait aussi bien pu s'autoriser un ou deux commentaires égrillards, voire une bordée de jurons obscènes, mais ce n'était pas son genre. Au lieu de quoi il resta un instant subjugué, puis tendit la main vers le téléphone. Au même instant, dans l'étui à sa ceinture, son portable sonna. Il l'ouvrit et reconnut aussitôt, s'affichant à l'écran, le numéro de celui d'Aimé Brichot. Il était 20 h 30.

— Mémé... j'allais justement t'appeler. Tu es rentré chez toi ?

— Je suis au Concorde-La Fayette, en face du Palais des Congrès... chambre 707.

— Hé ! tu ne t'embêtes pas. En bonne compagnie, cachottier ?

— En compagnie d'un cadavre, rétorqua Brichot d'une voix lugubre.

— O.K., Mémé, dit Boris avec sérieux. J'arrive.

— Ce serait bien, je crois.

— Tu me résumes en deux mots ?

— Concernant la brune de la photo, rien de rien au congrès Biotech. Ton intuition, pour une fois...

— Je ne suis pas infallible, Mémé.

— Ça me rassure. Bon, j'allais repartir, mais un des congressistes

manquait à l'appel. Y avait comme du drame dans l'air. On vient de le retrouver dans sa chambre d'hôtel. Mort.

— Et pas de mort naturelle, je parie.

— Ben justement, si, en apparence. Crise cardiaque. Sauf que le coffre-fort est vide, et que la femme avec qui on l'a vu monter, vers les cinq heures, a disparu. Ça rappelle quelque chose, non ?

— Et comment !

— Mais ce serait trop simple, si la description concordait avec ce qu'on a. C'est pas le cas. Rien à voir avec la brune de la photo. Là, il s'agirait plutôt du genre star de cinéma, tu vois...

— Une seconde, Mémé. Une seconde !

Boris fixait l'écran, en plissant les yeux, et il n'avait pas besoin de se reporter au texte du courriel des collègues de New York. Des éléments disparates étaient gravés dans sa mémoire, et tout s'ordonnait. Il dit d'une voix assurée et rapide :

— Je vois une femme de vingt-sept, vingt-huit ans, un mètre soixante-dix-huit, environ soixante-cinq kilos, abondants cheveux roux foncé, yeux gris-mauve, et une bouche... ah, une sacrée belle bouche ! Une Américaine. Elle s'appelait Novak, Alice Novak, la dernière fois qu'elle a dû montrer des papiers, mais ils étaient sans doute aussi faux que ceux de Lisa Fels.

Un silence s'ensuivit, puis la voix stupéfaite de Brichot :

— C'est exactement ça, Boris, exactement le signalement, en plus complet et précis. Comment... ?

— L'intuition, Mémé, ma légendaire intuition !

— Mais enfin...

— J'arrive tout de suite, tu vas comprendre.

Il coupa la communication, commanda l'impression du document, après quoi il empocha la sortie d'imprimante de la photo transmise par les policiers américains et éteignit l'ordinateur. Une bouche à damner tous les saints, assurément. « On va s'en occuper », murmura-t-il pour lui-même en quittant le bureau. Il n'y avait rien d'égrillard dans son intonation. L'excitation qui y vibrait était celle du chasseur qui file sur la piste d'une proie de choix.

Une proie digne de lui.

Dehors, il faisait moins froid mais une bruine désagréable s'était mise à tomber, rendant la chaussée glissante. Comme d'habitude en pareil cas, les embouteillages de fin de journée se prolongeaient tard. De l'île de la Cité à la Porte Maillot, Boris mit près d'une demi-heure, usant à plusieurs reprises du gyrophare. Il gara la Laguna du service à cheval sur un trottoir du boulevard Pershing et traversa la place du Général-Kœnig en slalomant entre les voitures à l'arrêt. Une fois franchies les vastes portes à tambour du grand hôtel, on pouvait oublier la froidure de février, les encombrements, et même dans quel

monde on vivait. On pouvait s'imaginer prendre l'ascenseur avec une sublime créature à la bouche rutilante de promesses. Anticiper, au long d'un couloir moelleux du sol au plafond, des plaisirs rares, des voluptés inédites. Mais derrière la porte de la chambre 707, les mirages s'évanouissaient. Il y avait du monde qui s'agitait en silence, des professionnels efficaces, et un homme qui ne s'agiterait plus, un corps recouvert d'un drap, qu'on était sur le point d'emporter.

— Docteur Fabrizio Angeli, dit Brichot en tirant une pointe de sa fine moustache.

Boris souleva le drap, observa la victime.

— Pour soixante-deux ans, il était plutôt bien conservé, remarqua Brichot.

Le vilain rictus qui crispait les traits du visage témoignait que bien conservé ou pas, le docteur Angeli n'avait pas succombé dans la sérénité. Aucun indice de plaisir rare, de volupté inédite, dans ce masque grimaçant.

Boris avait salué en entrant deux gars de l'Identité judiciaire, de vieilles connaissances. Robert avait terminé de filmer les lieux avec sa caméra numérique, et il aidait à présent Serge, son jeune collègue, à « faire parler la poudre », comme ils disaient dans leur jargon : pour collecter les empreintes, ils passaient sur tous les objets susceptibles d'en être porteurs une fine poudre qui agissait comme un révélateur. À en juger par leurs mines, la récolte risquait d'être maigre.

Il y avait deux autres hommes dans la chambre : le lieutenant Dubois, du commissariat du XVII^e arrondissement qui avait reçu l'appel de l'hôtel après la découverte du corps, et un grand type blond dégingandé en costume de velours sur un pull à col roulé, prêt à quitter la pièce.

— Le toubib ? demanda Boris en baissant la voix.

— Oui, Flutiaux est en vacances, aux sports d'hiver paraît-il, répondit Brichot, d'un ton goguenard.

Boris sourit d'un air entendu : imaginer Flutiaux, le légiste petit et rondouillard auquel ils avaient couramment affaire, aux sports d'hiver, avec son éternel nœud papillon et ses blagues de carabin, avait quelque chose de surréaliste. Et la discrétion de son remplaçant quelque chose de reposant. Il s'appelait Cottin. Boris lui demanda :

— Vos premières conclusions, docteur ?

— Ce serait vraiment prématuré de conclure quoi que ce soit, commandant. L'autopsie et surtout les analyses toxicologiques nous éclaireront peut-être.

— Vos premières impressions, alors ?

Cottin hésita, arborant la mine d'un étudiant face à un examinateur. Timidité naturelle ou prudence de débutant ?

Boris l'encouragea d'un sourire bienveillant et il se lança :

— À première vue, arrêt cardiaque suite à un infarctus.

— En pleine activité sexuelle..., compléta Boris en montrant la verge d'Angeli sortie, avec les testicules, de la braguette ouverte. Et même en plein orgasme, ajouta-t-il en montrant les taches de sperme sur le tissu du pantalon, ainsi que sur le tapis.

— C'est probable, et l'accident cardiaque est plausible, mais il y a d'autres signes cliniques apparents qui me font penser à une intoxication. Les pupilles, les voies respiratoires qui sont... je vous passe les détails, mais...

— Une dose trop forte de stimulants sexuels ? suggéra Boris.

— Plutôt d'anticholinergiques.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Brichot.

— Des substances qui paralysent le système nerveux parasympathique, répondit Cottin.

— Des drogues, alors ?

— Ou des médicaments.

— La différence est souvent mince, reprit Boris. L'important, c'est que le docteur Angeli a pu être victime d'un accident cardiaque provoqué. Soit à son insu, soit volontairement, il a pris quelque chose qui a déclenché une crise cardiaque.

Cottin acquiesça. Boris pointa le doigt sur la lèvre tuméfiée de la victime, puis sur deux petites taches de sang qui ornaient sa chemise blanche.

— Il a aussi pris un coup.

Dubois intervint, pour montrer à quelque pas de là, au pied du lit, une autre tache, minuscule. Boris s'imprégnait du décor, observait le mur au pied duquel gisait Angeli, le tableau à terre, qui représentait un carnaval à la manière de Breughel, et au-dessus, le petit coffre encastré, béant. Et vide. Il prit Brichot et Dubois à témoin :

— Les choses ont mal tourné, on l'a frappé ici, près du lit, traîné là, obligé à ouvrir le coffre. Et son cœur a lâché, en même temps qu'il éjaculait...

— Ça laisse quand même pas mal de questions en suspens, soupira Brichot.

— La principale étant qui ? dit Dubois. La femme avec qui il...

— Nous savons qui est cette femme, l'interrompt Boris avec assurance, et comme tous les autres ouvraient des yeux ronds, il précisa : Je ne suis pas devin, j'ai seulement des informations.

Il tira de sa poche de blouson la reproduction de l'image reçue une heure plus tôt sur son ordinateur.

— On va faire des copies et commencer le travail de routine, reprit-il.

— On n'a pas touché à son portefeuille, dit Brichot en désignant le veston jeté en travers d'un fauteuil. Cartes de crédit, papiers, et même un peu

d'argent liquide, tout y est apparemment. C'est bizarre, non ?

— On se sera contenté de ce qu'il y avait dans le coffre, suggéra Boris. Quant à deviner quoi, désolé de vous décevoir, messieurs, je n'ai pas de réponse. Mais on les trouvera, les réponses, hein, Mémé ?

Brichot acquiesça. Depuis longtemps, il n'avait pas vu sa flèche aussi frétilant au démarrage d'une enquête. Il en entrevoyait la raison, en considérant la beauté dont son équipier montrait à la ronde la photo.

— Si je comprends bien, l'affaire est déjà chez vous, dit Dubois, un peu dépité. On vous transmettra ce qu'on aura rassemblé.

— Merci, lieutenant, j'y compte bien.

— Je peux faire enlever le corps ? demanda Cottin.

— Allez-y, docteur. On attend votre rapport. Ne tardez pas.

Deux hommes munis d'un brancard pliant qui patientaient dans le couloir entrèrent et une minute plus tard, la dépouille du docteur Angeli fut emportée. Un responsable de l'hôtel surveillait les opérations, des vigiles interdisaient momentanément l'accès aux abords de la chambre 707, et Carroz faisait grise mine d'être tenu à l'écart de la scène du crime.

Car quelle que soit la façon dont les choses avaient dégénéré, pensait Boris en inspectant à nouveau la chambre, il y avait bien eu crime, il en était convaincu. Et la sublime créature séduite, attirée jusqu'ici, au lieu de voluptés inédites, avait semé la mort. Pour un séducteur comme lui, il y avait de quoi éprouver un léger malaise.

Les techniciens de l'Identité achevaient leur collecte dans l'angle de la pièce où Angeli s'était effondré. Outre les relevés d'empreintes, ils plaçaient tout ce qu'ils avaient pu dénicher dans des sacs en plastique munis d'étiquettes. La tâche prenait parfois des heures, voire des jours. Mais dans l'espace restreint d'une chambre d'hôtel où le ménage était fait quotidiennement, et avec minutie, le travail n'avait pas traîné. Le résultat n'était finalement pas si décevant, leur dit Robert, avant de résumer :

— Pour d'éventuelles analyses d'ADN, autant ne pas se faire d'illusions, je crains qu'on n'ait rien d'utilisable... à part le sperme de la victime, évidemment, mais ce n'est pas elle qui vous intéresse. Les empreintes ont été effacées presque partout. Il en reste quand même sur la bouteille de champagne qui a roulé sous la table basse, sur le lampadaire là-bas, mais ce sont doute celles de la victime, et enfin, sur une épingle à cheveux qu'on a trouvée sous le fauteuil. Elle est fragmentaire, mais on fera notre possible.

— Trois flûtes à champagne, hein ? constata Boris en regardant les sachets en plastique alignés dans une valise en métal. Je sais que votre travail n'est pas fini, mais est-ce que vous croyez que trois personnes, et pas seulement deux, ont pu se trouver dans cette chambre ?

— On n'en sera sûr que si on trouve trois empreintes différentes, répondit

Robert, mais cela me semble possible.

— Et les autres objets, qu'est-ce que c'est ? demanda Boris.

Entre ses doigts gantés, le second technicien montra tour à tour trois sachets, et commenta :

— Une épingle à cheveux, bel objet en ivoire, du travail d'artiste... Un bouton banal, plutôt associé à un vêtement de femme, selon moi... et un string noir, un ! Certainement associé à un derrière féminin, toujours selon moi, mais de première classe ! Taille 40-42, et parfumé, si je peux me permettre...

— Arrête de déconner Serge, lança Robert.

— Sans blague, c'est vrai.

— Vous l'avez trouvé où ? intervint Boris.

— Euh... c'est moi, dit Brichot. Sous le lit. Pas de marque, rien de distinctif. C'est peut-être du beau linge, mais ça ne pèse pas bien lourd.

— Je peux le voir ? À travers le plastique, ce n'est pas terrible.

Serge ouvrit le sachet, en tira délicatement le petit bout de tissu, le brandit comme un trophée.

— Vous pouvez l'examiner à votre guise, commandant, fit son collègue avec un clin d'œil appuyé. On ne relèvera rien d'utile là-dessus ! Les gens qui s'imaginent laisser leur ADN dans leur fond de culotte n'y connaissent rien ! C'est trop volatil.

Boris saisit tout aussi délicatement le sous-vêtement, noir et dénué de toute marque comme l'avait noté Brichot, mais tout de même en soie, et, du moins pour quelqu'un comme lui, sacrément évocateur, surtout si on l'associait à la soi-disant Alice Novak... Tout naturellement, il le leva devant son visage, le scruta à la lumière, fronça le nez, puis les sourcils, et finit par dire :

— Volatil, je veux bien, mais un parfum jasmin muguet, c'est tenace... Et un poil égaré sur de la soie, Robert, pour l'ADN, cela entretient un peu d'espoir, non ?

Robert s'approcha, incrédule. Boris pointa avec précaution son index au centre du triangle de tissu.

— Un poil roux frisé très mignon, dit-il.

— C'est mieux que rien, admit Robert en hochant la tête.

— Quant au parfum...

— Je suis un peu enrhumé, grommela l'agent.

— Moi, je dirai Dior, conclut Boris d'un ton enjoué.

Excellent présage.

Les autres le regardèrent, ébahis. Aimé Brichot se retenait de rire.

— Bon, Mémé, laissons ces messieurs terminer et allons nous mettre au

travail, conclut Boris en quittant la pièce.

Dans l'ascenseur, Brichot remarqua :

— Il est dix heures passées, Boris.

— On t'attendait à la maison pour dîner ?

— Non, j'ai prévenu. Mais pour ce qui est de dîner...

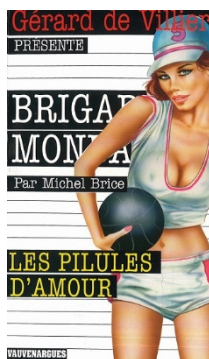
— Mais on va dîner, Mémé. Quand je parlais de se mettre au travail, je voulais dire autour d'une table, dans un endroit où en plus de manger, on puisse discuter tranquillement de notre affaire.

— Ça me va, approuva Brichot en opinant avec conviction.

Boris ressortit de sa poche la photo de la sublime rouquine, et ajouta :

— On va juste poser quelques questions à son sujet au personnel, pour se mettre en appétit. Et après, je t'invite. Juré.

CHAPITRE III



Mona posa la main sur la cheville de Kim, remonta le long de la jambe, glissa dans le creux sensible à l'arrière du genou. Des jambes pareilles, Mona en avait rêvé, adolescente, quand elle désespérait de grandir. Longues et fines, le mollet galbé, et la peau si douce... Des jambes de danseuse, mais sans excès de muscles. Il lui semblait que Kim avait, depuis qu'elles se connaissaient, pris quelques kilos, du côté des cuisses et des hanches, et cela lui allait bien, quoi qu'elle dise. Elle remonta jusqu'à la lisière du short de basket en Lycra, bleu électrique avec des lignes jaune vif. Une horreur aux yeux de Mona, mais Kim avait ses lubies. Entre autres, porter cette tenue de sportive informe et flashante qui lui rappelait l'époque où elle jouait au basket

dans l'équipe de son lycée du fin fond de l'Iowa, en se désespérant de ressembler à une asperge montée en graine. Lubie d'Américaine... Mona avait renoncé à la contrarier. Le T-shirt, aussi ample et brillant, d'un vert acide, agressait à peine moins les yeux. Mais Kim ne portait rien dessous, cela rachetait ce péché contre le goût.

Mona avança les doigts dans l'entrebâillement du short, frôlant l'intérieur des cuisses. Dans la lumière oblique de la lampe posée au bout du canapé où Kim s'était allongée, puis assoupie, la peau blanche avait des reflets de marbre poli, et comme Mona était assise sur la moquette au bas du canapé, elle apercevait, entre les plis du tissu, le renflement du mont de Vénus si bien nommé. Les boucles cuivrées de la toison luisaient à la jonction des cuisses pleines. Il suffisait d'une pression du doigt pour que s'entrouvre, comme un écrin, le sillon secret...

Kim resserra les jambes et changea de position avant que Mona ait pu toucher son intimité. Sans ouvrir les yeux, elle murmura entre ses dents :

— Fiche-moi la paix, je suis crevée.

Puis elle lui tourna le dos et se rendormit, ou fit semblant.

— Tu me fais toujours la gueule ? demanda Mona en se relevant.

Elle n'obtint pas de réponse. Elle allait insister, quand le faisceau de deux phares troua l'obscurité du dehors. Vivement, elle éteignit la lampe, la seule lumière allumée dans la villa. Une voiture passait au ralenti. Le bruit étouffé s'éloigna, mourut. Mona alla à la fenêtre et inspecta les alentours. Au-delà du petit jardin en façade, délimité par une clôture basse en bois, la me était déserte, la maison en vis-à-vis invisible derrière une haie de thuyas aussi hermétique qu'un mur de béton. Dans le halo de lumière jaune des réverbères du lotissement, la brume qui tombait lorsqu'elles étaient arrivées semblait s'épaissir. Il n'était que dix heures et demie, mais tout le monde alentour avait dû regagner ses pénates.

Mona tira les doubles rideaux et traversa sans encombres le vaste living, guidée par la clarté qui filtrait par la baie du mur opposé. Pas besoin de rideaux, de ce côté-là. Le terrain planté d'arbres s'étendait loin et donnait sur la campagne. Aucune construction en vue. Un chemin de terre menait à un portail à l'arrière de la villa, et c'était par là qu'elles étaient rentrées en début de soirée, garant la voiture de location dans une dépendance à usage de garage. Dans ce coin tranquille et résidentiel aux confins du Val d'Oise, à une demi-heure de Paris, elles pouvaient se sentir en sécurité. La villa appartenait à Xavier, une relation de Mona qui travaillait à Air-France. Il était en voyage, serait absent une semaine encore. Il lui avait laissé la disposition de sa maison sans poser de question, et il ignorait jusqu'à l'existence de Kim. À condition de rester prudentes, elles ne risquaient rien. Voilà comment Mona avait présenté les choses à son amie.

Pourtant, elle était nerveuse. Debout face à la baie vitrée, le regard perdu

dans l'obscurité brumeuse du dehors, elle alluma une cigarette et tâcha de se raisonner. En réalité, elle connaissait la cause véritable de son inquiétude. Ce n'était pas Angeli, ni sa mort et les conséquences qu'elle pouvait avoir. Ce qui l'angoissait, c'était Kim.

Elle guetta dans le silence le bruit de sa respiration, ne perçut rien d'autre que celui de la chaudière au sous-sol. Elle demanda à mi-voix :

— Tu dors ?

Pas de réponse. Mona tira une longue bouffée, souffla lentement la fumée. Dans la voiture, après leur fuite de l'hôtel, comme l'Américaine ne cessait de s'agiter à ses côtés, elle l'avait forcée à prendre un calmant. Engluées dans les embouteillages, elles avaient mis une heure à sortir de Paris en direction du nord. Et une autre encore avant de parvenir ici, après s'être perdues dans le dédale des environs de Roissy. Kim avait fini par somnoler, Mona s'était débrouillée toute seule pour trouver tant bien que mal le chemin. Quand, enfin à l'abri, elle avait coupé le contact et soupiré de soulagement, Kim avait rouvert les yeux et posé une seule question :

— Il est mort ?

La même que dans la chambre du Concorde-La Fayette, lorsque Mona, enjambant le corps inerte du docteur Angeli, avait ouvert le coffre-fort. Et elle l'avait répétée à l'instant de quitter la chambre, puis dans la voiture. Mona avait fini par exploser :

— Je n'en sais rien, et je m'en fous !

Dans le cocon confortable de la villa, Mona s'était à peine détendue que Kim avait remis ça.

— Tu l'as tué, n'est-ce pas ?

— Je m'en contrefous. Et s'il est mort, c'est que *nous* l'avons tué !

Kim se mordait la lèvre, allait et venait. Mona sentant venir la crise de nerfs lui avait tendu un verre d'eau, un autre cachet, et lui avait ordonné :

— Va te changer, prends une douche, et avale ça.

— Ne me parle pas sur ce ton, Mona !

— Fais ce que je te dis, évite d'allumer les lumières côté rue et ne me cherche pas, s'il te plaît...

— Sinon... tu vas me gifler, comme dans la chambre d'hôtel ?

Elles s'étaient affrontées du regard. Le vert des yeux de Mona avait foncé sous l'effet de la colère. Kim la dominait de toute sa taille, mais c'était elle qui avait baissé les yeux. Et obéi. Quand elle était réapparue dans son accoutrement bariolé de basketteuse, elle semblait calmée, et épuisée. Sexy aussi, avec ses cheveux défaits encore humides de la douche, son visage sans maquillage, ses seins qu'on devinait libres sous le T-shirt. Cherchait-elle à se faire pardonner ? Ou punir ? Mona n'était pas d'humeur à interpréter sa moue de gamine. Elle l'avait toisée, avec une grimace sans indulgence, et s'était

détournée, en lui lançant sèchement :

— J'ai mangé mais il y a des restes, dans la cuisine.

— J'ai pas faim, avait dit Kim, et elle s'était allongée sur le canapé.

Elle n'avait plus desserré les dents.

Le front contre la baie, Mona distingua, à travers la ouate du brouillard, le clignotement rouge des feux d'un avion les survolant à basse altitude. L'aéroport Charles-de-Gaulle n'était qu'à quelques kilomètres, mais le double vitrage arrêta les bruits. Angeli était mort, Mona le savait bien, et il faudrait sans trop tarder repartir, s'envoler loin d'ici. Courir le risque, dans un aéroport, d'être reconnue, arrêtée. Elle connaissait sa prochaine destination, mais n'était pas sûre de la meilleure manière de s'y rendre. Elle se donnait deux, trois jours au maximum pour la déterminer. Et s'assurer que Kim était de taille à courir les risques avec elle. S'assurer qu'elle pouvait lui faire confiance...

Elle se retourna, écrasa dans un cendrier le mégot qui lui brûlait les doigts et observa la dormeuse. Kim était toujours tournée vers le dossier du canapé, mais elle avait replié ses longues jambes. Couchée en chien de fusil, son épaisse chevelure éparse sur ses épaules, elle offrait au regard la ligne de son dos, l'arrondi d'une hanche. Le T-shirt froissé avait remonté, laissant voir l'élastique du short qui marquait la taille. Sous le tissu criard brillant dans la pénombre, la croupe saillait, ronde et musclée. Un cul parfait, une sphère de chair ferme sous la peau douce. « Tu parles de mon cul comme un mec », disait Kim quand elles s'étaient rencontrées, avec un reste d'accent de son Iowa natal. « Ton cul parle à tout le monde, homme ou femme ! » répliquait Mona. Depuis, Kim avait fait des progrès, et pas seulement en français. Il lui arrivait pourtant encore de se lamenter sur son physique, comme à l'époque où on l'envoyait sous les panneaux de basket parce qu'elle était la plus grande. Mais elle avait tracé sa voie loin de Des Moines, capitale de l'Iowa ! Au souvenir de la manière dont elle avait subjugué Angeli, Mona sourit. Quelle assurance et quel culot dans son rôle de vamp ! Mais jusqu'où Kim était-elle capable d'aller ?

Elle s'approcha du canapé, étendit le bras. Le souffle de Kim se modifia, demeura suspendu. Elle ne dormait pas. Elle bougea. À peine, mais Mona vit son dos se tendre, ses reins se creuser. À pleine main, d'un geste possessif, elle s'empara d'une fesse, puis de l'autre, les pétrit, les écarta. Un soupir mal contenu fusa de la bouche de l'Américaine. Mona repoussa les cheveux qui masquaient son visage et la vit, paupières obstinément closes, qui serrait les lèvres. Le sourire de Mona s'accrut. À travers le short, elle éprouvait la crispation des muscles. En même temps, imperceptiblement, Kim se cambrait. Mona leva une main comme pour la fesser, mais se ravisa. Elle pressa le tranchant de sa main dans la raie, le fit glisser en appuyant fort. Elle enfonçait le tissu synthétique, si laid mais doux au toucher, et quand ses doigts eurent atteint, au bas du profond sillon, le moelleux des chairs, elle sentit la moiteur

qui imprégnait le Lycra. Elle fit aller et venir sa main. Les lèvres du sexe s'écartaient, gonflées, humides, et les doigts qui se faufilaient entre elles s'enfoncèrent sans effort, entraînant le tissu qui les gantait.

Kim avait beau feindre encore de dormir, jambes jointes, figée dans une immobilité crispée, elle projetait par petites secousses ses fesses contre la main qui l'envahissait. Mona ralentit ses gestes, la fit languir. Le short était trempé. Elle attendit que Kim, avec un soupir impatient, tende sa croupe au bord du canapé pour la pénétrer franchement, d'un doigt puis deux, poussant toujours plus profondément, à chaque va-et-vient, l'horrible vêtement, éprouvant à travers l'étoffe la sensibilité des muqueuses, les contractions des muscles internes. Pareillement enrobé, son pouce agaçait, à l'extrémité de l'entaille, le bourgeon durci du clitoris, tantôt tournant, tantôt pressant. Mona imposait ses répit, ses accélérations. Seule sa main bougeait, l'autre maintenant bien ouvertes les fesses de son amie. Kim continuait de faire semblant de dormir, quoiqu'elle respirât de plus en plus vite. Dans l'obscurité de la pièce, ce simulacre et le truchement du vêtement renforçaient l'étrange impression de Mona d'être aveugle, de dispenser du plaisir au travers d'un brouillard, et de faire l'amour de part et d'autre d'une glace sans tain. La première, Kim céda et rompit la règle du jeu. Un spasme la fit se recroqueviller et elle émit une série de petits gémissements, un cri de jouissance énervée. Puis elle se détendit, molle comme une poupée de chiffon. La main de Mona l'abandonna doucement. Étendue sur le ventre, jambes ouvertes et croupe haute, un bouchon de Lycra bleu et jaune enfoui dans la chatte et débordant sur ses fesses comme un calice, elle était d'une obscénité réjouissante. D'une petite voix, elle demanda :

— Viens t'allonger contre moi, tu veux ?

— Plus tard, répondit Mona, courbée au-dessus de l'accoudoir.

Kim releva la tête.

— Tu m'en veux ?

— De quoi ?

— D'avoir eu envie de baiser avec Angeli...

Mona haussa les épaules.

— Quand tu m'as giflée, insista la rousse, tu avais l'air... dégoûtée.

— Mais non, j'ai eu peur que tu perdes les pédales, c'est tout.

— J'ai... euh... j'ai failli.

Mona lui caressa le visage.

— Tu as été très bien. Une parfaite comédienne.

— On n'a même pas pensé à lui faire son portefeuille ! dit Kim avec un rire de gamine.

— Peu importe, on se contentera du contenu du coffre.

— Beaucoup de fric ?

— Dans les cinq mille.

Kim fit la grimace.

— C'est tout ?

— Non, mais le reste... il faut que j'étudie ça de près. Des papiers. Ça peut valoir beaucoup plus. Et puis...

— Quoi encore ?

— Rien, on verra ça demain. Tu as besoin de récupérer.

Elles chuchotaient, leurs visages se touchant presque.

Kim avança les lèvres. Mona l'embrassa. L'expression de son visage demeurerait indéchiffrable, dans l'obscurité, mais sa bouche savait être douce, sa langue patiente. Elles en perdirent le souffle.

— Va dormir en haut, reprit Mona, la première chambre à droite du palier.

— Viens avec moi... s'il te plaît.

— Plus tard.

Mona se redressa, revint face à la baie vitrée en allumant une autre cigarette. Dans son dos, elle entendit Kim se lever, marcher jusqu'à l'escalier.

— Tu viendras ?

— Oui, promis.

Le bois des marches grinça. Puis la voix de Kim à nouveau :

— Le coffre, Mona. Comment tu as fait ?

Mona fit semblant de ne pas comprendre. Kim insista :

— Qu'est-ce que tu lui as dit, à Angeli, pour qu'il te donne la combinaison ?

Mona pivota sur ses talons. À travers la pièce, les deux femmes s'observèrent. La silhouette vêtue de noir de la brune se distinguait à peine sur fond de nuit. À mi-hauteur de l'escalier, celle de la rousse luisait de reflets bleu et jaune électriques. Mona eut du mal à réprimer l'élan qui la poussait à se précipiter vers Kim, à se blottir contre ses seins tièdes. Elle eut du mal à empêcher sa voix de trembler quand elle répondit :

— Je lui ai parlé du passé, c'est tout. Va dormir.

Mona se détourna. Kim finit par gagner l'étage. L'oreille toujours aux aguets, Mona l'entendit peu après respirer régulièrement. Elle avait laissé la porte ouverte.

Dans le prolongement de la baie, un fauteuil flanqué d'un lampadaire halogène occupait l'angle de la pièce. Mona alla prendre sur la table de la cuisine, là où elle l'avait posé en entrant, le sac en toile dans lequel elle avait fourré tout le contenu du coffre de la chambre 707. Elle s'installa dans le fauteuil d'angle, régla l'éclairage du lampadaire au minimum, puis inventoria leur butin.

Trois liasses de billets de cent euros. Elle compta les billets neufs. Cinq mille euros en tout, elle ne s'était pas trompée. Une chemise cartonnée. Elle trouva à l'intérieur un épais document d'une quarantaine de pages, en trois exemplaires. Texte sortie d'imprimante, reliure plastifiée. Sur la page de titre était écrit en gros caractères gras : Projet de contrat. Et sur la suivante, se détachant du texte et revenant plusieurs fois : Viatis. Elle feuilleta, repéra maintes fois ce nom, alla à la dernière page. Deux signataires : la société Sorgente de Gioventu¹, à Milan, représentée par son fondé de pouvoir, Dottore Fabrizio Angeli ; et le Fonds Rexelior, à New York City, président Howard Dooley. Les signatures n'avaient pas encore été apposées.

Mona remit à plus tard la lecture du document et examina la troisième chose contenue dans le coffre d'hôtel : un coffret en bois d'acajou de dimensions modestes, qui évoquait une boîte à bijoux. Ou un coffret à cigares, corrigea-t-elle mentalement en songeant à la personnalité d'Angeli. Elle souleva le couvercle. Dans un écrin de velours pourpre, elle découvrit non pas un collier de perles, mais cinq étuis en aluminium dont le couvercle se dévissait. Une sélection de havanes, en effet, se dit-elle en ouvrant l'un d'eux. Au lieu d'un Montecristo de belle taille, tomba dans sa paume une dizaine de pilules roses. Une ou deux rebondirent sur la moquette, qu'elle renonça à chercher. Elle remit les autres dans l'étui, le reboucha, vérifia les quatre autres. Ils contenaient les mêmes pilules roses. Une cinquantaine en tout. Les conteneurs en alu ne portaient aucune mention.

Mona referma le coffret, le posa par terre et observa, perplexe, leur butin. De l'argent liquide, une belle somme mais sans plus, un contrat, des médicaments, ou à la rigueur une drogue quelconque... À l'étage, Kim s'était mise à ronfler légèrement. Un comble ! Elle dévalisait une proie, puis se désintéressait du résultat. Laisait sa complice se débrouiller... Laquelle pourtant ne se sentait pas vraiment concernée par le produit du larcin. Dans le drôle de tandem qu'elles formaient, qui pilotait ? se demanda Mona. Puis les mots larcin, butin s'effacèrent au profit d'un autre, autrement plus adapté à leur situation : assassin.

Troublée, Mona écrasa la cigarette qu'elle venait juste d'allumer, éteignit le lampadaire, puis se dirigea à tâtons vers l'escalier et monta les marches. Dans la chambre à droite, la porte ouverte laissait passer un cône de lumière, d'une lampe de chevet posée par terre à la tête du lit, et à demi recouverte par le short bleu à rayures jaunes. Le Lycra était brûlant. Mona secoua la tête et l'enleva de la lampe en s'emportant intérieurement contre ce genre de bêtise dont Kim était coutumière. Puis elle se dévêtit. Dans la glace d'un placard qui faisait face au lit double, elle se vit nue : petite certes, mais bien proportionnée, avec des seins pointus de jeune fille, un ventre plat et des hanches un peu étroites de garçon. Par contraste, son sexe épilé fendu haut et proéminent, les bourrelets jumeaux de la vulve laissant deviner la fente, évoquait de façon crue une sensualité exacerbée, provocante. Mona se sourit à elle-même. Angeli avait-il seulement fait attention à elle durant deux

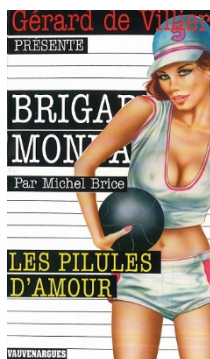
secondes, avant l'instant fatal où il avait compris ce qui lui arrivait ? L'imbécile...

Mona avait songé à prendre une douche, mais elle était fatiguée, tout à coup. Elle passa quelques minutes seulement dans le cabinet de toilette attendant à la chambre. Quand elle en ressortit, le miroir lui renvoya une autre image d'elle-même. Son crâne entièrement rasé transformait son visage triangulaire, lui conférant une sorte d'âpreté. Le dessin des pommettes s'accusait, la ligne aiguë du menton et le nez droit n'avaient plus rien de mièvre. Même sa bouche trop petite, qui lui avait fait jalouser au premier coup d'œil celle de Kim, plaisait à Mona, à cet instant. Avec ses lèvres retroussées sur de petites dents de carnassier, elle lui donnait exactement l'air de ce qu'elle était : une femme dangereuse.

La perruque de cheveux noirs raides et brillants rejoignit dans le sac de voyage un choix d'autres chevelures postiches. Mona se glissa ensuite dans le lit, veillant à ne pas déranger le sommeil de Kim, et laissant la lampe allumée. Kim avait-elle peur du noir, cette nuit ? Elle dormait pourtant profondément, le visage détendu, comme une enfant. Mona contempla longuement son visage. Avait-elle peur, elle-même ? Avant de trouver la réponse, elle s'étira au-dessus de son amie pour éteindre la lampe. La bouche de Kim happa au passage le téton brun qui la frôlait. Les dents le mordillèrent, arrachant un gémissement à Mona. Elle retomba contre Kim qui l'enlaça.

Il serait temps demain d'avoir peur.

CHAPITRE IV



Le lendemain était un vendredi. Boris était arrivé au Quai des Orfèvres

dès 7 heures. Il avait déjà abattu de la besogne lorsque son équipier pénétra à son tour dans leur bureau.

— Les jumelles sont malades, annonça Brichot en ôtant successivement sa casquette écossaise, son écharpe en laine et son pardessus de chez Harrods, à Londres. Rose était à peine guérie que Colette a attrapé son virus, et le lui a aussitôt refilé ! Elles ne peuvent pas se passer de tout faire pareil, et ensemble, de préférence...

— De vraies jumelles.

— Un vrai temps de chien, bougonna Brichot.

— Je t'ai apporté un thé, s'il n'a pas trop refroidi...

— Merci, Boris.

Le thé, évidemment anglais, était presque aussi noir que le fond de café dans le gobelet de Boris, et à peine tiède, mais Brichot parut rasséréné. Il observa sa flèche en train de se déconnecter de l'Internet d'un clic de souris, et du menton indiqua le dossier ouvert à côté de l'ordinateur.

— Du nouveau ?

— Rien en provenance de New York, c'est trop tôt, ils donnent, là-bas. Mais j'ai envoyé des coups de sonde à droite et à gauche, et mis de l'ordre dans ce qu'on a. Baba nous attend dès qu'il sera rentré de sa réunion des chefs place Beauvau.

Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, que ses hommes surnommaient entre eux Baba, était le patron de la Brigade mondaine, et la réunion des chefs au ministère de l'Intérieur avait à coup sûr pour objet les dernières variations des chiffres de la délinquance.

— Pas avant midi, je parie, pronostiqua Brichot. Au fait, j'ai entendu citer le nom d'Angeli aux infos de ce matin, à la radio. Décès dans des circonstances mal éclaircies, qu'ils disaient.

Boris acquiesça. Le parquet avait dès ce matin ouvert une information judiciaire pour « déterminer les causes de la mort », en attendant une qualification plus précise, et un juge d'instruction serait sans doute désigné avant la fin de la journée. Pour l'heure, la disparition brutale de Fabrizio Angeli, si elle avait semé la consternation parmi les congressistes de Biotech 2005, n'avait entraîné que peu de réactions.

— C'est un peu étonnant, non ? commenta Brichot. Ce type était connu, si j'ai bien compris.

Boris ouvrit le journal plié au bord de son bureau et lui montra, parmi d'autres faits divers, un court article agrémenté d'une photo floue.

— « Personnalité éminente et controversée », dit-il en citant le journal. Voilà la raison de cette prudence, à mon avis. Angeli s'est rendu célèbre il y a une quinzaine d'années pour des raisons douteuses. Ça m'est revenu cette nuit...

— Parce que cette nuit, tu t’es penché sur son cas !

— Je n’ai pas de jumelles à soigner, Mémé... et donc, je me suis souvenu qu’on avait parlé de lui à propos de dopage dans le sport, à l’occasion d’un ou deux scandales. Angeli était suspecté d’avoir mis au point des préparations révolutionnaires pour des champions, à base de traitements hormonaux. C’était les débuts de l’EPO, on l’avait surnommé « le Sorcier ». Il a été cité à l’époque dans des procès en Italie, mais jamais poursuivi ni condamné. Faute de preuves... Il s’est reconverti ces dernières années dans la recherche pour l’industrie pharmaceutique, avec apparemment des méthodes qui ne font pas l’unanimité dans le milieu médical.

Boris sortit de son dossier un document de deux pages trouvé sur l’Internet. Un article intitulé : « le Viatis, nouvelle pilule miracle ? », publié non pas dans une revue médicale, mais dans un magazine économique. Il avait surligné quelques mots et des chiffres. Brichot rajusta ses lunettes de myope léger et commença à lire. À la cinquième ligne, il releva la tête.

— Tu peux me résumer ? demanda-t-il.

— Bon. Angeli a beaucoup travaillé sur l’hormone de croissance humaine qui à la fois permet de traiter des maladies et de doper des athlètes... façon Ben Johnson, tu vois. Grâce aux techniques de génie génétique, il est possible depuis peu de produire en grande quantité de l’hormone de croissance synthétique, alors qu’avant, il fallait la prélever sur l’hypophyse de cadavres humains. Quand il a été mis au ban de la communauté sportive, Angeli a proposé les mêmes traitements hormonaux à une clientèle qui n’est pas soumise, elle, à des contrôles antidopage. Des gens qui veulent rester jeunes, perdre de la graisse et gagner du muscle, et surtout s’envoyer en l’air à quatre-vingts ans comme s’ils en avaient vingt ! Le fond du problème, et le fonds de commerce d’Angeli, c’est ça : moins de rides, un corps de jeune, mais surtout, des capacités sexuelles intactes ! Mieux qu’intactes, insoupçonnées...

Brichot pointa l’index sur les mots surlignés en fin d’article.

— Mieux que le Viagra ?

— Avec le Prozac qui est un antidépresseur, le Viagra est le plus gros jackpot pharmaceutique de sa génération, mais c’est un médicament, un neurotransmetteur qui inhibe l’enzyme responsable de la débâcle masculine... Détumescence, comme disent les médecins.

— Tu en connais un rayon...

— ... sans avoir besoin de service après-vente ! assura Boris avec un sourire. Bref, le Viagra soigne les troubles de l’érection, comme deux ou trois de ses concurrents qui utilisent la même molécule. Tandis que le Viatis qu’Angeli aurait mis au point avec une société basée à Milan serait une sorte de pilule de jouvence aux effets sexuels extraordinaires, aussi bien pour les femmes que pour les hommes, note bien !

— Ça les empêcherait de débâcler ?

Boris éclata de rire. Brichot s'empourpra d'abord, avant de l'imiter. À cet instant, la porte s'ouvrit sur la silhouette massive, couronnée d'un panache de fumée, de Charlie Badolini. Sans ôter du coin de sa bouche sa cigarette à demi consumée, le divisionnaire lança de sa voix éraillée, et de son ton des mauvais jours :

— Content de voir que la bonne humeur règne quelque part dans ce pays, messieurs ! Je vous attends dans mon bureau.

Trois centimètres de cendre se répandirent sur son costume, qu'il balaya d'un revers de main. Il n'était que 11 heures, la réunion des chefs avait dû se solder par un remontage de bretelles général. Brichot s'était déjà levé. Le téléphone sonna sur la table de travail de Boris qui décrocha et couvrit d'une main le haut-parleur, le temps de répondre en direction de la porte qui se refermait :

— On arrive, patron !

Puis il dit dans l'appareil :

— Commandant Corentin, police judiciaire.

Ce fut bref. Boris hocha deux fois la tête, remercia et raccrocha.

— C'était Dubois, du Ciat du XVII^e, dit-il à Brichot.

— Il a glané quelque chose ?

— Pas de quoi faire attendre Baba.

Boris rassembla son dossier et ils quittèrent leur bureau pour celui du patron.

Était-ce de se retrouver dans ses murs après l'excursion place Beauvau, de pouvoir tranquillement, à l'abri de la double porte capitonnée, allumer au mégot de la précédente une nouvelle Job Spéciale ? Ou plus sûrement l'effet d'une communication téléphonique qu'il était en train de clore d'un mot que l'oreille fine de Boris identifia comme du corse ? Charlie Badolini avait retrouvé le sourire, quand ils se retrouvèrent face au vaste bureau Empire derrière lequel il trônait en majesté. Il leur fit signe de s'installer, raccrocha, fit pivoter son fauteuil dans leur direction, les considéra l'un et l'autre, puis s'adressa à Boris, écartant les bras et forçant son accent corse certifié d'origine.

— Si l'on me disait un peu ce qui se passe, hein ? Si l'on me tenait un peu au courant ? La radio parle d'un type dont je n'ai jamais entendu causer, et il serait mort quasiment dans les bras du capitaine Brichot. Au ministère, on me touche un mot dudit bonhomme, et je dois faire semblant d'y comprendre quelque chose, alors que je n'y comprends que pouic ! Alors, Corentin... ?

Boris retint un sourire. Dans ses mauvais ou dans ses très bons jours, Badolini en aurait remontré à Raimu soi-même.

— Je vous ai laissé un message en arrivant ce matin, à sept heures et demie, argumenta Boris.

Badolini haussa les épaules, écarta plus largement les bras.

— Je ne l'ai pas écouté. Pas eu le temps ! Pour cause de réunion extrêmement matinale à Beauvau. Matinale et inutile. Il est temps de rattraper le temps perdu. Je vous écoute.

— Hier matin à la première heure, commença Boris, j'ai pris connaissance d'un courrier électronique que nous a envoyé la police de New York. En l'occurrence, Richard Dessler, le responsable de la Division de la prévention. Une relation ancienne, patron, si je ne me trompe.

— Dessler était au FBI, à l'époque, confirma le divisionnaire. Et moi, un peu plus jeune.

— Dessler nous avertissait qu'une certaine Lisa Fels avait pris la veille, c'est-à-dire mardi, un vol pour Paris.

Boris préleva dans son dossier la photo de la femme brune aux cheveux bouclés qui franchissait un portique en tournant à demi la tête. Il la fit glisser sur le bureau.

— Voilà cette Lisa Fels, la photo remonte à deux mois, elle a été prise fin décembre à l'aéroport de Chicago.

— Pas terrible, comme photo, commenta Brichot.

Badolini l'observa, acquiesça et demanda :

— Pourquoi Dessler s'intéresse-t-il à elle ?

— Le jour du départ de Lisa Fels de Chicago à destination de Paris, on a trouvé inconscient dans sa chambre d'hôtel le docteur Murray Stevens, un endocrinologue de New York qui venait de participer à un congrès médical à Chicago et y prolongeait son séjour pour faire un peu la fête. Il avait été drogué et dévalisé : de l'argent, des objets de valeur. Quand il a repris conscience, il ne se souvenait de rien, sauf d'avoir passé une soirée arrosée et plutôt chaude avec deux femmes. Il n'a même pas pu les décrire. La drogue qu'on lui avait administrée l'avait rendu amnésique, du moins pour les heures précédentes. Mais on a retrouvé sur lui un papier où il avait noté le nom de Lisa Fels, et un numéro de téléphone, qui s'est révélé bidon. L'enquête n'a guère été plus loin, parce qu'il n'a pas voulu porter plainte, à cause du scandale familial auquel sa conduite l'exposait. On a seulement trouvé trace de Lisa Fels dans les listings des vols du jour, et c'est une employée de l'aéroport qui l'a reconnue sur une bande de vidéosurveillance, par je ne sais quel hasard.

— Ça ne répond pas encore à ma question, s'impatienta Badolini. Pourquoi Dessler, et pourquoi nous ?

— J'y viens, répondit Boris. Murray Stevens est décédé à New York la semaine dernière d'une embolie pulmonaire. Il avait soixante-six ans. Il ne s'était pas remis de son intoxication de Chicago. D'après sa femme, il ressentait des vertiges, des migraines, des pertes de mémoire. Il comptait

pourtant venir à Paris cette semaine, au congrès Biotech 2005, où il était invité. C'est son décès qui a mis la puce à l'oreille de Dessler. Il a recoupé l'histoire de Chicago avec d'autres cas similaires et en a trouvé au moins six sur la côte Est, au cours des douze derniers mois, qui concernent tous des médecins d'un certain âge sans compter celui de Stevens. Le même scénario s'est reproduit chaque fois. Bilan : trois décès, suite à des accidents cardiaques ou respiratoires. Je lui ai demandé aujourd'hui des informations complémentaires sur ces affaires. J'attends sa réponse.

— Et vous avez eu l'idée d'envoyer Brichot à ce congrès hier soir, dit Badolini, perplexe.

— Avec cette photo, confirma Brichot.

— C'est la coïncidence du décès de Stevens et de la tenue à Paris de ce congrès, où il y a beaucoup de Nord-Américains, qui m'a fait gamberger, expliqua Boris. Et puis, Lisa Fels avait pris un avion à Chicago pour Paris.

— J'ai cru que son intuition, pour une fois, l'avait trompé, jusqu'à ce qu'on trouve Angeli mort, reprit Brichot avec un coup d'œil admiratif à sa flèche. C'est moi qui me trompais...

— Pourtant, personne n'a repéré Lisa Fels dans les parages de la Porte Maillot hier soir, fit Badolini.

— C'est vrai, concéda Boris, et Dubois vient de me le confirmer. En revanche, plusieurs personnes ont reconnu cette autre femme, avec laquelle Angeli est rentré à son hôtel et est monté dans sa chambre.

Il glissa à côté de la photo de la brune celle de la rousse à la bouche sublime, le cliché qui l'avait fait passer pour une sorte de magicien, dans la chambre 707. Badolini avança les lèvres en une moue appréciative et en oublia durant une longue minute d'allumer sa prochaine cigarette. Puis lâcha ce commentaire lapidaire :

— Mazette !

— Je l'ai reçue de Dessler hier en fin d'après-midi, expliqua Boris, suite à notre échange de courriels de la journée. Parce que je lui avais demandé...

— *Quid* de l'autre femme ! l'interrompt Badolini. Parce que le docteur Stevens faisait la fête avec deux femmes, n'est-ce pas, à Chicago.

— Exactement, patron, et ça m'intriguait. D'autant qu'à propos des affaires similaires qu'il avait repérées, Dessler avait mentionné plusieurs fois un duo. Et trois heures après, ayant fait tourner ses ordinateurs, Dessler m'envoie ça : Alice Novak photographiée à Boston, il y a un peu moins d'un an, au moment où se tenaient au Massachusetts Hospital des rencontres de cardiologie. On l'avait suspectée quelques semaines auparavant dans une affaire ayant causé le décès d'un homme, un des trois cas mortels. Enquête sans suite. Là, il ne s'est apparemment rien passé.

— Les cardiologues ont le cœur solide, aux States ? s'exclama Badolini.

Je dirai ça au mien, pour l'enquiquiner.

— Il y a une autre hypothèse, patron : les victimes de ces filles que les Américains ont surnommées les *knock-out girls*, « les tombeuses », ne doivent pas toujours se signaler. Ils évitent de porter plainte. Pour les mêmes raisons que Murray Stevens, notamment.

— C'est compréhensible, glissa Brichot, dont la carrière n'avait pas émoussé la faculté de compatir au sort des victimes.

Les trois hommes se turent. Ils réfléchissaient dans un brouillard tabagique de plus en plus dense. Boris s'autorisa à allumer sa première cigarette de la journée. Charlie Badolini rompit le silence.

— Pour résumer, nous avons connaissance d'une série d'agressions avec vol et éventuellement homicide, commises aux États-Unis par des femmes. Le mode opératoire est le même, les victimes appartiennent toutes au même milieu, et deux suspects se trouveraient en France actuellement.

Il hocha la tête, montra les photos. La rousse, puis la brune.

— Celle-là certainement, l'autre peut-être. Leurs identités sont fiables ?

— Probablement fausses, répondit Boris en montrant les fiches de renseignements transmises par Dessler. Pour Lisa Fels, il en est convaincu. J'espère qu'il nous en apprendra davantage dans le courant de la journée.

Il consulta sa montre : il était midi, soit cinq heures du matin à New York.

— On n'est pas certain d'avoir affaire à un duo, reprit-il, il manque des éléments pour associer ces deux femmes. Et aussi pour déterminer s'il s'agit de voleuses ou de meurtrières. Le résultat de l'autopsie du docteur Angeli devrait nous éclairer.

— Angeli ! renchérit Badolini, parlons-en ! De quoi j'avais l'air, ce matin, quand on m'a fait comprendre que c'était du sensible ! Tâchez d'être précis, Boris.

Celui-ci montra les documents qui constituaient l'essentiel du dossier qu'il avait rassemblé.

— J'ai fait une synthèse des questions à creuser à son sujet, dit-il. Mais d'abord je vous résume le bonhomme.

Il répéta à l'usage du divisionnaire le topo qu'il avait fait précédemment à Brichot. Ajoutant pour finir :

— Angeli n'était pas un ange, c'est évident. Ce qui émerge, c'est qu'il est contesté par une partie du milieu médical, qui le considère comme un dangereux apprenti sorcier. Jaloué tout autant, y compris par les mêmes, pour sa réussite : si le Viatis a les qualités que lui prête la rumeur, sa commercialisation va en faire une mine d'or fabuleuse, et la concurrence en attrapera des boutons.

— Mais pour le moment, il n'existe pas encore, remarqua Badolini.

— En effet, mais à en juger par ce que j'ai lu, les fantasmes à son sujet ont

déjà atteint une ampleur colossale. Il y a des milliards en jeu, et autre chose de tout à fait irrationnel.

Boris adressa un clin d'œil à Brichot.

— L'érection garantie pour tout le monde, même les femmes ! dit-il en riant. La libido stimulée sur demande ! Vous voyez le tableau ?

Le sourire de Badolini se transforma en grimace.

— J'imagine surtout un beau foutoir ! Au sens propre...

— Remarquez, intervint Brichot, la délinquance sexuelle diminuerait peut-être, si tout le monde pouvait...

Il s'interrompit, rougissant comme s'il avait proféré une énormité, ce que semblait confirmer l'expression sidérée du divisionnaire.

— Si tout le monde pouvait s'en donner à cœur joie grâce à une pilule miracle, enchaîna Boris, l'humanité s'en porterait sans doute mieux, mais il ne faut pas rêver, Mémé, quand on nous promet de rester indéfiniment jeunes, en bonne santé et sexuellement épanoui, c'est qu'on veut nous vendre, et au prix fort, de la poudre aux yeux...

Badolini hocha vigoureusement la tête.

— Et comment ! De la poudre de perlimpinpin pour les gogos, et un filon juteux pour des arnaqueurs qui se frottent les mains en coulisse... Même pas besoin d'être flic depuis trente-cinq ans pour piger le tableau.

Ainsi ramené aux réalités, Brichot reprit le fil d'une réflexion policière consciencieuse :

— Au moment où on s'est inquiété de sa disparition, Angeli avait un rendez-vous paraît-il très important avec un autre médecin. Le docteur Michelsen.

— J'ai aussi demandé à la police de New York des renseignements à son sujet. Il reprenait l'avion hier soir et n'a pas jugé bon de différer son départ, après avoir appris le décès d'Angeli, précisa Boris à l'attention de Badolini.

— Savoir ce qui se trouvait dans le coffre de sa chambre nous avancerait drôlement, poursuivit Brichot.

— Michelsen pourrait en avoir une idée.

Badolini les observa tour à tour.

— Vous suggérez qu'on n'en voulait pas seulement à Angeli pour son argent ? questionna-t-il.

— On ne lui a pas volé son portefeuille, répondit Brichot. Il y avait de l'argent, des cartes de crédit... pareil pour sa montre, et ce n'était pas du toc...

Le divisionnaire grommela en fixant son regard sur les deux photos étalées devant lui.

— Pas uniquement des voleuses, vous croyez ?

— C'est une hypothèse. Dans ce cas, il pourrait y avoir un commanditaire à l'agression.

La perspective fit soupirer Badolini.

— Et des complicités dans l'hôtel, Corentin, vous y avez pensé ? Personne ne se souvient d'avoir vu sortir cette rouquine ? Un petit lot pareil, ça ne passe pas inaperçu, bon sang ! La preuve, on l'a vue entrer en compagnie d'Angeli.

— En effet, patron, d'autant que le petit lot, comme vous dites, frise le mètre quatre-vingts sous la toise.

— Ça vous réjouira d'autant plus de lui mettre la main dessus, pas vrai ?

— Elle a peut-être simplement eu de la chance, continua Boris sans relever la pique. Il y a eu beaucoup de va-et-vient dans le hall de l'hôtel entre six et huit. D'après nous, il faut chercher une piste ailleurs. Alice Novak en priorité, Lisa Fels ensuite. Et puis creuser du côté de l'entourage d'Angeli, peut-être dénicher un lien entre les victimes.

— Encore une intuition, hein ?

Il n'y avait rien d'ironique dans la remarque de Badolini. Comme Brichot et d'autres dans la Grande Maison, il reconnaissait chez le commandant Corentin, en plus des qualités qui font un excellent policier, ce talent particulier qui distingue les grands limiers. Flair, intuition, sixième sens, qu'on l'appelle comme on voudra, Boris avait un instinct de chasseur hors du commun. Mais il se fondait néanmoins sur des faits concrets.

— Ce qui m'intrigue, dit-il, si on admet que l'une ou l'autre de ces femmes, ou les deux ensembles, ont commis aux États-Unis, puis ici à Paris, la série de méfaits répertoriés par Dessler, c'est leur prédilection pour les toubibs. Sept victimes, cinq décès, en comptant Angeli. Tous des médecins. Séduire des hommes mûrs et socialement arrivés, les droguer et les dévaliser, on voit bien le schéma. Mais ne s'en prendre qu'à des médecins, c'est bizarre, non ?

— Ça me paraît une bonne direction, acquiesça Badolini en consultant sa montre. Faites à votre idée, Corentin, mais tenez-moi informé à mesure.

— On a commencé par lancer un avis de recherche concernant Alice Novak. D'ici ce soir, on aura sans doute du nouveau en provenance de New York.

— O.K., messieurs, je vous laisse travailler. Vous m'excuserez, mais on m'attend, conclut Charlie Badolini en se levant.

Déjeuner corse ? conjectura Boris en voyant avec quel enthousiasme Baba raflait son pardessus et son chapeau. Mais avec son chef, impossible de savoir.

Ils se quittèrent dans le couloir.

— Bon appétit, patron, lança Boris en rentrant dans son bureau.

— Bon travail, messieurs, répondit machinalement Badolini.

— Il en a de bonnes, le chef, soupira Brichot une fois la porte refermée.

— Il a raison. Sinon, il ne serait pas chef. Au boulot...

Boris vérifia que rien d'urgent ne leur était parvenu en leur absence, enfila son blouson, feuilleta son dossier « Angeli » pour en extraire deux textes qu'il n'avait pas encore eu le temps de lire et rouvrit la porte.

— Allez viens, Mémé, j'ai réservé chez Georges, et il y aura même une surprise au dessert.

— Quel genre ? Tarte Tatin ? fit Brichot en retrouvant le sourire.

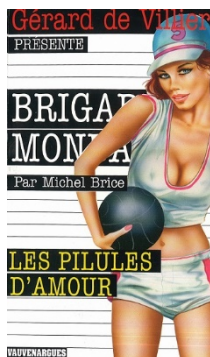
— Plutôt tante Julie.

— Ça devrait me dire quelque chose ? Je croyais la famille Corentin réduite à un flic unique.

— Julie est une vieille connaissance très bien informée. Elle nous rejoindra pour le café et je parie qu'elle aura de bons tuyaux.

— Plutôt genre Plombières que Tatin, quoi...

CHAPITRE V



Kim, les yeux ouverts dans la pénombre de la chambre, fixait le plafond en essayant de reconstituer le rêve dont les bribes flottaient à la surface de sa conscience. C'était toujours le même, une suite chaotique de scènes où émergeait la figure de son père, l'homme au chapeau de cowboy dont le visage buriné se fendait rarement d'un sourire, sauf quand il empoignait la petite fille aux longues tresses rousses par la taille et la hissait en selle. Elle s'accrochait au pommeau, elle avait peur, si haut perchée que son père, loin en dessous d'elle, n'était plus qu'une silhouette minuscule, et que les bâtiments de la ferme familiale, alentour, ressemblaient à une maquette. Elle agrippait

l'encolure du cheval, le cuir de la selle frottait entre ses cuisses, à travers le tissu de son jean. Tout bougeait, devenait flou à l'instant où son père montait derrière elle, tout s'accélérait quand il éperonnait leur monture. Les champs, les plaines et les collines, les pâturages où paissaient les troupeaux défilaient et elle fermait les yeux, fouettée par le vent tiède. Contre son dos, le corps paternel était solide, elle se laissait aller, les bras qui l'entouraient et tenaient les rênes étaient des garde-fous rassurants. Entre ses jambes, le cuir craquelé se réchauffait. Des chevilles jusqu'à la taille, un roulis la secouait, des vagues sensuelles qui parcouraient ses muscles, remuaient son ventre, projetaient jusque dans ses petits seins ronds des élancements délicieux. Elle riait, fermait à demi les yeux, s'emplissait les narines de l'odeur de cuir, de tabac et de sueur qui émanait du corps serré contre elle. Cela collait à sa peau, s'insinuait par tous les pores, l'envahissait comme une marée. Elle criait, une joie intense la chavirait et au bout de la course, un bonheur aussi vaste que les paysages de l'Iowa lui ouvrait les bras. Puis tout devenait noir et se défaisait dans un océan de chagrin.

Kim étira ses jambes, s'écartant de Mona dont la bouche entrouverte frôlait son épaule. Sans la réveiller, elle se glissa hors du lit. La villa était silencieuse, le jour filtrait à la jonction des rideaux. Kim enfila son T-shirt vert acide de basketteuse et quitta la chambre pour descendre dans le séjour. Il était midi à la pendule posée sur la cheminée. Le ciel bas au-dehors diffusait dans la pièce une lumière de crépuscule. Par la baie, elle contempla le jardin figé dans une grisaille humide, et au-delà, la campagne hérissée de pylônes électriques. Comme elle était loin de son Iowa natal...

L'image de bonheur fulgurant qui empoisonnait son réveil continuait de la hanter. Car c'était bien un poison, elle le savait, depuis le temps. Elle devait s'en débarrasser, chasser de sa mémoire ce vestige d'un monde disparu, d'une harmonie brisée. C'était comme un jouet cabossé qu'elle traînait depuis l'adolescence. Pourquoi fallait-il qu'elle le ressorte de la poubelle, cet instrument de torture qui lui gâchait l'existence ? Elle alla dans la cuisine, essaya de se concentrer sur des choses simples et concrètes : trouver du café, faire fonctionner la machine, dénicher dans les placards de quoi prendre un petit déjeuner...

Elle s'activait avec des gestes mécaniques. Échappant à sa volonté, un fil se dévidait dans son esprit. Une succession de flashes que sa mémoire avait soigneusement sélectionnés. Des images nettes et dures, en noir et blanc. L'antidote au bonheur de ses douze ans, quand elle chevauchait avec son père. Le remède où elle puisait la force de frayer son chemin loin de l'Iowa.

Son père au fond du ravin enneigé, la nuque brisée sur un rocher, le pick-up renversé dont elle s'extrayait en rampant.

Le visage luisant du docteur Timmons, sa bouche grasse qui soufflait sur ses seins nus son haleine fétide. « Comme tu as grandi, Kim. Une vraie jeune fille. C'est l'air de Des Moines. Approche, n'aie pas peur. Tu sais que je ne

veux que ton bien. » Ses doigts boudinés couverts de poils noirs qui palpaient sa poitrine. Son sexe court et épais forçant ses lèvres, butant contre son palais. « Suce-moi, grande gourde ! Et ne mords pas, hein ! »

Le vestiaire du lycée de Des Moines. Les armoires métalliques. Son front cognant la tôle au rythme des coups de boutoir du pieu qui la défonçait. Son short tombé sur ses chevilles. L'odeur âcre de sa propre sueur. La voix moqueuse de l'entraîneur accroché à ses hanches. « T'as encore été nulle sur le terrain, mais avant la douche, t'es vraiment la meilleure, Kim... Creuse les reins, ma salope ! »

Et puis le gros toubib dont elle ne se rappelait même plus le nom, dans sa garçonnière de Central Park. Un Timmons-bis, le fric en plus, une verge fine mais longue, qui forçait l'œillet de ses reins et coulassait profond... « À fond, je l'encule à fond, elle va me faire mourir, bon Dieu. » Il hoquetait, il bavait, il giclait dans son cul et ne bougeait plus. Il était mort. Son premier mort. Elle se dégageait, échevelée, hors d'haleine, du gros corps inerte. Elle n'en revenait pas. Son sexe était trempé. Elle y portait la main. Elle se faisait jouir follement. La délivrance, enfin. Mona la fixait, inquiète, puis se mettait à rire à son tour. Elle agitait une épaisse liasse de billets. Après, elles roulaient enlacées sur la moquette, loin du lit et du cadavre. « J'ai dû forcer la dose », disait Mona, avant de coller sa bouche au bas du ventre de Kim.

Leur premier mort.

Ces images-là permettaient à Kim de survivre au chagrin. Elles nourrissaient son énergie et sa haine.

Le café lui brûla les lèvres. Elle emporta la tasse, et un paquet de biscuits secs entamé, dans le living. Elle choisit pour s'asseoir le fauteuil dans un angle. Par terre à ses pieds se trouvaient, à côté d'un sac en toile, un coffret en bois, une chemise cartonnée ouverte sur des documents à la reliure plastifiée, des liasses de billets de cent euros. Rien qui puisse retenir son attention. Même pas l'argent. Mona avait dit cinq mille. Elle la croyait, elle s'en moquait. Jusqu'à l'épisode de Central Park, pourtant, elle comptait avidement, elle n'oubliait pas un portefeuille, quand elle dépouillait une victime. Seul lui importait le butin. Elle agissait seule, alors, elle prenait des risques fous, ne comptait que sur son charme. Elle échouait souvent, encaissait parfois de vraies corrections, quand les hommes qu'elle avait séduits la surprenaient la main dans le sac, en train de leur faire les poches.

Sa rencontre avec Mona avait tout changé. Les cibles, la méthode, les résultats. Mona apportait son sang-froid, son raisonnement, et ses petits comprimés blancs qui mettaient en un rien de temps les hommes à leur merci. Mona avait transformé la voleuse à la petite semaine qui hantait les halls d'hôtel à la recherche d'une proie facile en professionnelle de haut vol. Elle avait surtout fait de la voleuse une meurtrière. Était-ce le prix à payer pour connaître enfin, entre ses bras, au bout de leurs caresses échangées, un plaisir abouti ? Kim n'en savait rien, ne voulait pas chercher la réponse. Ce qu'elle

était obligée d'admettre, c'est que depuis qu'elle faisait route avec Mona, soit à peine plus d'une année, elle atteignait des sommets de jouissance inconnus jusqu'alors, éprouvait une peur lancinante et devait de plus en plus fréquemment, à coup d'images violentes, fracasser les rêves torturants de son enfance. À croire que plus elle était loin de l'Iowa, plus les fantômes enterrés là-bas ressuscitaient...

Elle finit par compter les billets, pour surmonter son malaise, et ramassa sur le sol deux pilules roses. Elle ouvrait le coffret quand un bruit de moteur lui parvint. Elle sauta sur ses pieds, jeta un coup d'œil par la baie, en évitant de se montrer. Une voiture de sport grise remontait l'allée vers la villa. Elle s'arrêta juste devant la remise où Mona avait rentré la veille leur voiture. Le moteur coupé, un homme descendit du cabriolet, y prit un sac de voyage et marcha vers la porte à l'arrière de la maison. Il était seul.

Kim se précipita pour enfouir dans le sac de toile leur butin de la veille. Elle allait monter à l'étage pour prévenir Mona quand elle entendit une clé tourner dans la serrure. Elle se força au calme, respira à fond, et après avoir dissimulé le sac derrière le fauteuil, elle fit face, tirant sur le haut de ses cuisses le T-shirt qui était son seul vêtement. En même temps qu'un courant d'air froid, la voix de l'inconnu lui parvint de la cuisine.

— Mona ? C'est Xavier... la surprise du jour ! Humm... ça sent bon le café. Et la grasse matinée, je parie...

Il s'arrêta net en découvrant Kim sur le seuil. Elle lui sourit et dit en s'appuyant à l'encadrement :

— Bonjour monsieur. La surprise est réciproque, nous voilà à égalité.

— Eh bien... oui. Je suis le propriétaire.

— J'avais deviné. Bienvenue chez vous, Xavier. Je m'appelle Kim. Mona dort encore.

Il posa son bagage, fit quelques pas et lui tendit la main.

— Je croyais qu'elle était seule, mais cela ne fait rien, au contraire. Je suis ravi, Kim...

Ils échangèrent une poignée de main, en même temps qu'un regard de curiosité mutuelle. Xavier était mince et de taille moyenne. Il avait une quarantaine d'années, des cheveux bruns semés de quelques fils gris, des yeux sombres dans un visage bronzé, étroit et éclairé par un sourire avenant. Une expression d'assurance que la découverte dans sa cuisine d'une belle inconnue en tenue légère ne risquait pas de fissurer. Il ôta son trois-quarts en peau retournée, apparut en pantalon de velours et pull de cashmere. À son poignet, un gros chronomètre. Pas d'alliance. Kim avait l'œil exercé. L'habitude de jauger les hommes. Leur standing, bien sûr, mais aussi leur pouvoir, leur capacité à la séduire, à satisfaire ses sens et en même temps à lui fournir de quoi conjurer ses fantômes intimes, enterrer à nouveau ses rêves d'Iowa. De quoi combattre aussi l'influence croissante de Mona sur son esprit. Se prouver

qu'elle pouvait se passer d'elle.

Tout en expliquant que son service de chef de cabine avait été chamboulé et qu'il ne partirait au Caire que lundi, Xavier la détaillait. Il fixa son regard sur sa bouche.

— J'avais fait du café. Je vous en sers un ? proposa-t-elle en souriant.

Elle passa devant lui avant qu'il ait répondu. Hésita à reconnaître le placard où se trouvaient les tasses. Gardà le bras levé un peu plus longtemps qu'il ne fallait. Le T-shirt remonta, dévoilant à moitié ses fesses.

— Mona ne m'a jamais beaucoup parlé de ses amis, dit-il. Vous avez un accent... laissez-moi deviner. Américaine ?

— Bravo !

— Je rentre de New York, justement. Moins dix degrés mais un ciel sans nuages. Vous êtes d'où ?

Les images qui tournoyaient dans la tête de Kim depuis son réveil se cristallisaient. Les flashes en noir et blanc, violents comme des gifles. Une chaleur familière lui noua le ventre.

— New York, bien sûr. Pur produit de Manhattan, mentit-elle en se retournant pour lui tendre la tasse. Je n'ai pas trouvé le sucre, mais vous devez savoir où il est. Moi, je n'en prends pas.

— Moi non plus. Vous avez bien dormi, là-haut ?

— Parfaitement. C'est une maison très agréable.

— Dans la chambre d'amis ?

— Je pense, oui. En tout cas, une seule nous a suffi.

— Eh bien... c'est parfait. En passant dans la rue, j'ai d'abord cru qu'il n'y avait personne, que Mona avait changé d'avis. Elle a toujours aimé la discrétion ! Et puis j'ai vu que le portail de derrière était ouvert. Vous pouvez rester aussi longtemps que vous voulez, Mona et vous. Je lui ai promis de la dépanner, ça tient toujours. Je me ferai oublier... Personne ne vous causera d'embêtements, ici.

Kim ignorait ce que Mona avait confié à Xavier, et ce qu'il savait d'elle. Y avait-il une menace cachée derrière son amabilité ? Elle se tut.

— Pas mal, le café, dit-il en posant sa tasse sur la table.

Il emporta son manteau et son sac dans le séjour, revint au bout de quelques secondes. Elle n'avait pas bougé, adossée au plan de travail.

— Je ferai du feu dans la cheminée tout à l'heure, dit-il.

— Je vais réveiller Mona.

Elle ne fit qu'un pas. Il l'arrêta d'un geste.

— Laissons-la dormir, nous avons le temps, non ? On lui montera un petit déjeuner plus tard.

Il souriait tranquillement. Mais il se contenta d'effleurer ses seins du bout des doigts et alla s'asseoir au bord de la table, au centre de la cuisine.

— Vous me rappelez une hôtesse avec laquelle j'aimais bien travailler, dit-il. Une Californienne. Une bouche magnifique, comme la vôtre... Elle s'appelait Joan. Une suceuse mémorable. Très bon souvenir.

Son regard tenait Kim à distance. Remontait le long de ses jambes, s'attardait à la lisière du tissu, glissait sur les seins qui le tendaient, puis redescendait.

— Pour faire connaissance, reprit-il, rien ne vaut le contact visuel.

Elle comprit, une bouffée de chaleur se répandit en elle. Reculant contre le plan de travail, elle s'y assit. Elle était ainsi un peu plus haut que lui. Elle remonta le T-shirt sur sa taille en se tortillant. Le contact du carrelage sous ses fesses nues la fit frissonner. Elle avait les jambes serrées. Elle les replia, relevant ses genoux jusqu'à trouver, sous ses talons, l'appui de deux poignées de tiroir. Xavier apprécia d'un clin d'œil. Il inclina la tête pour lorgner de biais, sous ses cuisses, ce qui ne se laissait encore que deviner : le buisson cuivré tapi dans l'ombre, entre les masses blanches des fesses. Bras tendus contre ses flancs, Kim se cambra, projetant ses seins gonflés en avant. Les rondeurs de ses fesses s'écrasèrent sur les carreaux de terre cuite, au bord desquels le pli des chairs dessina deux traits horizontaux. Les talons bien calés sur les poignées, elle désunit lentement les genoux. Elle respirait plus vite, bouche entrouverte. En face d'elle, l'homme avait le regard rivé à ses longues cuisses qui s'ouvraient. Elle aurait préféré qu'il se taise, mais il dit à mi-voix :

— Sportive... Qu'est-ce que vous faites dans la vie, Kim ? Danse ? Gymnastique ?

— À votre choix. Je jouais au basket.

Il eut un petit rire rauque et resta muet. La toison, plus claire que la chevelure, couvrait le renflement du sexe d'une broussaille bouclée. Un récif se détachant sur la blancheur de la peau. À mesure que les genoux s'écartaient, l'entaille verticale apparaissait, comme si le regard qui la fouillait avait à lui seul le pouvoir de la mettre au jour. Xavier se racla la gorge. Kim, les mains sur les genoux, s'écartela au maximum. Le sillon secret bâilla, s'écarquilla. Les mains posées à plat dans le pli de l'aîne, elle comprima les bourrelets de sa vulve et fit saillir les chairs rose vif luisantes. Elle attendit, haletante. Sa gorge et son cou rougissaient. À s'exhiber ainsi, elle se sentait brûlante.

Paupières mi-closes, elle devina le mouvement de Xavier venant entre ses jambes. D'une caresse, il parcourut l'intérieur de ses cuisses, pressa les doigts de Kim pour accentuer leur resserrement. Les chairs jaillirent hors d'elle en un bouquet palpitant.

— Enfile-moi ! murmura-t-elle d'une voix énervée.

Un doigt se faufila entre les siens, glissa de haut en bas, se mouillant de

ses sécrétions. Il pénétra en elle, ressortit, poussa plus loin son exploration. Elle se cabra pour faciliter l'accès à l'orifice étroit de ses reins. Il s'y enfonça de toute sa longueur. Elle voulut s'y visser, s'accrocher aux épaules de Xavier, mais il s'écarta, la lâcha. Elle rouvrit les yeux, le vit qui la guettait, ravala son impatience. Elle soulagea ses jambes en se remettant debout et vérifia d'un coup d'œil : sous la ceinture de cuir, une érection massive tendait le velours comme un mât. Elle esquissa un geste mais il avait autre chose en tête. La dévisageant, il pointa son index huilé contre ses lèvres, força la barrière de ses dents, joua dans sa bouche. Elle se prêta au jeu, l'aspira en creusant les joues. Xavier retira sa main.

— Tourne-toi, dit-il posément.

Elle obéit. Il releva haut le T-shirt, lui en recouvrit les épaules. Bras ballants, elle se laissait examiner, creusant le dos. Une chair de poule hérissait un duvet clair au bas de ses reins. Elle identifia un bruit de fermeture Éclair et minauda :

— Je regarderais bien, moi aussi.

Tâtonnant derrière elle, sa main ne rencontra que le vide.

— Non, dit-il, tu n'as rien à voir.

Il l'empêcha de se retourner, lui rabattit le T-shirt sur la tête, tirant le tissu sur son visage. Aveuglée, elle se sentit poussée en avant, courbée sur le plan de travail. Il l'immobilisa, la joue contre le carrelage, les épaules et les seins remontés par l'éirement du tissu qui emprisonnait sa chevelure. Elle retint une plainte, écarta les jambes quand un pied avancé entre les siens tapota l'une après l'autre ses chevilles. Elle se plia à l'équerre, répondant docilement aux sollicitations d'une main appuyant sur ses épaules. Elle resta ainsi. Xavier ne la touchait plus. Elle sentait les aspérités de la terre cuite contre son ventre nu, le rebord du plan de travail contre le haut de ses cuisses, le sol froid sous ses pieds. Elle sentait surtout béer sa fente et couler son sexe. Elle mordit le tissu et se cambra davantage, ses fesses blanches tendues vers l'arrière, consciente de s'exhiber sans retenue, avec une totale impudeur.

Elle était tellement concentrée sur son attente, sur le désir exaspéré qui la tenaillait, qu'elle se retenait de respirer, le sang battant aux tempes. Elle eut du mal à comprendre les mots qu'on prononçait derrière elle.

— Salut, Mona ! On t'a réveillée ?

— C'est toi, Xavier... Non, je ne dormais plus. Qu'est-ce que... ? Oh, on dirait que vous avez fait connaissance.

Kim voulut se redresser, mais une poigne ferme pesa sur sa nuque pour l'en empêcher.

— Ton amie est très bien disposée.

Mona eut un rire.

— Je vois ça. Elle se livre de bon cœur, quand on sait s'y prendre.

Bonjour, ma chérie ! Ne bouge pas, tu es trop craquante !

— Elle ne bouge pas, non, fit la voix de Xavier contre l'oreille de Kim, à travers le T-shirt. Elle ne dit rien. Elle attend...

Deux doigts joints pénétrèrent le sexe de l'Américaine.

— Elle est trempée, commenta Mona. Elle a le con qui bat. Il reste du café ?

Deux autres doigts remplacèrent les premiers. Kim se tortilla mais ne fit rien pour se dégager. Ses jambes fléchirent. Un troisième doigt, plus large, le pouce de Xavier sans doute, s'enfonça plus haut, dépliant la corolle de l'anus.

— Elle est souple, un régala.

Les doigts en pince coulissaient sans difficultés. Kim trépigna, décocha des ruades saccadées.

— Il est froid, ce café, fit la voix de Mona. Je vais en refaire.

— Après, dit Xavier. Mets-toi là...

— Comment ça ? Ouh, quel vicieux !

Kim sentit un tissu frotter contre ses jambes.

— Fais-moi un peu de place, Kim, écarte plus les jambes. Là...

La voix étouffée de Mona venait d'entre ses cuisses. Kim s'exécuta, en haletant, parce que les doigts en elle s'agitaient plus vite. Elle imagina Mona agenouillée, l'entendit saliver, soupirer. À ce moment, un rapide battement de langue contre son clitoris déclencha une onde de plaisir si aiguë que Kim se mit à trembler de tous ses membres. À travers un brouillard, elle entendit Xavier ordonner à Mona :

— Suce-moi, plutôt.

Puis des bruits mouillés se mêlèrent au clapotement des doigts dans ses orifices. Une masse dure se frotta dans le sillon entre ses fesses, glissa jusqu'en haut de sa fente. Des deux mains, Mona la secoua contre les chairs à vif. Sa langue pointue l'accompagnait, lui frayait la voie. Kim sentait balloter en dessous le sac lourd des testicules. Mais ils l'abandonnèrent. Elle rua dans le vide.

— Doucement ! protesta Xavier en lui bloquant les hanches.

Il s'adressait aussi bien à Mona, que Kim entendait déglutir.

— Elle est sacrément grosse..., souffla Mona en s'interrompant.

— Ta copine n'y tient plus, mets-la-lui !

— Elle jute comme une fontaine. Défonce-la, cette grande poupée !

Kim, toujours aveuglée, se raidit, les reins creusés. La sensation d'être investie sans avoir pu ne serait-ce qu'entrevoir ce qui lui était promis était délicieuse. Si impatiente qu'elle fût, elle eut le souffle coupé, quand un gourdin de chair, lisse et dur, la pénétra et d'un seul élan alla cogner au plus

profond de son ventre. Les seins écrasés sur le plan de travail, ses bras en croix battant l'air sans rien trouver à quoi s'accrocher, elle heurta le mur avec son front. Les mains agrippées à ses hanches la tirèrent en arrière, la maintinrent arrimée à la base du membre raide. Un grognement monta de son ventre, elle écarta de son visage le T-shirt qui l'étouffait et expulsa le cri que retenaient ses poumons. Une longue plainte modulée, dont le rythme s'accorda aux secousses d'abord mesurées, puis de plus en plus amples, du pieu fiché en elle. Elle distingua le visage de Mona accroupie à son côté, la silhouette de Xavier collée à ses fesses. Les doigts crochés à ses hanches, il donnait de longs coups de reins, ses traits se crispaient.

Kim ferma les yeux, eut la vision d'un visage déformé par la jouissance et qui tout à coup se figeait sous l'effet d'une douleur fulgurante. Gardiner, se souvint-elle en un éclair. Le gros homme de Central Park, Timmons-bis, s'appelait Gardiner et il mourait en se répandant en elle, dans la voie étroite de ses reins. Un tressautement à peine plus violent, un hoquet, et c'était fini : la semence s'écoulait, la vie s'en allait. Et elle, pantelante de recevoir l'ultime giclée, elle jouissait comme une folle : voleuse de vie...

Elle crut perdre conscience, tant le souvenir de son premier mort la frappa violemment, plus durement que ne pouvaient le faire les coups de boutoir de Xavier. Il ahanait derrière elle, et l'affolant resserrement des muscles intimes de Kim eut raison de son self-control. Il se déversa en elle en râlant, sans deviner quelle succession de flashes, à l'abri des paupières closes, avait déclenché la jouissance de Kim. Elle secoua la tête en tous sens, arqua son corps contre le sien, le temps d'un long spasme, puis retomba, molle comme une poupée de chiffon.

— Elle m'a tué ! dit-il d'une voix faible.

Kim ne l'entendit pas. Elle pleurait.

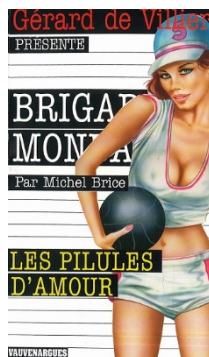
Plus tard, elle reconnut la voix de Mona, dans la cuisine. Kim était affalée dans le fauteuil d'angle du living, bras ballants. Sa main frôlait le sac de toile contenant leur butin. Mona disait :

— Ça tombe bien que tu sois là, Xavier, en fin de compte. Tu pourrais nous aider.

— À quoi ?

— À gagner plein de fric.

CHAPITRE VI



Ils avaient terminé depuis un moment leur dessert – une crème brûlée, finalement –, et Boris avait beau jeter de fréquents coups d’œil vers la porte, ou sur son portable posé sur la table, la surprise annoncée se faisait attendre. Il commanda un deuxième café. Aimé Brichot consulta sa montre.

— Je crois qu’il vaut mieux que je retourne au bureau, dit-il.

— Vas-y, Mémé. Je m’accorde encore cinq minutes et je te rejoins. Elle aura été empêchée. Elle finira bien par téléphoner.

À peine Brichot avait-il franchi la porte en rajustant sa casquette qu’elle se rouvrit, livrant passage à une jolie blonde aux cheveux courts qui courait presque, et faillit télescoper la serveuse. Boris n’eut pas le temps d’agiter la main. Julie Delorme l’avait déjà repéré et se précipitait vers sa table.

— Boris ! Je suis vraiment désolée ! Impossible de trouver un taxi, et quand enfin j’ai réussi à en dégouter un, il est allé se fourrer droit dans les embouteillages. Évidemment, un Pakistanais qui débarque à Paris... Et la batterie de mon portable qui est déchargée, pas moyen de te prévenir...

Elle avait débité cela d’une traite, en même temps qu’elle ôtait son manteau, fouillait son sac à la recherche de cigarettes, en allumait une à la flamme du briquet que Boris lui tendait, se penchait vers lui pour déposer un baiser au coin de ses lèvres.

— Comment vas-tu ? Ça me fait plaisir de te voir, depuis le temps... Tu as l’air en pleine forme !

Il eut juste le temps, avant qu’elle ne s’asseye en face de lui à la place laissée libre par Brichot, d’apprécier d’un coup d’œil sa silhouette mince, qu’une minijupe en cuir noir, des bottines à lacets et une tunique cintrée à la taille mettaient parfaitement en valeur. Puis de la rassurer, dans le court intervalle où elle reprit son souffle :

— Tu n’es pas en retard, puisque tu ne m’avais pas indiqué d’heure. J’en suis au café, tu vois.

La serveuse venait de le lui apporter.

— J’en prendrai un également, lui dit Julie. Serré.

— Tu as déjeuné ?

— Comme si j'avais le temps ! Je n'arrête pas d'être débordée, c'est affreux !

— Je suis d'autant plus touché que tu aies pris la peine de venir jusqu'ici.

— Toujours galant homme ! Si tu me demandais plus souvent un service...

Elle s'interrompt, lui adressa une œillade coquine, et enchaîna :

— ... tu verrais à quel point je peux me donner de la peine pour un ami.

— Tu as une soirée libre ? demanda-t-il.

— Mon Dieu ! pas avant un mois, voire deux...

— Mais une nuit, peut-être ?

— Ah, qui sait... ? fit-elle en le fixant dans les yeux.

La perspective n'était pas pour leur déplaire, à l'un comme à l'autre. Le souvenir de quelques moments, rares mais intenses, passés ensemble au cours des dernières années plana entre eux, et il valait bien une minute de silence. Le bleu soutenu des yeux de Julie se brouilla d'une pointe d'émotion. Elle sourit comme elle le faisait dans l'intimité, et mieux encore dans le plaisir : avec une sorte de retenue qui l'aurait fait passer pour timide, ou même pudique, sauf qu'elle annonçait des abandons très impudiques. Et une candeur qui faisait voler en éclats le personnage de femme survoltée et surmenée toute dévouée à son gros agenda professionnel...

— Mais ne me dis pas que tes nuits sont souvent libres, je ne te croirais pas ! ajouta-t-elle en rejetant d'un geste la mèche blonde qui lui barrait le front.

— Il faut essayer, répliqua-t-il malicieusement. Tu connais la chanson : qui ne tente rien...

Sous la table, un mollet se frotta avec insistance contre sa jambe, produisant un crissement électrisant.

— Bas ou collant ?

— Collant ? Tu cherches à me vexer ? rétorqua-t-elle en le fusillant du regard, avant de se mettre à rire.

Puis elle reprit plus sérieusement, mais sans rompre le contact de leurs jambes :

— Il faut absolument que je sois à la Bourse à trois heures. Alors faisons vite et bien, d'accord ?...

Boris avait toujours du mal à imaginer Julie travaillant dans la presse économique. C'était pourtant dans une publication financière qu'elle était à présent journaliste, même si, à l'époque où il l'avait rencontrée, elle courait la pige pour toutes les rubriques, y compris le fait divers crapuleux. « Que veux-tu, j'ai besoin de respectabilité, lui avait-elle répondu ce matin même, quand il

lui avait demandé si elle était toujours à la *Lettre économique et financière*, un hebdomadaire spécialisé. Et puis, ça me rassure de penser que si j'avais un tout petit peu d'argent, je saurais comment lui faire faire des petits... »

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda-t-il.

— Disons un certain nombre d'informations que le décès brutal d'Angeli va mettre en lumière, plus un ou deux éléments que tu ne liras pas dans la première nécro venue. Sur ceux-là, je t'ai écrit un petit topo, de ma propre main leste...

La pression de sa jambe sur celle de Boris s'accroît, tandis qu'elle tirait de son sac, genre besace, quelques feuillets imprimés, plus un autre, manuscrit.

— Bonne main, et belle écriture, apprécia-t-il. Je suis flatté. Qu'est-ce qui se dit dans les milieux informés après la mort d'Angeli, justement ?

— Que c'est un sacré coup dur pour le fameux Viatis qui fait beaucoup fantasmer, en vrac : les analystes financiers, les pharmaciens, les vieilles filles, les pucelles et les bande-mou...

La serveuse qui passait par là pouffa. Boris commanda deux autres cafés dont un serré, après un hochement de tête approbateur de Julie, et commenta :

— Ça fait du monde, même si mes fantasmes présents se passent aisément du Viatis en question...

— Tu n'es pas le seul dans ce cas, rassure-toi, dit Julie en lui faisant sentir, haut sur la cuisse, la pointé d'une bottine.

— Tu as le pied aussi leste que la main ! Je m'en souviendrai...

— Il était question ces derniers temps que la société d'Angeli et le laboratoire auquel elle s'est associée cherchaient des financements aux Etats-Unis. Un gros partenaire, un fonds d'investissement nommé Rexelior, à New York, était pressenti. Un certain docteur Michelsen joue les intermédiaires.

Boris enregistra l'information d'un froncement de sourcils.

— Évidemment, la mort d'Angeli risque de tout faire capoter, reprit Julie après un silence.

Les feuillets imprimés que Boris parcourait rapidement recoupaient des renseignements glanés sur l'Internet, mais sous un angle financier, et avec plus de données chiffrées. En euros comme en dollars, les sommes citées donnaient le tournis, qu'on soit fonctionnaire de police ou journaliste.

— Angeli n'est pas seul dans cette affaire, cependant.

— C'est vrai, acquiesça Julie, mais c'était lui la cheville ouvrière, et le vrai maître à bord, aussi bien dans la société Sorgente de Gioventu que dans le labo Angeli-Cobden. Cobden du nom de sa femme, Léonor Cobden. Très grosse héritière italo-américaine. C'est elle qui a fourni la plus grosse partie des fonds, mais elle n'est pas du tout impliquée dans la recherche. Simplement propriétaire du labo à parts égales avec son mari. Et ils vivent

séparés depuis cinq ans...

— Intéressant..., remarqua Boris.

— Ce sont ces détails et quelques autres que j'ai résumés là-dessus, expliqua Julie en lui tendant le feuillet manuscrit. Si tu veux mon avis de profane...

Il l'interrogea du regard.

— Je dirai qu'au premier coup d'œil, qu'on soit journaliste financier ou reporter des chiens écrasés, on trouve une demi-douzaine de mobiles à l'assassinat d'Angeli. Et quand on connaît le mobile...

— On connaît l'assassin... sauf que ce n'est pas toujours vrai, et qu'en l'occurrence, l'assassinat n'est pas avéré.

— Comment ça ?

— On n'est même pas encore sûr de ça, confirma Boris. Les circonstances demandent à être éclaircies, comme disent les journalistes.

— C'est le scoop du jour ! La police n'en sait pas plus que les journaux...

— Pour le moment.

Elle but d'un trait son café serré et dit en le regardant par en dessous :

— La police récompense peut-être trop mal ses informateurs. J'ai pourtant entendu dire qu'elle pouvait légalement les rétribuer, maintenant.

— C'est à voir. Il faut mériter la récompense, et même venir la chercher.

— En pleine nuit, par exemple ? suggéra Julie avec un sourire entendu.

— Si on se donne cette peine, on ne sera pas déçu. Ce n'est pas écrit dans la loi, mais ce sont les usages de la maison.

Ils s'observèrent un instant. Julie posa sa main sur celle de Boris, la retourna sur la table et griffa légèrement la paume.

— Je repars au moins avec une promesse, dit-elle en se levant.

Elle lissa sa minijupe sur ses cuisses fines, pivota sur les talons pour prendre son manteau en daim qu'il l'aida à enfiler, non sans frôler au passage ses petites fesses hautes et dures. Elle cambra la taille et se haussa pour lui donner sur la bouche un baiser léger. Puis ajouta avec une expression candide :

— Je tâcherai de m'en souvenir.

Boris la suivit des yeux alors qu'elle quittait le restaurant. Du seuil, elle lui adressa un petit au revoir joyeux de la main, puis serrant son sac contre elle, se mit à courir en hélant un taxi.

Il se rassit et, en finissant son café, lut attentivement les documents apportés par Julie. Son ajout manuscrit justifiait l'impression de profane de la jeune femme : l'environnement immédiat de Fabrizio Angeli ressemblait fortement à un panier de crabes.

Il réglait la note au comptoir quand son portable sonna. C'était Aimé Brichot.

— J'arrive tout de suite, Mémé. La surprise est finalement venue, et elle ne s'est pas déplacée pour rien.

— Tant mieux. Il y en a une autre ici, qui montre des signes d'impatience de te voir. Et elle ne paraît pas commode.

— Une seconde, Mémé...

Il sortit du restaurant bruyant, se retourna face à la vitrine et demanda :

— Alors, qui est-ce ?

— M^{me} Léonor Cobden, répondit Brichot. La femme d'Angeli.

— Tu veux dire la veuve.

— Elle n'a pas l'air de porter le deuil.

— Fais-la patienter encore cinq minutes. Offre-lui un café...

— C'est fait, dit Brichot en baissant la voix. Et elle est déjà assez énervée comme ça, si tu veux mon avis.

— Un avis de profane, rapport au café, fit Boris comme pour lui-même, avant de répéter : J'arrive tout de suite.

Il coupa la communication et prit d'un pas alerte la direction du 36. Les informations officieuses de Julie, pliées dans sa poche, étaient arrivées à point nommé. Ou à l'inverse, c'était la veuve qui tombait à pic.

En longeant la Seine, il ralentit l'allure. Si Léonor Cobden était peu explorée mais très impatiente, voire énervée, il pouvait être judicieux de la laisser mariner encore un peu. Parce qu'il ne faisait pas de doute que sa visite au Quai des Orfèvres n'était pas de pure forme. Elle ne venait pas y chercher des condoléances.

Pour accéder à l'étage de la Brigade mondaine, Boris négligea l'escalier principal et prit l'autre, qui desservait l'extrémité des couloirs à l'opposé de la montée couramment utilisée. L'escalier des chefs, disaient les plus vieux de la maison, parce qu'il donnait directement devant les bureaux directoriaux, situés comme de juste, pour l'usager ordinaire, tout au fond du couloir. Un coup d'œil lui suffit pour repérer la grande femme brune en manteau de fourrure qui faisait les cent pas, un gobelet de café à la main. Comme elle faisait demi-tour et se dirigeait vers une porte entrouverte, ses talons claquant sur le sol, il pénétra dans le premier bureau et de là, par les portes intérieures, gagna le sien. Il entendit Brichot, dans la pièce voisine, qui s'efforçait de calmer la visiteuse. Les claquements de talon résonnèrent, repartant en sens inverse. Boris par la porte intérieure appela discrètement son coéquipier.

— Je suis là, Mémé.

— Toi alors !

Dans le bureau fermé, Brichot indiqua du pouce le couloir.

— Elle est dans tous ses états !

— Tant mieux. Qu'est-ce qu'elle veut ?

— Parler au patron, mais Baba n'est pas encore rentré. Alors au responsable de l'enquête, c'est-à-dire toi. Qui n'es pas encore rentré... enfin n'étais pas... et d'ailleurs, par où es-tu... ?

— L'escalier des chefs, pardi ! Comme dans les vieux films ! Alors, la veuve...

— Là, elle me disait vouloir alerter le ministre.

— Rien que ça ! O.K., avant de la faire entrer... est-ce qu'il y a eu des nouvelles de Dessler à New York ?

— Pas encore. Il n'est que huit heures du matin là-bas.

— Et du toubib, Cottin ?

— Rien non plus.

— Il n'est que trois heures de l'après-midi à l'institut médico-légal, soupira Boris. Bon, allons-y.

Il plaça les feuillets remis par Julie en dessous du dossier Angeli, mit son blouson sur le dossier de son fauteuil, approcha un siège de sa table de travail et alla ouvrir la porte. La femme brune qui arpentait le couloir sursauta et fit volte-face.

— Madame Cobden... Commandant Boris Corentin.

Elle marcha droit sur lui, le visage pâle et les mâchoires crispées.

— C'est vous qui êtes chargé de l'enquête ?

— Oui. Entrez, je vous prie.

Elle le toisa, serrant l'une contre l'autre ses mains gantées.

— Cela fait un temps infini que j'attends dans ce couloir qu'un responsable veuille bien me recevoir !

— Vous auriez dû nous avertir de votre visite, madame. Asseyez-vous, je vous en prie. Et mettez-vous à l'aise.

Elle hésita, jetant un regard circulaire qui reléguait Brichot, assis à son bureau, au rang de pot de fleur, finit par enlever ses gants et se contenta d'ouvrir son manteau avant de s'asseoir du bout des fesses sur le siège que Boris lui indiquait. Debout près d'elle, il observa ses mains, belles et fines, ornées de bagues. De près plus encore que de loin, le manteau ressemblait à du vison véritable, et les bottes de cuir fauve à revers de fourrure au meilleur de ce que les artisans bottiers italiens savent encore produire. Léonor Cobden croisa le regard de Boris, y chercha un sourire, mais il ne souriait pas. Elle croisa les jambes et tira machinalement le bas de sa robe couleur feuille-morte sur son genou.

— J'ai pris un avion dès que j'ai appris la nouvelle du décès de Fabrizio, dit-elle d'une voix opprimée, dans un français sans trace d'accent.

— Vous étiez à Milan ?

— Non, dans notre propriété de Côme. Je vis là-bas depuis plusieurs années.

— Et le docteur Angeli vivait lui à Milan, n'est-ce pas ?

C'était dit sur un ton de banale conversation, mais Léonor Cobden se raidit, lèvres pincées.

— Vous étiez séparés mais pas divorcés, poursuivit Boris en s'asseyant. Séparés mais toujours associés.

Elle lui décocha un regard noir, et ce n'était pas une formule. Son brushing était impeccable, son maquillage irréprochable, mais ses yeux fixes et perçants étaient braqués sur Boris comme le double canon d'un fusil de chasse. Elle fit un gros effort pour ne pas exploser, quoique sa lourde poitrine parût sur le point de faire craquer les coutures de sa robe. Boris la fixa un instant, puis revint au visage et consentit à sourire brièvement.

— Je suis désolé de ce qui est arrivé à votre mari, dit-il. Les causes et les circonstances exactes de son décès ne nous sont pas encore connues, mais une information judiciaire a été ouverte. Je ne peux pas vous en dire beaucoup plus sur ce point.

Il s'interrompt, la dévisagea. Elle avait cinquante-deux ans. Angeli était son troisième mari, épousé quinze ans plus tôt, alors que les ennuis judiciaires du « Sorcier » commençaient à poindre. La corbeille de mariage pesait quelques millions de dollars du côté Cobden, et de l'autre, il y avait les brevets du Viatis. Léonor Cobden était encore une belle femme, même si à cet instant, en dépit du maquillage, ses traits accusaient la fatigue, et si les coins de sa bouche s'affaissaient. Comme elle allait parler, il la devança.

— Maintenant, madame Cobden, si vous nous disiez la raison précise de votre visite à la police judiciaire ?

Un reste de colère dans les yeux, elle répondit d'une voix assourdie :

— Je suis persuadée que le docteur Angeli a été assassiné à cause de ce qu'il avait apporté avec lui ici, à Paris.

— Et vous prétendez également savoir qui l'a tué ?

— Non... non, je ne sais pas qui, dit-elle comme si la question la prenait au dépourvu.

— Vous n'en avez pas la moindre idée ?

— Non.

— Alors, expliquez-moi... Comment pouvez-vous être si sûre qu'il s'agisse d'un meurtre ?

— Ce sont des choses assez délicates à exposer, commandant, et que je ne voudrais pas voir étalées sur la place publique.

— Rien de ce que vous pourrez me dire ne sortira de ce bureau, assura

Boris avec un coup d'œil en direction de Brichot.

Son équipier avait déjà compris. Sous prétexte de courrier à chercher, il s'éclipsa. Léonor Cobden parut soulagée, esquissa même un sourire à l'adresse de Boris, et d'un geste affecté s'essuya la tempe.

— Il fait chaud... vous permettez..., dit-elle en dégageant ses épaules de son manteau.

Il contourna sa table de travail pour la débarrasser du vison, qu'il alla suspendre à une patère. Il huma au passage de subtils effluves de parfum. Léonor Cobden attendit qu'il ait repris place face à elle pour s'asseoir plus commodément sur son siège et bomber à nouveau sa généreuse poitrine. Sa colère théâtrale ayant manqué son but, croyait-elle l'amadouer à présent par un numéro glamour ? À quel jeu jouait-elle ? se demanda Boris, impassible. Au lieu des secrets de famille auxquels il s'attendait, Léonor Cobden lui parla affaires...

— Le laboratoire Angeli-Cobden, commença-t-elle, est sur le point de demander l'autorisation de mise sur le marché d'un médicament très novateur...

— Le Viatis. Je sais en gros de quoi il s'agit, quels sont les effets attendus, et les enjeux financiers. Mais il me semble aussi que la phase de recherche clinique est loin d'être à son terme...

Boris avait mémorisé un article très critique d'une revue médicale qui laissait au lecteur le soin de conclure que le Viatis n'était qu'une dangereuse supercherie.

— C'est inexact, répliqua Léonor Cobden, piquée au vif. Les dernières séries de tests sont très positives. Si concluantes que des financiers américains ont décidé de nous apporter leur concours. Le contrat négocié avec eux devait être signé la semaine prochaine. Fabrizio en avait emporté la version définitive. J'ai appris que le coffre de sa chambre d'hôtel avait été fracturé, et son contenu dérobé...

— Qui vous l'a dit ? l'interrompt Boris, qui savait bien que rien n'avait encore filtré dans la presse au sujet du vol.

— La personne de l'ambassade qui m'a avertie du décès de mon mari, la nuit dernière, lança Léonor Cobden. La disparition de ce contrat est un événement...

Elle chercha le mot approprié. Boris lui vint en aide :

— Vous voulez dire que la divulgation de son contenu serait une catastrophe pour l'avenir de vos relations avec vos partenaires américains.

Elle acquiesça d'un battement de cils. Le glamour, chez cette femme, ne signifiait décidément qu'un nombre avec beaucoup de zéros sur un chèque. Elle reprit d'une voix tendue :

— Outre ce contrat, mon mari devait faire parvenir à nos associés un lot

d'échantillons du Viatis..

Elle en avait quasiment le souffle coupé. Boris mit quelques instants à réagir.

— Un cadeau pour fêter la conclusion de l'accord ? Concernant un médicament non encore autorisé, cela ne paraît pas très licite...

Elle haussa les épaules d'un air excédé.

— Comme si c'était la question ! Avez-vous une idée de ce que représente le marché de la contrefaçon ? Le préjudice commercial, et en terme d'image...

Elle s'étouffait carrément de rage. Le nombre avec beaucoup de zéros gonflait et s'inscrivait dans ses yeux noirs dans une seule colonne : celle du passif. Le vol du contrat et des pilules d'amour signait sa ruine. Boris avait du mal à compatir. Il réfléchissait.

— Si ces échantillons tombent entre les mains de n'importe qui, demandait-il d'un ton sec, y a-t-il un risque ?

Elle resta interdite. Il précisa :

— Un risque à les essayer. L'innocuité du Viatis n'est pas démontrée, semble-t-il.

— Je... je ne sais pas, finit-elle par admettre. Je ne suis ni médecin ni biologiste.

— Ça, je l'avais compris. Qui était au courant de ce que le docteur Angeli apportait à Paris ?

— Eh bien... à part moi...

— Le docteur Michelsen ?

— Andy ? Oui, bien sûr, pour le contrat, il devait...

— Je sais. Mais pour les échantillons ?

— Je ne vois pas qui d'autre. Mon mari m'en a parlé au téléphone en début de semaine, alors qu'il venait d'arriver au congrès. Une surprise dont il avait eu l'idée au dernier moment.

— Et ses associés au sein de la société « Source de jouvence » ? reprit Boris après un silence.

— Sorgente de Gioventu ? C'est de l'histoire ancienne.

— Comment cela ? Si on en juge par son budget et sa rentabilité, c'est une entreprise florissante, qui vend notamment sur l'Internet toute une gamme de produits de santé.

— Je veux dire une vieille histoire, corrigea-t-elle. Fabrizio l'a créée il y a longtemps avec quelques amis du milieu universitaire et au fil des années, il est resté seul à sa tête, et a dû chercher de nouveaux partenaires. C'est d'ailleurs à partir de ce moment qu'elle s'est développée. Jusqu'à devenir leader dans son secteur.

— Les anciens amis ont dû être déçus ne pas participer à cette réussite.

— Pour ce qu'il en reste ! fit Léonor Cobden avec une moue de mépris.

— Que voulez-vous dire ?

— À part les Bose, ils ont tous disparu, quand ils ont senti le vent tourner. Ils ont lâché Fabrizio, voilà la vérité !

— Lorsqu'il a eu des ennuis judiciaires pour des affaires de dopage ?

Léonor Cobden hocha la tête.

— Je ne crois pas que ce soit le moment de déterrer ces vieilles histoires, commandant.

— Qui sont les Bose ?

De sa main leste, Julie avait inscrit leur nom parmi quelques autres, à propos des débuts de « Source de jouvence ».

— Arnaud et Francesca sont restés d'excellents amis, répondit Léonor Cobden, même si nous sommes un peu éloignés depuis qu'ils se sont séparés.

— Des médecins ?

— Arnaud Bose est professeur de médecine dans le Midi, et Francesca psychiatre.

Boris observait Léonor Cobden de son air le plus aimable, tout en enregistrant le regain de tension dans son regard.

— Si les anciens amis de votre mari l'ont lâché dans les moments difficiles, est-ce qu'ils ne se sont pas aussi détournés du couple Bose parce que celui-ci avait eu, avec la justice française, des démêlés d'une autre nature ?

La réponse fusa des lèvres pincées de Léonor Cobden :

— Où voulez-vous en venir avec vos insinuations, à la fin ?

— En 1989, un an avant que le docteur Angeli soit poursuivi en Italie, vos amis Arnaud et Francesca Bose ont été entendus comme témoins dans une affaire de viol.

— Entendus comme témoins, vous le dites vous-même ! Est-ce un crime ?

— Certes non, admit Boris, toujours aimable. Je voulais juste relier la dispersion des vieux amis du docteur Angeli à cet épisode, plutôt qu'à la mise en cause du « Sorcier » dans des affaires de dopage.

Le rappel du surnom gagné dans les milieux sportifs par le sulfureux préparateur physique ne fut pas du goût de sa veuve. Sa voix vibra.

— J'ai beaucoup de mal à vous suivre, commandant... Corentin ?

— Boris Corentin.

— Je ne comprends pas ce que vous cherchez ! cria-t-elle. Des ragots, des fofos de poubelle !... Alors qu'on a tué mon mari pour le dévaliser et que...

— Au fait, la coupa-t-il, on n'a pas fracturé le coffre de sa chambre. Il l'a

ouvert lui-même. Au terme d'un rendez-vous apparemment torride avec une, voire deux femmes qu'il avait invitées.

À sa réaction stupéfaite, il comprit qu'elle n'était pas au courant de ces détails. Mais elle se ressaisit vite et jeta :

— Qu'est-ce que ça change ?

— Pour vous, peut-être rien, mais pour l'enquête, pas mal de choses.

Léonor Cobden, déjà déstabilisée par certains rappels du passé, perdit contenance. Le visage crispé et le regard plus assassin que jamais, elle lança en se levant :

— Je crois que je perds mon temps avec vous, et que j'ai eu tort de solliciter votre aide.

Boris soutint son regard et dit posément :

— Mon travail consiste à établir des faits et à arrêter des coupables, madame Cobden. Vous avez fourni à la police un témoignage spontané très utile, et je vous en remercie. Où pouvons-nous vous joindre, pour les besoins de l'enquête ?

Un instant, il la vit à un cheveu de lui sauter au visage, toutes griffes dehors. Mais elle se maîtrisa.

— Je suis au Lutétia jusqu'à lundi. J'y ai mes habitudes.

— Très bien, merci.

Le téléphone sonna à cet instant devant Boris. Ligne intérieure. Il décrocha, tout en observant Léonor Cobden en train de prendre son vison et de l'enfiler sans l'aide de personne.

— Boris ? fit la voix de Brichot. On a le rapport de Cottin et des gars de l'Identité. Un témoignage à l'hôtel, aussi.

— Parfait. J'en ai terminé avec M^{me} Cobden.

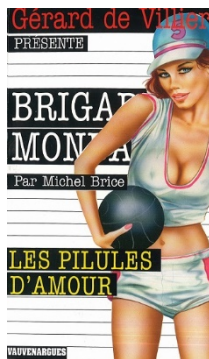
Brichot raccrocha, mais Boris garda l'appareil contre son oreille, hochant la tête comme s'il écoutait encore son interlocuteur. Il couvrit le haut-parleur d'une main et dit à mi-voix en direction de Léonor Cobden :

— Au revoir, madame.

Décontenancée, elle eut un haut-le-corps, lui décocha un dernier regard noir et sortit du bureau sans répondre. La porte claqua. Et les talons de ses bottes martelèrent furieusement le sol.

Quand Aimé Brichot réintégra le bureau, le commandant Boris Corentin souriait dans le vide. Plutôt content de lui.

CHAPITRE VII



— On reparlera de ça plus tard, Mona ! dit Xavier d'une voix éteinte. Je suis crevé. Ta copine, elle est infernale... Doucement, Kim, j'ai la bite en feu !

— Au moins, elle te tient éveillé.

Kim rit silencieusement. Le sexe épais de Xavier lui emplissait la bouche. Elle le suçait paresseusement, l'agaçait du bout de la langue, du bout des dents, l'avalait aussi loin qu'elle pouvait puis le recrachait comme un sucre d'orge. Des filaments de salive pendaient de sa bouche et s'accrochaient aux poils frisés du pubis, à ceux plus rêches et grisonnants des bourses. Dans la lumière tamisée des spots encastrés dans le plafond, ils brillaient comme des fils d'araignée. Kim, allongée nue sur le ventre au milieu du vaste lit, jouait comme un chat avec la lourde virilité à moitié bandée. Quand elle la lâchait, elle retombait avec un *floc* mouillé sur la cuisse ou le ventre de Xavier. Les grosses lèvres rouges la faisaient rouler, la soulevaient. Ou bien les dents la saisissaient délicatement par un repli de peau et l'agitaient. Un chat torturant une souris... À force, la proie réagissait, se redressait. Kim saluait ce regain de forme en la titillant du bout de la langue, puis enveloppait la grosse tête violacée, la noyait de salive. Xavier poussait un gémissement, haussait le bassin, tentait quelques va-et-vient puis retombait sur le lit en fermant les yeux. La bouche restait soudée à lui, Kim gardait son jouet au chaud contre son palais, ronronnait en inclinant la tête de droite et de gauche. Bavait un peu et la toile d'araignée se reconstituait, fil par fil.

— Sans blague, il s'endort ! s'écria Mona. Hé ! faut qu'on discute sérieusement !

Elle était nue elle aussi, assise en tailleur sur le matelas, un peu à l'écart des deux autres. Dans les miroirs qui tapissaient entièrement le mur face au lit, elle se voyait de profil. Entre ses genoux, le coffret en bois d'acajou ouvert et un document à la reliure plastifiée. Une poignée de pilules roses étaient

répandues sur la couette, les cinq mille euros enfouis au fond du sac avec les perruques, dans la chambre d'amis. Xavier n'avait pas besoin de tout savoir. Le dos droit et les seins pointés, une main plaquée au bas de son ventre sur la proéminence de son sexe glabre, Mona sourit à son reflet. Kim s'étirait entre les jambes de Xavier avec des grâces de chatte, mais elle, avec son crâne rasé et son visage triangulaire, était un serpent.

Dehors, l'obscurité et le brouillard étaient tombés sur la campagne. Ils n'avaient pas quitté la chambre de Xavier depuis le début de l'après-midi, l'air y sentait le sexe et la sueur. Mona était la seule du trio à n'avoir pas fermé l'œil. Même le plaisir qu'elle avait pris à plusieurs reprises n'avait pas évacué sa tension nerveuse. Elle avait imaginé passer dans la villa quelques jours tranquilles, le temps que les choses se tassent. À présent, au contraire, elle était obsédée par l'idée de faire vite, d'en finir au plus tôt. Peut-être parce qu'elle craignait que Kim ne la suive pas jusqu'au bout, se contente comme à son habitude de dépenser l'argent qu'elles possédaient, avant de se mettre en quête d'une nouvelle victime. Peut-être parce que Xavier, en rentrant à l'improviste, et à condition de l'utiliser à bon escient, se présentait comme un allié providentiel. Peut-être tout simplement parce que Mona en avait assez.

— Je tombe de sommeil mais je n'arrive pas à dormir, dit Xavier en se redressant contre les coussins de la tête du lit. Tu crois que c'est à cause de ses trucs roses ? On n'aurait peut-être pas dû en prendre autant.

Dans le coffret d'acajou, deux des cinq étuis en aluminium étaient vides.

— Tu te sens malade ? demanda Mona.

— Pas du tout, mais je n'arrête pas d'avoir envie de baiser.

— C'est la faute de Kim, pas des pilules. À mon avis, elles font moins d'effet que de l'aspirine.

— Tu peux toujours parler, j'ai bien remarqué que tu n'en avais pas pris !

— Mais si, quelques-unes, assura Mona.

— Regarde-la, quel numéro, quand même ! fit Xavier en baissant les yeux sur Kim. Quand je l'ai vue en arrivant, elle m'a fait penser à Joan, une fille de San Francisco vraiment terrible, mais Joan ne lui arrivait pas à la cheville... Viens, ma belle, viens...

Xavier était remonté vers la tête du lit jusqu'à s'asseoir adossé au mur, et Kim, les yeux mi-clos, rampait entre ses jambes pour ne pas le lâcher. Refermées sur la hampe à la moitié de sa longueur, ses lèvres retroussées semblaient avoir doublé de volume. Elles formaient une bague de chair rouge vif sur la peau sombre et brillaient d'un vernis de salive. Xavier caressa les cheveux auburn de l'Américaine, les étala sur ses cuisses. Sa verge gonfla. Kim battit des paupières, sans bouger davantage. Étendue de tout son long, superbe mais inerte, avec ses mains inutiles abandonnées sur le drap, elle ne vivait que par sa bouche.

— Bon Dieu ! Une vraie goule.

L'anneau des lèvres se resserra légèrement. Kim tétait très doucement le gland pressé contre son palais.

— Elle ferait rebander un mort, soupira Xavier.

Il croisa le regard vert brillant de Mona. Demanda en posant une main sur le crâne de Kim :

— Alors, c'est quoi, le plan ?

D'un mouvement de menton, il indiqua le document, le coffret que Mona avait refermé sur les trois étuis au contenu intact.

— Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris cette histoire de contrat, mais à qui tu veux le proposer ?

— Je ne sais pas encore, avoua Mona. D'ici demain, j'espère trouver la bonne personne.

— Le bon pigeon, tu veux dire !

Les lèvres de Kim se raffermirent. De la salive affleura à la commissure, coula sur la hampe. La langue amorça un nouveau ballet.

— Elle va y arriver, je te dis ! fit Xavier en appuyant un peu plus sur la tête de la rousse. Tu veux qu'on parle mais tu ne m'as rien expliqué, ajouta-t-il à l'adresse de Mona.

Mona observait le visage de Kim et semblait fascinée. Mais elle répliqua :

— Tu m'as dit que tu t'en fichais, que tu ne voulais même pas savoir d'où sortaient ces trucs, comment on les avait trouvés.

— Ouais, il vaut mieux. Mais qu'est-ce que tu souhaites au juste ?

— Être demain à Montpellier.

— C'est pas le bout du monde ! ricana Xavier. Tu as encore besoin d'une place d'avion gratuite ? Ou de deux ? Un samedi, ça risque d'être coton.

— Non, pas l'avion. C'est trop risqué.

Xavier voulut dire quelque chose, mais demeura bouche ouverte et n'émit qu'un petit cri d'excitation. Les lèvres de Kim étaient progressivement descendues le long de sa verge, et elles frôlaient ses poils. Dans la bouche qui le contenait tout entier, son sexe était dur. Kim n'avait plus guère d'espace pour remuer la langue, mais elle creusait les joues par saccades. Ses narines se dilataient à chaque inspiration. Il vit ses yeux s'écarter quand il donna un coup de reins. Le nez dans la broussaille de son pubis, Kim s'étranglait. Elle détendit ses mâchoires et recracha lentement le membre luisant et raide. Il oscilla à l'air libre.

— Qu'est-ce que tu veux faire à Montpellier ? demanda Xavier d'une voix rauque.

Il contemplait sa virilité avec une sorte d'incrédulité. Cette grande rousse était vraiment exceptionnelle. Bouche ouverte au-dessus de son bas-ventre, elle lui souriait en le regardant par en dessous. Ses cheveux pendants lui

balayaient le ventre. Il joignit cette fois ses deux mains sur la tête de Kim et la courba. Aussi lentement qu'elle l'avait recraché, elle l'avalait, jusqu'à la garde, en le comprimant fortement. Puis elle remonta, replongea, se mit à faire coulisser sa bouche sur toute la longueur de sa verge. Il gémit, vit Mona à quatre pattes tout près d'eux. Elle se caressait. L'expression de son regard, à certains moments, mettait Xavier mal à l'aise. Mais il est vrai que depuis qu'il avait trouvé Kim dans sa cuisine, il avait un peu de mal à réfléchir. Et Kim le pompait à cet instant avec une science diabolique. Il en avait oublié sa question, mais Mona lui répondit :

— Il faut que je voie un médecin. Ce serait bien que tu viennes avec nous.

Il ne formula pas les objections qui lui venaient à l'esprit. Seule comptait la jouissance que Kim était en train de faire sourdre du fond de ses reins. Il avait perdu le compte de ses orgasmes de l'après-midi, et n'aurait pas cru possible de jouir une nouvelle fois, mais elle le détrompa. Sa bouche s'acharnait, infatigable. Quand elle décida de se servir de ses mains pour la relayer, quelques secondes suffirent pour qu'elle parvienne à ses fins. Un filet de sperme fusa entre ses lèvres rouges gonflées et comme tuméfiées.

Xavier poussa un cri sauvage. Kim se pouléchaît avec gourmandise, comme un chat repu.

Il était 6 heures du soir un vendredi, mais l'étage de la Brigade mondaine au 36 quai des Orfèvres bruissait d'agitation et ignorait aussi bien le calme d'une fin de journée que l'imminence du week-end. Boris entendait, dans le bureau voisin, les échos d'une discussion animée entre Badolini et le duo Rabert et Tardet, l'autre équipe de la section des Affaires recommandées. Il avait un peu de mal à se concentrer sur la lecture des rapports étalés devant lui, tout en manipulant la souris de son ordinateur. Le téléphone sonna sur son bureau. Ligne intérieure. Celle du labo. Il décrocha dans la seconde, reconnut la voix de Jeannot, dit Jeannot la Science, qui régnait sur le laboratoire scientifique de la PJ parisienne depuis des lustres et ne prenait jamais la peine de se présenter au téléphone.

— Boris ?

— Oui.

— J'ai quelques infos, pas toutes, faudrait du temps. Je t'envoie un mail.

Jeannot raccrocha. Il n'avait jamais le temps non plus de faire de longues phrases. Boris cliqua sur sa messagerie, lut le texte du courriel expédié dans la minute précédente par Jeannot, l'imprima et le joignit aux rapports reçus dans l'après-midi. Celui de Cottin, le légiste, qui avait autopsié sans délai le corps de Fabrizio Angeli, et celui du service de l'Identité judiciaire. Robert non plus n'avait pas traîné. Mais il ne suffisait pas que tout le monde fasse de son mieux et que l'information circule à la vitesse de la lumière pour que les

mystères se dissipent et que la vérité éclate au grand jour. Boris avait beau réfléchir, il était dans le brouillard, une brume aussi cotonneuse que celle qui montait de la Seine, sous ses fenêtres.

Il se rendit compte que l'excitation était retombée dans le bureau voisin. Rabert et Tardet, chacun au téléphone, donnaient des instructions. Brichot entra en coup de vent. Il avait le nez rouge et les verres de ses lunettes étaient embués.

— Fichu temps ! maugréa-t-il.

— Porte Maillot aussi ?

— Il y a moins de brouillard, mais quand on se rapproche du périph', il fait plus froid.

— Sauf dans les grands hôtels, dit Boris avec un sourire.

— Dans les palaces, on crève de chaud, c'est pire ! Brichot suspendit son pardessus, ôta son écharpe et sa casquette, posa sur le bureau de Boris les deux photos envoyées la veille par Dessler, le collègue de New York.

— Alors ? interrogea Boris en montrant celle de la femme brune.

— P'têt ben qu'oui, p'têt ben qu'non. Au début, c'est oui, je suis sûr, et au final, c'est le flou.

— La routine, quoi.

— Comme tu dis. Au moins, Dubois et les gars du Ciat du XVII^e étaient sympas, ils avaient un thé extra.

Le téléphone sonna à nouveau. La ligne de Baba.

— J'ai dix minutes devant moi, Corentin. Pas une de plus.

— On arrive, patron. Brichot vient justement de rentrer. Il raccrocha et rassembla ses papiers. Brichot demanda :

— Qu'est-ce qui se passe à côté, au fait ? Y a bien du remue-ménage. J'ai croisé deux gars de la Criminelle, l'équipe de Lejeune.

— Brillantine, répondit Boris. Ils l'ont logé et veulent le sauter ce soir.

— Ho ho... Ils risquent d'avoir besoin de nous ?

— En principe non.

— Avec les jumelles malades, j'aimerais autant pouvoir rentrer tôt.

Brillantine, ainsi surnommé parce que les témoignages à son sujet mentionnaient tous qu'il avait les cheveux enduits de gel et plaqués sur le crâne, était fortement suspecté d'être l'auteur d'une douzaine d'agressions sexuelles dans les quartiers du nord et de l'est de Paris. Rabert et Tardet l'avaient localisé en fin d'après-midi grâce à un de leurs informateurs. Leurs collègues de la Brigade criminelle tenaient absolument à participer à son arrestation.

Quand Boris et Brichot eurent rallié le bureau de Charlie Badolini et pris place, Boris commença par demander :

— Pour ce soir, patron, on est disponibles, si vous voulez.

— Merci, Corentin, mais vous êtes dispensés. C'est l'affaire de Rabert et Tardet, ils tenaient à y aller seuls, mais Lejeune n'en démord pas, il veut en être aussi. J'ai aplani les choses, ils iront ensemble. On ne va pas se bouffer le nez pour un petit poisson... Angeli, c'est plutôt le genre requin, concentrez-vous là-dessus. Il paraît que vous avez bousculé la veuve ?

— Ce n'est pas mon genre, patron.

— Elle est bien bonne, Corentin.

— Mon genre de femme, je veux dire. Elle traite tout le monde comme du petit personnel.

— Bon, elle s'en remettra. Où en est-on ?

Baba consulta ostensiblement sa montre. C'était le moment d'être concis. Sur un signe de tête de Boris, Brichot expliqua :

— Je suis retourné au Concorde-La Fayette, pour interroger un client qui s'est signalé cet après-midi. Il a croisé Angeli qui sortait de l'ascenseur hier pour regagner sa chambre, avec deux femmes. Il a reconnu l'une d'elles.

— Alice Novak, dit Boris en montrant la photo de la rousse. Elle lui a fait grosse impression, évidemment.

— Du coup, il n'a pas fait bien attention à l'autre. C'était peut-être Lisa Fels.

La photo de la brune recouvrit l'autre, dans la main de Boris.

— Mais il est certain qu'elles accompagnaient toutes les deux Angeli, conclut Brichot.

— Ce que confirment les relevés d'empreintes, enchaîna Boris. Les gars de l'Identité sont formels : il y avait trois personnes dans la chambre. On a eu beau essuyer partout, il reste une série d'empreintes : celles d'Angeli, plus celles de quelqu'un d'autre, sur une bouteille de champagne, et deux empreintes d'une troisième personne sur une épingle à cheveux. Il y avait bien deux femmes avec Angeli, on peut tabler là-dessus.

— Bon, dit Badolini en opinant de la tête. Bon. On peut même parier sur ces deux-là, ajouta-t-il en montrant du doigt les photos. Et l'ADN ?

— Rien d'utilisable, à part celui de la victime, répondit Boris.

— Qu'est-ce que vous espériez ?

— Un petit poil de chance, patron. On peut rêver...

Badolini grogna et de son double menton désigna le rapport du légiste.

— Et Flutiaux ?

— Cottin, rectifia Boris. Flutiaux est en vacances.

— Aux sports d'hiver, glissa Brichot.

— On croit rêver, grogna derechef Badolini. Résumez, Corentin...

— Angeli est effectivement décédé d'un arrêt cardiaque, mais provoqué par une intoxication. L'hypothèse de Cottin était la bonne : c'est l'absorption d'anticholinergiques qui a causé l'emballement du cœur, et compte tenu de l'âge de la victime, même si elle n'avait pas d'antécédents, cela lui a été fatal.

— Antichoquoi ? répéta Badolini.

— Une substance qui paralyse le système nerveux parasymphatique. Une drogue. Cottin ne tranche pas entre plusieurs possibilités, parce qu'il faut attendre le résultat d'examens toxicologiques qui prennent du temps, mais d'après lui, il s'agit soit de scopolamine, soit d'atropine. Elles agissent pareillement sur le système nerveux, quoique la première soit un déprimeur, et la seconde un stimulant. Mais les effets sont les mêmes, c'est Jeannot qui m'a fait le topo : le pouls s'accélère, on souffre de vertiges, d'hallucinations, de pertes de mémoire, plus quelques autres désagréments : bouche sèche, respiration difficile, vision brouillée. Les symptômes décrits au sujet du toubib américain Murray Stevens, si vous vous souvenez...

— Et comment ! Mais il est mort quelques semaines après.

— C'est exact. Jeannot la Science n'a pas pu m'en dire plus. Tout dépend de la dose que la victime a ingurgitée, et de son propre état de santé. Mais pour la façon pratique d'administrer ce produit, c'est plus simple : en comprimé ou en poudre, dans du liquide de préférence. Une coupe de champagne, par exemple... L'hydrobromure de scopolamine comme l'atropine n'ont ni goût, ni couleur, ni odeur. Diluées en quelques secondes, elles ne sont pas repérables, et l'effet est rapide : moins d'une heure. Le seul aléa, c'est le résultat final : la victime sombre dans l'inconscience, et ensuite ne se souvient de rien ; ou bien le cœur lâche, et on passe du vol qualifié à l'homicide...

Il y eut un silence dans le bureau. Les trois hommes regardaient les clichés des deux femmes. Lisa Fels et Alice Novak, la brune et la rousse. Badolini en oubliait l'heure qui tournait. Il rompit le silence :

— Richard Dessler a recensé combien d'affaires de ce genre aux Etats-Unis ?

— Six depuis un peu plus d'un an, rien que sur la côte Est. Dont quatre décès. J'attends toujours d'autres nouvelles de lui. Je pense qu'il doit avoir demandé des recoupements au FBI.

— Et chez nous ?

— J'ai demandé au lieutenant Simonneau de faire des recherches dans ce sens. Jeannot ne se souvient de cas de ce type en France, mais même lui n'est pas infallible. Il va nous falloir un peu de temps. Idem pour les avis de recherche.

— Bon, fit Badolini en se levant. Enfin, façon de parler. Quand les Américains nous exportent leurs saloperies, il nous faut toujours un peu trop de temps pour réagir. Je dois y aller, messieurs... Vous aviez autre chose à me

dire, Corentin ?

— Oui, patron, deux ou trois. Au sujet du docteur Angeli, de M^{me} Angeli-Cobden et de l'environnement de la victime.

— Bon Dieu, Corentin, ça fait beaucoup ! On en reparlera.

En franchissant le seuil de son bureau, Baba se retourna brusquement et dit à Boris :

— Ajoutez une question à vos deux ou trois sujets de réflexion : la scopomachin et l'atrotruc... on n'achète pas ça en pharmacie, j'espère. Comment on s'en procure, alors ?

— Bonne idée, patron, je n'y avais pas pensé.

Sous les lourdes paupières, le regard de Charlie Badolini s'alluma d'une lueur narquoise. Il donna une tape sur l'épaule de Boris et dit :

— menteur !

Puis il descendit pesamment l'escalier des chefs.

— C'est quoi, tes idées à propos d'Angeli et de sa femme ? demanda Brichot quand ils eurent regagné leur bureau.

Boris haussa les épaules.

— On en reparlera demain, Mémé. Rentre chez toi soigner tes jumelles. Ta femme sera contente de t'avoir à dîner à une heure décente.

— Ça oui. Quand les deux petites sont malades, elle n'est pas à la noce, Jeannette. Le toubib ne sera même pas encore venu quand j'arriverai, je parie.

Aimé Brichot, équipé pour affronter la froidure de la proche banlieue sud, en l'occurrence le Kremlin-Bicêtre, s'en alla rejoindre sa petite famille, et Boris resta seul dans le bureau, à contempler par la fenêtre la Seine et le pont Saint-Michel embouteillé, le temps d'une cigarette. Puis il se rassit devant son ordinateur, vérifia qu'aucun nouveau courrier électronique ne lui était parvenu, et comme il avait du mal à se résoudre à rentrer, il se mit en quête sur l'Internet de réponses à quelques questions qui lui trottaient dans la tête.

À 23 heures, il n'était pas beaucoup plus avancé et n'avait pas dîné, mais sur sa messagerie s'affichait un message de Richard Dessler, du New York Police Département. Envoyé à 15h30 de New York, il était long d'une vingtaine de lignes et accompagné en pièces jointes de trois feuillets. Boris les téléchargea, imprima le tout, adressa en retour un mot de remerciement, puis il emporta l'ensemble du dossier Angeli avec l'intention de l'étudier chez lui.

De l'île de la Cité à la rue de Turbigo, le trajet jusqu'à son studio d'éternel célibataire n'était pas très long, il l'effectua comme d'habitude à pied, fit un détour pour acheter, dans une épicerie ouverte toute la nuit, de quoi grignoter. Il n'était plus qu'à deux pas de son domicile quand son portable sonna. Il répondit.

— Boris ? lança gaiement une voix. C'est une informatrice qui exige une récompense. Qu'est-ce qu'elle peut faire ?

— Julie... Où es-tu ?

— En bas de chez toi.

Boris se mit à rire en observant les alentours. Il n'y avait pas foule, par ce temps et à cette heure. Dans les parages, il n'y avait même qu'une seule silhouette, menue et incontestablement féminine, à stationner, immobile, avec un portable à l'oreille. Il allongea le pas.

— Je te dérange ? reprit Julie. J'entends du bruit. Tu es en compagnie ?

— Non. Et tu ne me déranges pas du tout. Au contraire.

— Je peux venir alors ? Boris ? Boris... ?

La communication fut coupée. Julie sursauta quand une silhouette athlétique se matérialisa à ses côtés.

— Bien sûr que tu peux venir, pas la peine d'ameuter le quartier, lui dit-il à l'oreille.

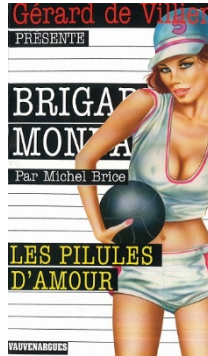
— Oh, tu m'as fait peur !

— Je rentrais à l'instant.

Elle regarda son portable inutile, se mit à rire et se suspendit à son bras.

— Si le hasard fait aussi bien les choses, dit-elle, c'est que ce doit être notre nuit...

CHAPITRE VIII



Au rez-de-chaussée de la villa, les braises rougeoyant dans la cheminée étaient la seule source de lumière. Des ombres mouvantes enveloppaient le corps nu de Mona, que l'absence de cheveux et de toute pilosité rendait plus nu encore. Penchée sur le foyer, elle disposa une brassée de petit bois, et ne recula que lorsque les flammes claires en jaillissant lui eurent chauffé les joues. Dans un meuble, à proximité, la chaîne hi-fi était allumée, le tuner réglé sur une station d'informations en continu. Elle reconnut l'indicatif du flash d'infos et haussa le volume pour couvrir le crépitement du feu. Il était deux heures du matin. Elle dut patienter plusieurs minutes avant d'entendre prononcer le nom du docteur Fabrizio Angeli. Elle écouta attentivement, puis éteignit l'appareil. Revenue devant l'âtre, elle fixa les flammes, le visage concentré, le front barré d'un pli. Cependant, quand un peu plus tard elle remit du bois sur les braises, elle souriait.

Dans la lueur vive, l'image du docteur Angeli prit forme. Son visage renversé, extatique. L'expression incrédule puis terrorisée de son regard bleu délavé rivé sur elle. « C'est toi ?... » Elle n'avait pas eu besoin de répondre. Il savait. Il était mort en comprenant. En jouissant, aussi, cramponné à sa verge gorgée de sang. Lui qui en était si fier. Elle aurait dû la lui trancher...

Ses pensées dérivèrent vers la cuisine, elle imagina toutes sortes de couteaux à découper. Xavier était bien du genre à en posséder une panoplie. Ou un rasoir à main à l'ancienne, au fil si aiguisé que la moindre pression suffirait...

Elle frissonna, en dépit de la chaleur qui l'entourait et la faisait tout à coup transpirer. Elle s'épongea le front. Elle avait les aisselles moites, un filet de sueur coulait entre ses seins, qu'elle étendit sur son ventre et ses hanches. Dans les plis de l'aîne, ses doigts s'humidifièrent d'une fine pellicule de transpiration. Elle massa son pubis glabre, là où la peau piquait toujours un

peu, comme pour mieux faire ressentir à quel point, un peu plus bas, elle était douce...

— Tu ne dors pas, toi non plus ? fit la voix de Xavier dans son dos.

Mona laissa retomber sa main, sans se détourner du feu.

— Toujours pas moyen de roupiller, bon sang ! dit-il encore en achevant de descendre les marches. Tu as ranimé le feu ? Tu sais l'heure qu'il est ? Presque trois heures du mat ! Ho ! Mona...

Elle se retourna, le corps luisant, décoré d'ombres dansantes à la lueur du feu. Au bas de l'escalier intérieur, Xavier s'arrêta pour la regarder, et parut presque étonné. Elle était belle, à sa façon. Excitante et énigmatique. Bizarre, avait-il coutume de penser à son sujet, quand il constatait le peu qu'il savait d'elle, au bout de plusieurs années de relations épisodiques. Il se contenta de dire :

— Tu vas te brûler !

Il était nu lui aussi. Depuis le début de l'après-midi, ils n'avaient pratiquement pas quitté la chambre, ni passé de vêtement. Xavier s'approcha de Mona, les yeux brillants. Dans sa main en coupe, il soupesa le paquet de ses génitoires.

— Regarde ! Je bande à nouveau ! Ce sont ces trucs roses, je te dis ! C'est incroyable !

— Mais non ! C'est toi, tu es un surdoué de la baise ! Un véritable étalon...

— Ne te fiche pas de moi, Mona ! Faut pas m'en raconter ! C'est pas naturel, cet état. Ton Viatis, c'est du Viagra puissance dix ! Remarque, je n'en ai jamais pris. Jamais eu besoin...

— C'est bien ce que je disais !

L'ironie lui échappa. Il était trop tendu.

— N'empêche, ça m'angoisse, avoua-t-il.

— Pourquoi ?

Xavier soupira. Il était près d'elle, il avait chaud. Il prit la main de Mona et la posa sur sa verge. Les doigts se refermèrent sur la hampe. Il énuméra d'une voix qu'il s'efforçait de contrôler :

— Je suis lessivé et je n'arrive pas à dormir plus de cinq minutes. J'ai joui sept ou huit fois et je bande encore. Tu me demandes de vous emmener à Montpellier en voiture et je ne t'envoie pas balader. Je te soupçonne d'avoir fait des trucs pas clairs, et d'en avoir d'autres en tête, et je me fiche de savoir lesquels au juste. Ta copine Kim est un coup fantastique, et...

Mona resserra sa prise et imprima à son poignet un lent mouvement de va-et-vient.

— Et quoi ? demanda-t-elle.

— J’ai aussi envie de te baiser.

— Tu peux nous baiser toutes les deux. Tu ne t’en es pas privé.

— Avec elle, d’accord. Mais toi, Mona...

Elle lui arracha une grimace, mi-excitation, mi-douleur, en accélérant.

— Je t’ai à peine baisée, dit-il.

— Tu as joui dans ma bouche, sur mes seins.

Il secoua la tête. Elle luisait de transpiration, mais son regard vert était froid. Il pointa l’index sur son front.

— Toi, tu prends ton plaisir là, dit-il. Toute seule. Même avec Kim, j’ai bien vu... tu la fais grimper aux murs, elle te rend la pareille, mais tu restes toute seule, finalement.

Il lui tapota le front de son index. Elle le serra plus fort.

— Enfermée là-dedans, souffla-t-il.

— Ça aussi, ça t’angoisse ?

— Tu me fais peur.

— Tu nous conduis à Montpellier ?

— J’ai déjà promis, je ne sais plus quand.

Elle saisit la main de Xavier, la passa sur ses seins, sur son ventre. Elle se frotta contre lui sans cesser de le manipuler.

— Quand tu nous as fait jouir ensemble, lui rappela-t-elle. Moi sur ta bouche, Kim sur ta queue.

Il l’enlaça. Le dos de Mona ruisselait de sueur. Il lui palpa les fesses. Elles étaient dures, brûlantes.

— Il faudra passer un ou deux coups de fil, reprit-elle. Je t’expliquerai le moment venu, tu verras. C’est simple.

— Et les risques ?

— Un gros paquet de fric, c’est ce qu’on risque de ramasser.

— Tu as trouvé le pigeon ?

Un doigt tenta de forcer l’orifice de ses reins. Elle se tortilla et échappa à Xavier. Elle était huilée de sueur, insaisissable.

— J’ai trouvé, répondit-elle d’une voix qui restait calme. J’aurai besoin de lire les journaux, aussi. Mais d’abord, Montpellier.

Il montra sa verge raide qu’elle avait lâchée.

— O.K., dit-il, tout ce que tu voudras. Mais viens, j’ai envie...

Elle s’était éloignée du feu et souriait dans l’obscurité. Sans un mot, elle gravit les marches. Il la suivit et la trouva sur le seuil de la chambre d’amis. En face, par la porte entrouverte, on apercevait Kim allongée sur le flanc, leur montrant ses fesses rondes. Mona s’approcha de Xavier, s’accroupit devant lui, frotta contre ses lèvres le gland écarlate. Elle le prit dans sa bouche,

l'agaça de la langue et l'enduisit de salive, mais lorsqu'il voulut s'enfoncer d'un coup de reins, elle s'écarta, se redressa.

— Va enfiler Kim, dit-elle à voix basse. Elle ne s'en lasse pas, elle.

— Elle dort.

— Encule-la dans son sommeil, elle adorera...

— Viens avec moi.

— Non. J'ai envie d'une douche.

Il parut sur le point de se rebiffer, esquisssa un geste pour la retenir, mais elle s'était déjà esquivée, et la porte de la chambre se referma devant son nez. Le bruit du verrou résonna dans la maison silencieuse. Xavier hésita, jeta un regard de l'autre côté, puis se dirigea d'un pas d'automate vers son propre lit, et le corps alangui et insatiable de Kim.

Mona resta longtemps sous la douche, dans la salle de bains de la chambre d'amis, réglant la température de l'eau de telle sorte qu'à la fin, le jet froid la fasse suffoquer. Elle avait besoin de garder l'esprit clair, la maîtrise des verrous qui cadennaient son cerveau. Il s'en était fallu de peu qu'elle se laisse aller, tout à l'heure. Que le désir du sexe de Xavier n'amointrise sa résolution. Non pas qu'elle s'interdise de faire l'amour avec lui, mais elle ne devait pas lui laisser croire qu'il pouvait la posséder à sa guise. Et encore moins partager ses secrets. Cela, personne ne pouvait y prétendre. Même Kim. Y renoncer ne serait-ce qu'un instant, dans le feu du plaisir ou dans un élan de tendresse, aurait signifié sa perte, Mona le savait bien. La complicité de meurtre avait de quoi refroidir sérieusement la jouissance et les sentiments. Il était déjà bien extraordinaire que depuis plus d'un an, Kim l'ait suivie sans faiblir. Mais elle s'imaginait n'obéir qu'à son bon plaisir, et ignorait quel plan poursuivait Mona. Kim était un bel animal sensuel qui avait une revanche à prendre, un Iowa à oublier. Mona, elle, savait que la vengeance est non seulement un plat qui se mange froid, mais surtout qui se déguste tout seul...

Elle se sécha énergiquement et s'habilla. Perruque brune frisée, jean et boots, gros pull informe. Elle répartit les cinq mille euros du docteur Angeli dans différentes poches. Elle était presque prête. Quand elle sortit de la chambre, elle perçut des gémissements rauques.

Dans l'autre chambre, Kim était à quatre pattes au milieu du lit, face aux miroirs. Elle dodelinait de la tête, bouche ouverte, les cheveux dans les yeux. Ses mains froissant le drap se cramponnaient au matelas et ses seins ballottaient entre ses avant-bras tendus. À genoux derrière elle, collé à ses fesses, Xavier la sodomisait. À mesure que ses coups de reins se faisaient plus violents, elle glissait vers l'avant, mais il la tenait fermement aux hanches et l'empêchait de s'affaler. La croupe haute et les reins creusés, elle ruait par à-coups, mais c'était lui qui donnait le rythme. Il coulissait sans hâte, d'amples mouvements profonds. Il vit Mona s'approcher et dit avec un sourire :

— Elle a mis du temps à se réveiller !

— Mais elle adore ça...

— Je veux ! Quel pied !

La marque de ses doigts rougissait la chair blanche. Kim gémit plus fort et se mit à tanguer. Il l'immobilisa tant bien que mal, ressortit d'elle presque entièrement. Les contractions de l'anneau mauve dilaté sur le gland fascinaient Mona. De l'entre-fesse jusqu'au milieu des cuisses, Kim était poissée de sécrétions. La verge épaisse aux veines saillantes s'enfonça lentement, de toute sa longueur. Le pubis de Xavier cogna contre les fesses que ses pouces écartelaient. Il changea de rythme, donnant de brefs coups de reins en s'écartant à peine du cul qu'il pilonnait. Kim prononça des mots sans suite et poussa des cris.

— Tu vas ameuter le quartier, ma chérie, fit Mona en riant, et elle vint s'accroupir en face d'elle.

Kim avait le teint très pâle, les yeux cernés et le regard chaviré. Mona lui tendit un coussin où elle enfouit son visage. Elle la vit mordre le tissu et y étouffer ses râles. Bras écartés, Kim s'affaissa, les seins écrasés sur le matelas. À l'aplomb de sa taille cassée, Xavier la martelait comme un forcené. Il croisa le regard de Mona et dit d'une voix hachée :

— Elle jouit, bon Dieu ! Elle dégouline comme une fontaine, mais moi, je n'y arriverai pas... elle va me faire juter du sang !

Mona se redressa et contourna le lit.

— Laisse-moi t'aider, dit-elle.

Enfoncé à moitié, Xavier bougeait par saccades énervées. Mona glissa une main entre les cuisses de Kim, dans la fente gluante. Une caresse précise sur le clitoris fit se cabrer l'Américaine. Elle réagit d'une secousse, agita son bassin. Mona la massait, ranimait sa jouissance en allumant un autre foyer. Xavier, à présent immobile, écarquilla les yeux. Kim s'empalait d'elle-même, à longs coups de reins souples, en feulant. Elle accéléra quand Mona la pinça vivement. Un rictus sur le visage de Xavier, entre plaisir et souffrance, annonça la délivrance. Mona lui pressa les bourses, faufila son majeur entre ses fesses et l'enfonça d'un trait dans l'œillet moite de ses reins, déclenchant une contraction qui se répercuta dans le corps arqué de Kim. Un même spasme les souda, ils s'écroulèrent en désordre, mêlant leurs râles.

L'air glacé du dehors les aida à reprendre leurs esprits. Mona avait ouvert la fenêtre sur la nuit noire. Près de la porte, son sac de voyage était bouclé. Elle y avait rangé le coffret d'acajou et le contrat du Viatis en trois exemplaires. Avant que Kim ou Xavier aient eu le temps de se plaindre, elle lança d'un ton sec :

— Je vous conseille une douche froide, et de ne pas traîner. Je descends préparer du café. On a de la route à faire !

Et devançant les protestations de Xavier, elle ajouta :

— Ne t'inquiète pas, je sais conduire.

Boris orienta la lampe de sa table de travail, dans le coin bureau de son studio, de façon à ne pas éblouir Julie. Elle dormait derrière lui au milieu du lit, une fine jambe nue dépassant de la couette. Une bottine à lacet gisait au centre de la pièce, à demi recouverte par une impalpable culotte en dentelle noire. L'autre se trouvait dans l'entrée, là où Julie, à peine la porte refermée, s'était collée à lui, puis accrochée à ses épaules tandis qu'il la prenait debout, appuyée contre le mur.

C'était quelques heures avant. Le radio-réveil à la tête du lit indiquait quatre heures du matin, à travers le mince nylon de la paire de bas qui le coiffait. Dans la petite cuisine, les restes d'un repas improvisé attendaient d'être débarrassés, entre une bouteille de champagne vide et une autre de bordeaux largement entamée. Une minijupe de cuir était accrochée au dossier d'une chaise pliante. La respiration de Julie était si calme qu'elle ne troublait pas le silence. Elle s'était endormie comme une masse après son dernier orgasme.

Boris s'assit à son bureau et fuma une cigarette en contemplant par la fenêtre l'enchevêtrement des toits hérissés d'antennes et de cheminées crachant dans la nuit des panaches de fumée grise. Le dossier Angeli était posé devant lui. Il en tira le courrier électronique adressé de New York par Dessler, et les trois pièces jointes. Il se mit à lire.

Dans son mail, Dessler disait avoir l'espoir d'établir la véritable identité de la soi-disant Alice Novak, grâce à un recoupement effectué par l'antenne du FBI à Des Moines, Iowa. Quant à celle de Lisa Fels, il avait fait chou blanc. En attendant mieux, il était convaincu que les deux femmes étaient les auteurs d'au moins six agressions et vols, dont quatre mortels, au cours des quinze derniers mois. Les documents joints lui paraissaient éloquentes...

Le premier présentait en détail l'affaire Murray Stevens, le toubib dont le récent décès avait déclenché l'alerte de Dessler. La cause de son intoxication à Chicago deux mois plus tôt n'avait pu être déterminée, mais l'embolie qui lui avait été fatale la semaine précédente était sans nul doute liée à cette intoxication. Stevens avait beaucoup bu lors de la soirée après laquelle on l'avait retrouvé inconscient, et dépouillé de quelques biens, dans sa chambre d'hôtel : champagne, whisky. Quant à ses compagnes d'une nuit, il avait vaguement parlé de deux femmes, puis d'un couple, dont un homme petit et chauve, avant de s'emmêler dans ses déclarations. L'amnésie provoquée par la drogue rendait son témoignage inutilisable. L'hypothèse du couple avait cependant paru plausible aux enquêteurs de Chicago : Murray Stevens avait d'abord prétendu qu'il s'était contenté de regarder un couple faire l'amour, avant de reconnaître qu'il n'avait pas fait que regarder. Pour Dessler, néanmoins, le couple de femmes était bien plus probable, et la honte de

Stevens, autant que l'amnésie, expliquait ses revirements.

Le deuxième document évoquait les liens du docteur Andy Michelsen avec d'une part Rexelior, le fonds d'investissements prêt à engager beaucoup d'argent sur l'avenir commercial du Viatis, et d'autre part Angeli et sa société « Source de Jouvence ». En gros, Michelsen n'était pas un intermédiaire désintéressé, mais l'émissaire spécialisé de Rexelior, chargé de ramener dans ses filets des contrats prometteurs dans le secteur des biotechnologies. Les financiers voudraient certainement traiter directement avec Léonor Cobden, désormais. La veuve du toubib avait en effet tous les atouts en main : « Source de Jouvence », après le décès d'Angeli, ressemblait à une coquille vide, et c'était le laboratoire Angeli-Cobden qui raffait la mise... À qui profite le crime ? songea Boris. Si vous avez le mobile, vous aurez le coupable... Mais quel rapport entre Léonor Cobden et les deux femmes adeptes de drogues pharmaceutiques ?

Le dernier document consistait en une liste : celle des victimes des *K.O. girls*, comme les avaient baptisées les policiers américains. Boris lut rapidement les noms et sentit un frisson lui parcourir l'échine. Avec une pensée émue pour Julie Delorme, qui cuvait tranquillement champagne et orgasmes derrière lui, il chercha dans le dossier le résumé manuscrit qu'elle lui avait remis en début d'après-midi. Il plaça la feuille à côté de la liste de Dessler, et en un instant fut convaincu qu'il ne suffit pas toujours d'avoir un mobile pour confondre un criminel...

Geoffrey Gardiner, hormonothérapeute à Manhattan, 66 ans, avait été trouvé mort dans son penthouse de Central Park Ouest fin décembre 2003. Accident cardiaque au cours d'une partie sexuelle corsée, incluant l'usage d'accessoires sadomasochistes. Enquête classée sans suite, malgré un témoignage faisant état des relations intimes récentes de Gardiner avec deux jeunes femmes, dont une grande rousse. On ignorait le préjudice subi, mais le coffre-fort de l'appartement avait été vidé.

Paul Hotnik, cardiologue, 58 ans, participant à un congrès au Massachusetts Hospital, avait été trouvé divaguant à demi nu dans les rues de Boston fin mars 2004. Préjudice déclaré : 4000 dollars en liquide, le double en bijoux et objets de valeur. Hotnik avait refusé de porter plainte, comme de reconnaître sur photo une dénommée Alice Novak, grande et belle rousse avec qui il s'était fait photographe deux jours avant en ville.

Philip Marsh, endocrinologue, 65 ans, avait été trouvé mort dans sa villa des environs de Hartford, Connecticut, le 12 juin 2004. Menotté sur son lit au milieu de revues et cassettes pornographiques, propriétaire d'une collection de godemichés dont on avait retrouvé un exemplaire dans son rectum, il n'était pourtant décédé de rien d'autre que d'une crise cardiaque. Mort naturelle. Dossier classé. La police locale n'avait pas jugé bon d'inventorier ses innombrables relations sexuelles avec des hommes et des femmes, y compris de très jeunes filles, rencontrés *via* l'Internet notamment.

John Ellison, 59 ans, psychiatre au Canaan Memorial Hospital, Vermont, avait un matin de la fin août 2004 quitté dans le plus simple appareil un hôtel de la ville pour s'enfermer dans un gymnase où il attendait, selon ses propres termes, « le match revanche contre la Michael Jordan femelle ». Il avait passé vingt-quatre heures à jouer tout seul au basket avant de se rendre au shérif. Préjudice estimé : environ 40000 dollars. Ellison était interné, depuis, dans le service qu'il avait dirigé. La Michael Jordan femelle qui l'avait aidé à vider son compte épargne n'avait pas laissé d'autre trace à Canaan qu'un maillot des Chicago Bulls...

Luigi Poretto, 69 ans, ancien professeur à la faculté de médecine de Rochester, État de New York, avait trouvé la mort dans un accident de voiture début octobre 2004 sur une route montagneuse du côté de Lake Placid. Il venait de passer deux jours dans un bungalow loué pour une semaine près de cette station de sports d'hiver et s'était vanté d'y profiter de la compagnie de deux femmes pour s'offrir une « vraie cure de jouvence ». Personne n'avait vu les deux femmes en question. Aucune trace dans le bungalow, mais dans les débris de la voiture, on avait trouvé les restes d'une véritable pharmacopée : ampoules injectables, pilules, comprimés... Stéroïdes, corticoïdes, hormones de croissance, plus un grand choix de tranquillisants, antidépresseurs, etc. L'enquête préliminaire avait conclu à un accident causé par un malaise – Poretto était notoirement cardiaque –, et on s'en était tenu là.

Enfin, la liste de Dessler se terminait par le cas de Murray Stevens, drogué et dévalisé en décembre 2004 à Chicago, décédé mi-février à New York.

De son côté, Julie avait noté de sa belle main leste que la société Sorgente de Gioventu avait été fondée à Milan dès 1979 par Fabrizio Angeli, de retour d'un séjour de quatre ans aux Etats-Unis durant lequel il avait travaillé à la faculté de médecine de Rochester, Etat de New York, avec le professeur Luigi Poretto, éminent spécialiste des hormones. En 1981, les premiers succès commerciaux de « Source de Jouvence » avaient entraîné l'entrée dans la société de médecins américains également réputés dans la recherche sur les hormones de croissance : les docteurs G. Gardiner et P. Marsh, imités deux ans plus tard par leur homologue français Arnaud Bose. Fin 1989, le professeur Bose et sa femme Francesca avaient été mêlés à une affaire de viol sur mineure, entendus comme témoins avant que le dossier ne soit classé. De cette date, les relations entre Angeli et ses associés américains s'étaient envenimées, jusqu'à la rupture de leur association un an plus tard, alors qu'Angeli était impliqué dans un scandale de dopage touchant des athlètes et des cyclistes. « Il se dit, avait ajouté Julie en post-scriptum, que le viol sur mineure concernait la propre fille de Poretto, confiée à l'adolescence aux bons soins du couple Bose. »

Boris inscrivit sur une feuille vierge les noms de Geoffrey Gardiner, Philip Marsh, Luigi Poretto et Fabrizio Angeli. Tous les quatre associés, vingt-cinq ans plus tôt, et aujourd'hui décédés dans des circonstances similaires. Il ajouta

deux autres noms : Arnaud et Francesca Bose.

Léonor Cobden lui avait dit qu'ils étaient séparés, lui professeur de médecine dans le Midi, elle psychiatre... Associés avec les autres dans « Source de Jouvence », étaient-ils aussi au nombre des victimes ? Ou bien en passe de l'être ?

Boris regarda l'heure et alluma une autre cigarette. Il était vraiment tôt pour passer des coups de téléphone, un samedi matin de surcroît. En revanche, son informatrice préférée était là, à portée de main. Et à elle aussi, il avait quelques questions à poser.

La jambe qui dépassait de la couette s'était repliée, seule la cheville demeurait visible. Boris la frôla en soulevant le tissu avec précaution. Allongée sur le flanc, Julie dormait profondément et ne régit pas quand il remonta le long de sa cuisse, jusqu'à la hanche. Il y posa la main et s'étendit au bord du lit. Au bas du dos couvert par la couette, la rondeur des fesses nues ressortait sous l'étranglement de la taille. La peau était plus claire là, et très douce, agrémentée au creux des reins d'un fin duvet blond qui se hérissa au contact des doigts de Boris. Une jambe tendue et l'autre pliée, Julie laissait à sa main juste assez d'espace pour se faufiler à la jonction des cuisses. Contre sa paume ouverte, il sentit la pression du pubis, qui s'accrut quand un doigt recourbé démêla les boucles de la toison. Sous les mèches encollées, la fente était encore trempée de leurs précédentes étreintes. Ce contact suffit à ranimer la virilité de Boris. S'il avait des scrupules à réveiller Julie, il savait aussi comment se faire pardonner.

Elle se cambra légèrement, poussa son bassin contre la main qui enveloppait son sexe. Le doigt inquisiteur bougeait lentement entre les chairs glissantes. Il se fixa finalement en haut de l'entaille, s'y nicha et resta inerte, mais seulement le temps que la respiration de la dormeuse se modifie et devienne moins régulière. Julie avait pincé les lèvres et ses narines frémissaient. Elle émit un soupir quand Boris commença à la caresser franchement. Son corps se réveilla plus vite que son cerveau. Elle recula pour se coller à Boris, se tortilla un peu pour happer entre ses fesses la verge qui butait contre sa cuisse. Il n'eut qu'un mouvement à faire et d'une poussée s'enfonça dans son ventre. Alors seulement, Julie ouvrit un œil, et avec un ronronnement de satisfaction, plaqua une main sur celle de Boris, pour qu'il poursuive son délicat massage.

— Pas moyen de dormir tranquille, avec toi..., murmura-t-elle.

— J'avais une ou deux questions à te poser, je n'allais pas faire sonner le réveil.

— Des questions ? Sur mes amants ? Tu avais le temps, tout à l'heure...

— Sur tes informateurs, plutôt.

— Oh... je ne livre pas mes... mes sources !

Il la tenait légèrement soulevée sur sa paume, pour la pénétrer plus

commodément. Comme chaque fois, Julie semblait ne rien peser. Un poids plume tout en délié et souplesse, qui d'instinct s'accordait à son rythme. Si frêle qu'on pouvait craindre qu'elle se brise sous la violence de l'assaut, et en même temps si tonique qu'elle incitait, par d'énergiques encouragements, à plus de passion encore. Julie ne faisait rien à moitié, et surtout pas l'amour.

— Si tu me baisses en ayant la tête ailleurs, c'était pas la peine de me réveiller !

Elle avait raison. Il chassa de son esprit les questions sans réponses et se concentra sur les sensations délicieuses que lui procurait le con étroit de Julie. Il avait joui deux fois en elle dans la nuit, et une fois dans sa bouche, mais le choc répété de son ventre contre ses fesses dures suscitait d'autres envies. Elle les devina quand il écartela entre pouce et index les deux sphères jumelles, pour voir se rétracter puis se déplier la rosace mauve cachée entre elles.

— Tu veux m'enculer ? souffla-t-elle.

Anticipant la suite, il la pilonna plus profondément et elle se mit à haleter.

— Ça me plaît, que tu me défonces... le cul. Mais ne te retiens pas !

Elle agita plus vite les reins, appuya plus fort sur les doigts qui pressaient son clitoris. Elle balbutia, provocante :

— J'en ai assez des manières de gentleman... bourre-moi le cul ! Je veux toute ma récompense...

Tout près de jouir, elle l'empoigna par la base de la verge, l'expulsa de son ventre et le frotta entre ses fesses. Elle avait assez aiguisé son désir pour qu'il lui donne ce qu'elle espérait. Un bras passé sous elle, il la souleva, se releva en la portant comme un fétu, et la disposa à genoux au pied du lit, le buste à plat sur le matelas. Accroupi derrière elle, il lui écarta les fesses d'une main, se guida de l'autre. Il vit la chair de poule hérissier sa peau au creux des reins, et l'orifice étroit se friper de frousse au contact du gland congestionné, luisant. Il pesa de tout son poids, forçant l'ouverture. Julie inspira profondément, il la sentit pousser de tout son ventre. Le barrage se dénoua, elle cria et sa tête blonde dodelina sur la couette. Boris s'enfonça d'un puissant coup de reins, aussi loin qu'il put.

— C'est trop ! Trop gros !... Sale brute !

Elle hoquetait mais l'aidait en écartelant elle-même ses fesses à deux mains. Elle était toujours aussi légère, si cambrée qu'elle semblait près de se briser. Elle se fit molle, s'assouplit. Il la transperçait sans retenue, en lui comprimant la taille. Elle jouit quand il s'arc-bouta à ses épaules, la forçant à creuser davantage le dos et à projeter sa croupe sur le mandrin qui l'emplissait. Elle eut un spasme de tout le corps, éructa une litanie de jurons et d'obscénités qu'elle étouffa dans la couette. Boris l'entendit à peine, concentré sur son plaisir, qui montait à mesure qu'il coulissait plus vite et plus aisément dans le fourreau sans fond. L'impression d'y nager déclencha sa jouissance. Il se vida dans le vide, en serrant les dents.

— C'est ce que j'aime quand on m'encule, dit-elle ensuite, en roulant sur elle-même. C'est chacun pour soi. Un trip qui ne se partage pas.

— Le contraire du sexe, quoi.

— Exactement.

Ils rirent et restèrent enlacés. Les traits rouges du radioréveil, sous les bas noirs, laissaient voir 5 : 15.

— J'ai eu ma récompense et même du rab, reprit Julie. Je peux prendre une douche, avant de filer ?

— Bien sûr, mais j'aimerais un petit plus.

Elle soupira.

— Les flics n'en ont jamais assez ! Ça n'était pas suffisant, ce que je t'ai apporté ?

— Si, très intéressant. Très bien informé, surtout, sur un aspect précis.

— Je vois. Les deux ou trois choses que j'ai recopiées à la main.

Boris acquiesça. La sueur séchait sur les petits seins aigus de Julie. Il lécha la peau autour des aréoles. Le bout grenu pointa, épais et brun sombre. Julie frissonna.

— J'ai froid, dit-elle en se réfugiant sous la couette. J'espère que tu as de l'eau très chaude.

Il la rassura d'un sourire, sans cesser d'agacer ses tétons, entre ses doigts.

— C'est un ami reporter qui m'a raconté ça, expliqua Julie. Il était à *L'Equipe* en 1991-92... Je l'ai rencontré plus tard, on se revoit de temps en temps. Comme avec toi.

Elle attendait une question qui ne vint pas. Elle continua :

— Quand des sportifs ont été contrôlés positifs et que la police italienne s'est intéressée à lui, Angeli a pris le large aux États-Unis, avec sa nouvelle épouse, Léonor Cobden, dont la fortune et les relations lui ont été sans doute précieuses à cette époque. Finalement, la justice n'est pas allée au bout, il a pu rentrer à Milan sans être inquiété. Pas de preuves directes, des témoins qui se sont rétractés, etc. Mon copain Benoît enquêtait sur Angeli et son environnement, il est allé à Milan, à Côme, à Rochester. Angeli et ses associés formaient une belle bande de crapules, d'après lui. Des gens dangereux... il a reçu des menaces. En fin de compte, il s'est cassé le nez, personne n'a voulu de son papier. Il a changé de journal, puis de boulot. Il vivote, depuis.

— Je pourrais le rencontrer ?

— Je lui demanderai. Je ne suis pas sûre qu'il ait très envie de remuer tout ça.

— Mais il a bien voulu t'en parler.

— Avec moi, ce n'est pas pareil, dit Julie d'un ton entendu.

— Je m'en doute.

— J’ai tout de suite pensé à lui quand tu m’as appelée, j’ai eu de la chance de l’avoir au téléphone, et il était bien luné, mais ce n’est pas souvent le cas. Il est plutôt dépressif.

Boris pinça un téton durci.

— Tu lui as promis de lui remonter le moral, j’espère.

Elle acquiesça d’un sourire faussement ingénu. Dans ses yeux bleus, il vit passer une lueur qui n’avait rien d’innocent.

— Je pourrais peut-être vous présenter, dit-elle.

Elle se décolla de Boris et se leva. À mi-chemin de la salle de bains, elle se retourna, bombant sa poitrine menue. Au centre des aréoles étonnamment larges, les bouts rebiquaient. Elle les effleura d’un geste et ajouta :

— Ça serait intéressant, qui sait ?... On verra.

Il l’entendit siffler sous la douche. Un quart d’heure plus tard, elle était prête, les yeux quelque peu cernés, mais le regard vif. Boris avait commandé un taxi puis l’avait observée en train de s’habiller. Elle avait pris soin d’enfiler un bas en lui faisant face, et l’autre en lui tournant le dos. Négligé aussi de remettre sa culotte, qu’elle avait roulée en boule au fond de son sac. Enfin, elle avait lacé ses bottines assise sur une chaise, près du lit, en veillant bien à ne pas lui gâcher la vue sur son intimité. Le tout l’air de rien, évidemment, en lui détaillant le programme surchargé de son week-end.

Il se leva pour l’aider à enfiler son manteau en daim, et elle flatta au passage, avec une moue satisfaite, la lourde virilité que son petit numéro de strip-tease à l’envers avait réussi à requinquer.

— Tu peux être fière de toi, dit-il en riant.

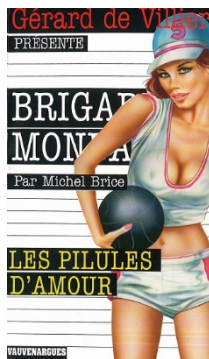
— Mais je le suis. Et comblée... merci pour la nuit.

Elle se haussa sur la pointe des pieds, tendit sa bouche pour un baiser et s’en alla sur la promesse d’une nuit prochaine.

La porte refermée, il ouvrit les deux fenêtres en grand, inspira l’air froid à pleins poumons. Dans la rue, une portière claqua, un bruit de moteur enfla puis décrût.

Boris s’étira en frissonnant. Il prit une douche. Le temps de s’habiller, de faire un rapide rangement et de rassembler le dossier Angeli, l’odeur de fauve dans son studio s’était dissipée. Il ferma les fenêtres et sortit. Il boirait un café en chemin. Il faisait encore nuit noire, mais c’était une heure décente pour se remettre au travail.

CHAPITRE IX



Un reste de brume stagnait sur les quais et la Seine coulait dans un désert. Boris salua à l'entrée du 36 un planton ensommeillé et monta au deuxième étage. Il prit au passage un gobelet de café au distributeur et s'installa devant son ordinateur dans le bureau désert. Il ouvrit sa messagerie. Il n'avait pas reçu de nouveau courriel. Les infos en ligne ne contenaient au sujet du docteur Angeli aucune nouvelle digne d'intérêt, on parlait seulement de crise cardiaque, et pas du tout de vol. À peine suggérait-on qu'Angeli menait une vie passablement agitée. De toute façon, pensa Boris, cette discrétion ne durerait pas. Dès qu'il serait question de crime et de vol, l'affaire ferait un bond dans l'échelle des faits divers, en direction de la « une »... Ce n'était qu'une question d'heures.

Quant à la veuve, Léonor Cobden avait déclaré que ce décès ne remettait pas en cause l'avenir du Viatis. Angeli disparu, les affaires continuaient, le laboratoire Angeli-Cobden avait les moyens d'assurer son développement. Moins prudente que ne l'avait été son époux, Léonor Cobden confirmait la rumeur d'une demande imminente de mise sur le marché du Viatis et l'état avancé des négociations avec un important partenaire financier. Elle prenait les devants. À la bourse de Milan, le titre Angeli-Cobden avait perdu quelques pour cent la veille, mais la société avait les reins solides, et si les partenaires américains pressentis ne faisaient pas faux bond, elle s'en remettrait... Évidemment, mais cela n'était écrit nulle part, Léonor Cobden devait brûler de récupérer le contrat et surtout les échantillons de Viatis dérobés dans la chambre du Concorde-La Fayette. Boris avait bien compris que pour elle, les circonstances de la mort d'Angeli importaient peu, que seul comptait le vol. Avait-elle vraiment le pouvoir d'empêcher toute fuite à ce sujet ? Il brûlait d'aller lui poser quelques questions supplémentaires, mais il était encore trop tôt pour se rendre au Lutétia. Auparavant, il avait des coups de fil à donner.

Il appela d'abord Simonneau, qui à la différence de Brichot n'était pas

chargé de famille, et qu'il avait moins de scrupules à tirer du lit. Le jeune inspecteur fraîchement affecté à la Brigade mondaine habitait une HLM de la Porte des Lilas. Il répondit à la dixième sonnerie.

— Corentin... désolé si je vous réveille.

— J'étais sous la douche, commandant. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Vous avez entamé les recherches que je vous ai demandé de faire ? À propos d'agressions similaires à celle d'Angeli qui se seraient produites dans le pays...

— Bien sûr, commandant. Rien n'est encore remonté.

— Je voudrais que vous élargissiez la cible.

— J'avais justement prévu d'aller m'entraîner au tir, ce matin !

— Ça attendra, lieutenant. Notez plutôt : hydrobromure de scopolamine, atropine. Ce sont des médicaments puissants, des anticholinergiques, utilisés en milieu hospitalier, psychiatrique notamment.

— C'est avec ça qu'on a drogué le toubib ?

— Vous êtes bien réveillé, ça fait plaisir. Essayez de savoir comment on a pu se les procurer, s'il y a des antécédents d'utilisation de ce genre de substances. Bref, fouinez dans cette direction.

— Entendu, commandant, je vais à la pêche plutôt qu'au tir ! plaisanta Simonneau.

Le lieutenant était si flatté de travailler à la Brigade mondaine qu'il ne rechignait jamais. Boris le remercia et raccrocha. Puis il songea à ce qu'il venait de dire à propos de l'usage en psychiatrie de psychotropes. Sur la feuille où il avait reporté des noms, Francesca Bose était la seule femme, et la seule qui ne soit pas spécialiste des hormones. Elle était psychiatre, justement...

Il était en train de consulter l'annuaire électronique quand un pas lourd résonna dans le couloir. Une porte de bureau claqua. Deux minutes après, la sienne s'ouvrit sur Rabert. Il avait l'air vanné, et tenait à bout de bras son holster d'épaule avec son arme de service dans l'étui.

— Oh, vous êtes là, commandant. Excusez-moi.

— Il n'y a pas de mal, capitaine.

— Déjà sur le pont ? Moi, je rentre me pieuter. Ras le bol !

Boris retint sa question. À voir la mine de son collègue, la nuit n'avait pas dû être fructueuse. Rabert hésita à se laisser tomber sur le premier siège venu, ce qui quelquefois avait valu audit siège de se briser sous son poids. L'attention que Boris portait à l'écran de son ordinateur l'en dissuada, plus que le souci de ménager le mobilier. Il se contenta d'expliquer, un reste de colère dans la voix :

— Brillantine nous a filé entre les doigts. Le tuyau était percé, faut croire.

— De la casse ?

— Rien du tout ! éructa Rabert. Il avait décampé quand on s'est pointés. On a passé une partie de la nuit à faire le tour de ses points de chute possibles, pour que dalle...

— Et l'autre partie de la nuit ?

— À planquer là où on espérait le serrer. Pour que dalle encore...

— La chance finira par tourner, fit Boris, fataliste.

— Et Lejeune par nous faire une réputation de losers !

— Il a passé la nuit avec vous ? s'étonna Boris, qui ne croyait pas une seconde à cette éventualité.

Rabert soupira, grommela et, malgré sa corpulence, parut un instant aussi fragile qu'une porcelaine au milieu d'un troupeau d'éléphants.

— Une demi-heure, avoua-t-il. Lui et ses gars... une demi-heure et ciao ! Salut la compagnie ! Ils ne se sont même pas cachés pour rigoler !

Boris n'avait pas autant que Brichot la faculté de compatir aux malheurs d'autrui, mais le visage défait du gros Rabert aurait apitoyé l'éléphant le moins sentimental.

— Allez vous reposer, mon vieux, ça ira mieux demain.

— Ouais. Bonne journée, commandant.

Rabert avait la main sur la poignée de la porte quand il se retourna.

— Au fait, dit-il, ça m'est revenu tout à l'heure quand on planquait pour que dalle... à propos du toubib italien, Angeli... Je me suis rappelé que je l'avais embarqué un jour !

Boris fit pivoter son fauteuil et fixa son collègue. Il demanda, intrigué :

— Comment ça ?

— Ben, ça remonte à quinze ans au moins, j'étais lieutenant, à l'époque, enfin, inspecteur, bleubite, quoi, genre Simonneau... Et le sport, ça a toujours été mon truc, vous savez. Le foot, l'athlé, le vélo... tous les sports, quoi !

Boris acquiesça, se demandant où il voulait en venir. Nul n'ignorait au Quai des Orfèvres que Rabert était le lecteur de *L'Équipe* le plus assidu de sa génération, sinon le plus sportif.

— Bref, y avait eu Ben Johnson à Séoul, les premiers scandales dans le cyclisme, des morts pas nettes, j'en connaissais un rayon question pot belge, anabolisants, corticos, j'en passe... je faisais plein de musculation à l'époque, j'étais un peu au courant... Angeli, on a commencé à parler de lui, ces années-là. Le Sorcier, on l'appelait dans les journaux...

— Surtout en Italie, c'est là-bas qu'il a eu des ennuis avec la justice.

— Exact, mais ici, il a failli en avoir d'autres, pour un autre genre de sport. Avec des collègues du Ciat de la Muette, un soir d'été, au Bois, on contrôlait, la routine... tapins, travelos, partouzeurs en tous genres, dealers...

Et on tombe sur un drôle de trio : un couple de bourgeois en Mercedes, avec une gamine, enfin elle ressemblait à une gamine, qui avait l'air malade. Malade et effrayée, voyez le tableau ? Et il nous semble bien que les deux vicieux, en plus de se faire des gâteries sous son nez, voulaient l'obliger à racoler dans une allée... Bref... on leur demande leurs papiers, ils prétendent être mari et femme, et que la petite est leur fille, et patin couffin... Mais pas de papiers, soi-disant qu'ils les avaient laissés à l'hôtel, et la voiture était louée à une société, et...

— Et... ?

— Et ça fait tilt ! s'exclama Rabert en se tapant le front du plat de la main. Je le reconnais, le type : c'était le Sorcier, Angeli... Il avait sa photo dans la *Gazetta dello Sport* la semaine d'avant !

— Vous aviez le temps de lire la *Gazetta* en plus de *L'Équipe*, glissa perfidement Boris.

— C'était une autre époque ! soupira Rabert comme s'il parlait de la préhistoire.

— Bref...

— Bref... le Sorcier était blême, la femme, l'Italienne, était livide, et la gamine chauve toute pâlotte... Après, au Ciat du XVI^e, c'était encore pire, sous leurs foutus néons !

Boris avait sursauté.

— Ben quoi ? s'inquiéta Rabert, j'ai dit une connerie ?

— Vous avez dit la gamine chauve...

— C'est façon de parler... elle était rasée, quoi, pas un cheveu sur le caillou. C'était pas encore la mode à la Barthez, à l'époque...

— Et la femme était italienne ?

— Elle avait un prénom italien, en tout cas. Parce qu'ils ont fini par donner leurs identités. Ils étaient pas plus mari et femme que vous et moi... et la fille n'était pas leur fille. Mais c'était pas non plus une gamine : elle était majeure, à six mois près. D'origine italienne aussi... En fin de compte, ils en ont été quittes sans dommages. Ils sont repartis après deux heures de palabres. La fille n'a rien voulu dire pendant tout ce temps.

— Elle était droguée ?

— C'était notre idée, mais il aurait fallu qu'elle soit en garde à vue pour qu'on la fasse examiner à l'hôpital, et faute de délit...

Rabert soupira et s'arracha un sourire.

— Angeli, ça m'est revenu comme un flash, cette nuit, pendant qu'on planquait pour que dalle.

— Fabrizio Angeli. Et les deux femmes ? Vous vous rappelez ?

— Fabrizio..., répéta lentement Rabert, Fa...

— Francesca ?

— Bon Dieu oui... Francesca ! s'écria Rabert, le regard soudain ranimé. C'est bien ça.

— Francesca Bose ? insista Boris. Elle était psychiatre ?

— Bose, ça ne me dit rien. Psychiatre... peut-être. Désolé, commandant, je suis crevé... Le nom me reviendra, si ça se trouve, mais là... Je pensais surtout à Angeli, vous comprenez. Encore que la fille, elle avait un prénom pas banal, rapport à l'Italie...

Boris n'avait guère d'espoir de retrouver une main courante de commissariat vieille de quinze ans, mais ça ne l'empêchait pas de cogiter ferme en vérifiant des éléments dans son dossier. Un tableau se mettait en place. Pas triste. Comme sous l'effet d'une transmission de pensée, Rabert claqua des doigts en relevant brusquement la tête.

— Mona ! cria-t-il, je savais bien... rapport à l'Italie et à un tableau. Mona, comme Mona Lisa.

— Mona... Lisa. Lisa Fels ?...

Une conversation entre enquêteurs pouvait parfois ressembler à une séance d'analyse, voire d'hypnose, mais Rabert ne réagit pas. Il se dandinait d'un pied sur l'autre en se pinçant les ailes du nez, et son holster pendait presque jusqu'à terre.

— Allez dormir, vous n'avez pas trop mauvaise mémoire, plaisanta Boris. J'ai de quoi réfléchir.

— J'allais partir en oubliant de vous en parler ! rigola Rabert. On n'est pas loin d'être con, des fois !

Ils rirent tous les deux. Boris ajouta avant que son collègue ne referme la porte :

— N'oubliez pas non plus qu'on n'est pas des losers, à la Mondaine !

Le bruit du pas lourd du gros Rabert s'évanouit dans les couloirs. Le jour daignait se lever. Boris composa le numéro d'Aimé Brichot.

À huit heures et demie, le capitaine Brichot s'assit en face de Boris à une table d'une brasserie déserte du boulevard du Palais, à deux pas du 36. Boris en était à son troisième café. Il n'avait pas dormi beaucoup plus que Rabert, mais avait occupé sa nuit à des activités infiniment plus agréables. De celles qui rendent la fatigue légère et favorisent la bonne humeur.

— Comment vont les jumelles ? demanda-t-il avec entrain à son équipier. Brichot fit la grimace.

— Un peu mieux, si on veut. Le toubib est passé à pas d'heure, elles ont mal dormi. Nous aussi, du coup.

Le temps qu'il commande un thé et soit servi, Boris lui raconta le fiasco de l'opération Brillantine menée par leurs collègues des Affaires recommandées.

— Excuse-moi, mais il n'y a pas de quoi avoir l'air d'aussi bonne humeur ! commenta son ami d'un ton de reproche.

— Je te l'accorde bien volontiers, Mémé. Mais j'ai de bonnes raisons, rassure-toi. Je crois qu'on a pas mal avancé.

— Ah ouais...

Selon le bulletin de santé de la famille, le bulletin de notes des jumelles et son propre bulletin de paye, il arrivait que Brichot se laisse aller à un certain scepticisme morose, flirte même parfois avec le défaitisme. Boris s'employa à y remédier.

— On a du pain sur la planche, dit-il d'emblée, sachant que l'excitation de l'enquête était le meilleur antidote aux soucis domestiques. L'objectif, c'est de mettre la main sur deux tueuses avant qu'elles n'ajoutent d'autres victimes à leur palmarès. Parce qu'il y a de fortes probabilités à mon avis qu'elles récidivent. Et de bonnes chances qu'on connaisse l'identité de leurs prochaines victimes... Voilà la conclusion de mes cogitations de la nuit, mon vieux.

Brichot remonta ses lunettes sur son nez, tirailla sa fine moustache et fixa sa flèche avec dans le regard un mélange de perplexité et d'admiration.

— Tu veux dire que tu as tout compris ?

— Pas encore, mais je crois avoir saisi une logique. Une série de meurtres qui n'est peut-être pas terminée. Et je me base sur des faits, Mémé. Juges-en par toi-même...

Boris vit à son expression que Brichot avait mordu à l'appât. On ne sollicitait jamais en vain ses vertus de flic convaincu de sa mission de sauver des victimes. Un reste de défiance le fit quand même objecter :

— Tu commences par me livrer tes conclusions, tu en as de bonnes...

Mais l'instant d'après, il se pencha sur la feuille que Boris glissait devant lui et la lut plusieurs fois.

— Les victimes aux États-Unis des *K.O. girls*, selon la terminologie de Dessler, commenta Boris. Six toubibs, tous du Nord-Est, et plus ou moins du même âge ; quatre morts, dont un à retardement, Murray Stevens. Mode opératoire similaire, visiblement. Le vol comme mobile apparent. Mais tout de même, la proportion de vols se terminant en homicide est sacrément élevée, non ?

— Et la spécialité des victimes : endocrinologue, hormonothérapeute. Comme Angeli...

— Exactement, Mémé. Une liste non seulement de confrères, mais de gens qui ont travaillé ensemble. Regarde ces noms... Les associés d'Angeli il

y a vingt ans dans « Source de Jouvence ».

Brichot hochait vigoureusement la tête.

— Ça crève l'écran. Et il reste deux personnes : les Bose. Les prochaines victimes dont tu parlais ?

— C'est mon hypothèse, approuva Boris.

— Mais pourquoi ? demanda Brichot après quelques secondes de réflexion. C'est ce Viatis, et le fric qu'il représente ?

— Possible, mais il y a une autre explication qui me paraît plus plausible : une vengeance pour raison personnelle. Rabert m'a raconté une histoire qui compense largement celle de son fiasco avec Brillantine...

Boris résuma le récit de l'interpellation, quinze ans plus tôt, d'Angeli au bois de Boulogne. Brichot en oubliait de boire son thé.

— Angeli, une Francesca qui pourrait être la même, et une Mona âgée alors de dix-huit ans. Trente-trois aujourd'hui. Comme Lisa Fels. Une fille au crâne rasé... Murray Stevens a divagué à propos d'un couple dont le garçon était chauve, avant de parler de deux femmes... Ça paraît tiré par les cheveux, mais explicable, vu son état...

— Et l'autre femme, la rousse ?

— Elle sert d'appât, il n'y a qu'elle dont on se souvient et qu'on remarque.

— Elle prend de sacrés risques.

— Jusque-là, elle s'en est bien sortie. Il y a autre chose qui renforce mon hypothèse, ajouta Boris après un silence : une affaire de viol à la même époque, 1989-1990, où les Bose ont été cités comme témoins. Il faut qu'on trouve des renseignements là-dessus. Je vais rendre visite à Léonor Cobden. J'espère qu'au saut du lit, elle sera plus aimable...

— Je vois bien le fil logique dont tu parlais, la vengeance. Mais quinze ans après... c'est long, non ?

— Je n'ai pas encore tout compris, Mémé.

— Et le vol ? Aux infos à la radio, tout à l'heure, ils parlaient du Viatis et du labo Angeli-Cobden... dans une chronique économie et bourse, remarque.

— La veuve ne devrait pas trop souffrir, opina Boris. Ils étaient séparés, elle reste seule maîtresse à bord.

— Elle aurait pu téléguider la vengeance contre son mari et ses anciens associés ? suggéra Brichot.

— Là, s'il y a un rapport, il reste flou.

Brichot but machinalement son thé tiède. L'air ragaillard, il demanda en se frottant les mains :

— Comment on s'organise ?

— J'ai actualisé les avis de recherche des deux femmes, je vais voir

Léonor Cobden. De ton côté, tâche de localiser les Bose. J'ai commencé de chercher, sans résultat. Ils peuvent être à la retraite, vu leur âge, et sont séparés, eux aussi. La veuve devrait pouvoir nous aider. J'ai rendez-vous chez la juge Mauche avant midi.

— Celle qui mérite son nom ? répliqua Brichot avec un sourire.

— Toutes les juges ne peuvent pas être des canons et s'appeler Joly ! compléta Boris en répétant la plaisanterie devenue rituelle Quai des Orfèvres depuis l'arrivée au Palais de justice de la jeune juge. C'est elle qui instruit notre affaire. On se retrouve pour déjeuner ?

Il paya et ils sortirent, marchant jusqu'au coin du quai, où ils se séparèrent. Boris traversa la Seine pour se rendre à pied au carrefour Sèvres-Babylone, à l'hôtel Lutétia où logeait Léonor Cobden.

Il avait téléphoné aux aurores pour s'assurer que cette dernière était bien là, précisant qu'il était inutile de la prévenir. Il était neuf heures et demie quand, s'étant présenté, il demanda à la réception qu'on avertisse M^{me} Cobden qu'il l'attendait au bar. L'employé appela la chambre et eut presque aussitôt son interlocutrice au bout du fil. Il adressa à Boris une mimique soulagée et annonça :

— Le commandant Corentin, de la police judiciaire, souhaite s'entretenir avec vous, madame Cobden. Il vous attend au bar.

Il écouta, raccrocha, puis :

— Elle vous prie de monter dans sa chambre, commandant.

— Eh bien... pourquoi pas. Elle n'est pas encore levée ?

— Je crois que si. Elle a fait monter son petit déjeuner il y a deux heures et sa ligne n'a pratiquement pas cessé d'être occupée depuis.

— Des journalistes ? suggéra Boris avec un sourire.

Il obtint pour toute réponse un imperceptible haussement de sourcil et d'épaules.

— Suite 606, au dernier étage, commandant.

— Merci.

Dans le décor de luxueuse bonbonnière où elle le reçut, en peignoir de satin blanc et mules à talon, une cigarette blonde à la bouche, Léonor Cobden évoqua à Boris une héroïne hollywoodienne des années 1940. Mais si le décor était un peu suranné, l'héroïne, même à la lumière tamisée des lampes disposées ça et là, semblait bien flétrie. Le visage tiré et dépourvu de maquillage, le teint pâle et la bouche nerveusement crispée, Léonor Cobden avait perdu de sa superbe. Le cendrier débordait sur la table basse du salon, des cendres avaient volé sur les reliefs du petit déjeuner, et par la porte entrouverte de la chambre, on apercevait des vêtements jetés en vrac sur le lit défait. Des journaux étaient éparpillés sur le sofa, que Léonor Cobden rassembla et posa n'importe où, avant d'inviter Boris à s'asseoir.

— De quoi vouliez-vous me parler, commandant ? lança-t-elle d'une voix tendue.

Il l'observa avant de répondre. Mal à l'aise, elle se détourna pour écraser son mégot dans une soucoupe à café, puis s'assit sur le fauteuil le plus éloigné de lui.

— De l'enquête sur le meurtre de votre mari, dit-il.

— Je crains de ne pas vous être d'une grande utilité. Et je suis désolée, mais je n'ai pas beaucoup de temps à vous consacrer.

— Vous attendez quelqu'un ?

— Quelqu'un ? Non. Personne.

— Un coup de téléphone, peut-être ?

Elle haussa les épaules, lèvres pincées. Le silence s'éternisa et Boris se leva.

— Vous permettez que j'ouvre les rideaux, madame Cobden ?

Il manœuvrait déjà les cordons des lourds doubles rideaux quand lui parvint la réponse.

— Comme vous voulez.

Il fit de même avec les voilages. Du coin de l'œil, il vit Léonor Cobden battre des paupières et se protéger les yeux d'une main. Il s'arrêta près du fauteuil qu'elle occupait.

— Je dois être affreuse, dit-elle à mi-voix.

Il montra la pile de journaux.

— Les nouvelles ne semblent pourtant pas si mauvaises.

Elle écarta d'un geste agacé ses cheveux bruns et se redressa sur le siège.

— Écoutez, si vous avez des questions à me poser, posez-les, et finissons-en.

Boris se rassit, mais dans le fauteuil voisin du sien.

— Très bien, madame Cobden. Nous cherchons à entrer en contact avec Arnaud et Francesca Bose. Le plus vite possible. Savez-vous où ils se trouvent ?

Elle le regarda sans comprendre.

— Arnaud et Francesca ? répéta-t-elle. Mais pourquoi... ?

Il la coupa :

— Je vous pose quelques questions, vous répondez, et nous en finirons aussi vite que vous paraîsez le souhaiter, d'accord ?

Elle aurait pu s'offusquer, le prendre de haut, mais elle n'était pas en état. Il surprit son regard vers le téléphone sans fil posé à portée de main sur la table. À côté, un bloc de papier à lettres de l'hôtel, taché de café, était couvert de gribouillis. Elle essaya de n'en rien laisser paraître, mais elle avait compris

qu'elle s'était trahie. Ses pommettes rougirent. Elle finit par dire d'une voix assourdie :

— J'ignore où se trouve Francesca, nous ne nous sommes pas rencontrées depuis longtemps. Près de deux ans. Elle était de passage à Milan et nous nous sommes vues brièvement. Je n'ai eu aucune nouvelle d'elle depuis.

— Vous êtes restées amies, cependant ?

— Oui, on peut le dire comme ça... C'est surtout Angeli... je veux dire Fabrizio qui gardait le contact.

— Où habite-t-elle ?

— Elle vivait ici, à Paris. Elle y exerçait.

— Ce n'est plus le cas ?

— Eh bien non, elle venait d'arrêter, justement, et de déménager, la dernière fois que nous nous sommes croisées...

— Vous avez des raisons de penser qu'elle pourrait avoir disparu ?

— Disparu ? Quelle idée ! Oh, vous voulez dire... morte ? Mais non... Où voulez-vous en venir ?

— Vous avez au moins ses dernières coordonnées ?

— Évidemment ! Elle habitait près de la Bastille, boulevard Henri IV, elle y avait son cabinet. Elle travaillait aussi dans une clinique de Rambouillet... Un instant...

Elle se leva, se rendit dans la chambre dont elle revint avec à la main un épais carnet d'adresses. Elle referma la porte au passage. Boris sortit de sa poche un calepin et nota les coordonnées de Francesca Bose que lui dictait Léonor Cobden, y compris un numéro de portable.

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où elle est allée, ni des raisons de son départ ? reprit-il.

— Non. Aucune.

Il hocha la tête. Elle mentait, et devinait qu'il s'en doutait. Mais elle alluma une nouvelle cigarette et demeura muette.

— Son mari en aura peut-être, lui, dit-il avec un sourire. À condition qu'on le trouve plus facilement qu'elle. Vous savez où le joindre, madame Cobden ?

— Arnaud a pris sa retraite l'an dernier, répondit-elle de bonne grâce. Il est plus âgé que mon mari. Il était professeur de médecine au C.H.U. de Montpellier et vit à présent dans un village des environs où il possède de longue date une propriété familiale.

— Quand avez-vous eu pour la dernière fois de ses nouvelles ?

— Hier. Il a appris la nouvelle du décès de Fabrizio et m'a appelée. Il viendra lundi à Côme, pour les obsèques.

Stylo à la main, Boris attendait. Léonor Cobden lui fournit les

coordonnées d'Arnaud Bose sans avoir recours à son carnet d'adresses. Il remit son calepin dans sa poche intérieure, dont il tira deux photos.

— Avez-vous déjà vu cette jeune femme ? demanda-t-il en lui tendant la première.

Léonor Cobden jeta un coup d'œil à la photo de la présumée Alice Novak et secoua la tête. Il lui montra le cliché de la brune.

— Et elle ?

Nouveau coup d'œil, nouvelle dénégation.

— Elle s'appelle peut-être Lisa Fels. Peut-être Mona...

Léonor Cobden fronça les sourcils, reporta vivement son regard sur la photo.

— Ces deux femmes se trouvaient avec votre mari dans sa chambre d'hôtel, jeudi soir.

— Je ne les connais pas.

Boris rangea les photos.

— Mona, c'est un prénom qui ne vous dit rien ? insista-t-il.

Le dos contracté et le visage obstinément baissé, Léonor Cobden n'eut d'autre réaction que de resserrer son peignoir. À cet instant, le téléphone sonna. Elle sursauta comme si un serpent l'avait piquée, saisit l'appareil en se levant d'un bond, renversant une tasse vide. Sans un regard pour Boris ni une excuse, elle courut vers la chambre, tout en répondant d'un mot en italien. La porte se referma derrière elle. Boris s'en approcha, tendit l'oreille. « *Si... Si...* » Ce fut tout ce qu'il distingua. Comme le silence se prolongeait, il ouvrit.

Léonor Cobden se tenait debout près du lit en désordre, bras ballants. Elle n'avait pas lâché le téléphone. Ses doigts l'étreignaient si fort que les phalanges blanchissaient. Boris s'immobilisa, méfiant. Leurs regards se croisèrent. Celui de Léonor Cobden brillait de larmes. Mais c'est d'une voix hargneuse qu'elle lui lança :

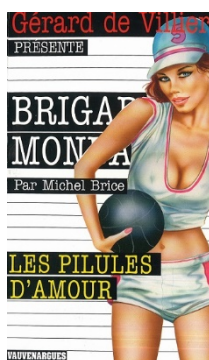
— Quoi encore ?

— Une dernière question, madame Cobden. De quoi avez-vous peur ?

De longues secondes s'écoulèrent. Léonor Cobden soutenait son regard et hésitait. Répondre ou le mettre dehors. Lui jeter le téléphone au visage ou laisser éclater le sanglot qui lui obstruait la gorge. Au contraire de la veille, elle ne jouait aucun numéro d'actrice, malgré le décor et sa tenue. C'était seulement une femme aux abois et il osait à peine sourire pour la mettre en confiance. Puis tout à coup ses épaules se relâchèrent, le téléphone glissa par terre, elle renifla et dit d'une voix sans timbre :

— J'ai besoin de votre aide, commandant. On essaie de me faire chanter.

CHAPITRE X



Le coupé BMW gris filait en direction du sud sur l'autoroute quasi déserte dans ce sens, alors que dans l'autre, la fin des vacances d'hiver rendait la circulation dense. Xavier conduisait, pratiquement jamais à moins de 160 km à l'heure. Ils avaient dépassé Orange et approchaient de Nîmes. Un froid soleil brillait dans le ciel uniformément bleu. Depuis leur dernier arrêt, le troisième depuis Paris, et le plus long, Mona n'avait pas desserré les dents. Peut-être dormait-elle, à l'abri de ses larges lunettes noires. Avec elle, difficile de savoir. Xavier jeta un coup d'œil à l'arrière. Kim dormait, elle, étendue sur la banquette où elle avait tant bien que mal casé son grand corps. Sa robe de lainage rouge sombre était remontée haut sur ses cuisses, presque jusqu'à la jarretière de ses bas couleur chair. Xavier savait que plus haut, invisible dans l'ombre, le sexe était nu, les chairs gonflées encore gluantes de leur dernière jouissance, sur une aire d'autoroute dont il n'avait pas retenu le nom.

Mona l'avait indiquée très en avance.

— On rappellera de là.

Elle tenait le portable de Xavier à la main. Il s'était garé, avait appelé, dit ce qu'il fallait, du ton qui convenait. Il lui avait rendu le téléphone.

— Ça ira comme ça ?

— Parfait. On repart.

— J'ai envie de pisser.

C'était la voix de Kim, à l'arrière. Sa tête rousse qu'elle avançait entre eux, et sa grande bouche qui souriait. Il avait ressenti à nouveau un choc au plexus.

— Moi aussi, je t'accompagne.

— Je vous attends, avait laissé tomber Mona.

Les kilomètres défilaient, Xavier se revoyait marchant derrière Kim, moins d'une heure auparavant, vers la station-service. Sa doudoune de l'armée, moche, informe, pendant au bout de son bras. Sa casquette des Chicago Bulls sur la tête, une couronne de cheveux cuivrés tombant sur ses épaules. Son cul roulant sous le lainage rouge. Nu et blanc, son cul.

Un phénomène...

— D'où elle sort ? dit-il à mi-voix, pour lui-même.

La voie de gauche était libre à perte de vue. 180 au compteur.

Il eut la surprise d'entendre Mona répondre :

— D'un bled du fin fond de l'Iowa. Le pays des Sioux. Elle vivait dans un ranch. Les chevaux, les troupeaux. Le trou du cul du monde.

— Me parle pas de cul, je vais rebander !

— Surtout pour le sien...

Mona eut un petit rire, le premier depuis des heures.

— Tu l'as baisée, tout à l'heure, dans la station-service ?

— À ton avis ?

Il caressait le souvenir tout frais rangé dans sa mémoire, en lorgnant de temps en temps vers Kim qui dormait tout près, sa doudoune lui servant d'oreiller, la bouche entrouverte. Ça lui convenait, une séance de cinéma mental, un rush après beaucoup d'autres. En vingt-quatre heures, cette fille avait bouleversé sa vidéothèque personnelle.

Mais Mona ne dormait pas, et elle relança :

— Raconte.

— Ça t'excite ?

— Ça te tient réveillé.

— Je n'ai pas sommeil. Pourquoi tu faisais la gueule, quand on est revenus ?

— Parce que le temps presse, répondit Mona après un silence.

— Tu ne sais même pas si le type sera là.

— Il y est.

— Tu l'as appelé ?

— Dans une demi-heure, quand on aura quitté l'autoroute.

— C'est encore moi qui appelle ? demanda-t-il.

— Non, moi.

— Il te connaît ?

Elle rit à nouveau. Un rire sec et cassant. Elle ne quittait pas la route des

yeux.

— On prend la prochaine sortie. Vingt bornes. Alors, tu l'as baisée dans les chiottes ?

— Oui. Celles des mecs. Y avait personne, interdites pendant une heure, pour cause de nettoyage. Y avait personne non plus pour nous empêcher d'y aller !

Il se tut. Revit Kim lui tendre sa doudoune, relever sa robe de lainage sur sa taille. S'accroupir au-dessus de la cuvette et se soulager en souriant. Un bruit de cataracte. Aucun sens du danger. Puis sa main plaquée sous sa ceinture. Un clin d'œil, ses doigts agiles. Et sa bouche gobant sa verge. Il bandait à nouveau. Incroyable... Elle s'était simplement redressée et retournée, puis appuyée sur la cuvette. Bras et jambes écartés, tendus. La bonne hauteur. Tout était d'équerre avec elle... et si chaud à l'intérieur, moelleux.

— Alors ? répéta Mona.

— Alors rien. C'était super, comme toujours.

Kim était trempée, elle était partie au quart de tour. Il avait dû la bâillonner d'une main pour qu'elle n'ameute pas tout le monde. Lui-même avait joui très vite, dans un emballement de tout le corps, le cœur battant la chamade. Des circonstances pareilles, il en avait connu d'autres, mais des filles comme celle-là... Ou bien c'étaient ces sacrées pilules ?

— Tu la connais depuis vingt-quatre heures et tu dis « comme toujours » ! répliqua Mona d'un ton mauvais.

— Fiche-moi la paix !

Elle avait raison. Qu'est-ce qui lui arrivait ?

Il prit trop vite la bretelle de sortie, dut freiner sec, rattraper une embardée. Derrière le péage, il y avait deux gendarmes motocyclistes. Mona tira d'une poche de son jean un billet de cent euros. Il le tendit, la monnaie fut longue à revenir, sous le regard des deux types qui admiraient la voiture. Il fourra les billets en vrac dans la paume de Mona et redémarra. Elle souriait dans le vague. Kim dormait comme un bébé, cuisses dénudées.

Et lui... Il sentait son sexe dur, à nouveau. Une sueur au bas des reins. La peur, l'excitation.

— Prends la direction de Sommières, dit Mona. Saint-Julien est tout près. Le samedi, c'est jour de marché, on achètera des fruits.

Il était dix heures et demie. Il la regarda à la dérobée. Elle souriait.

Aucun sens du danger.

— J'ai reçu un premier appel ce matin à huit heures, dit Léonor Cobden. On avait auparavant téléphoné chez moi, à Côme. Le régisseur a indiqué que

j'étais ici. Il a cru avoir affaire à un Américain. J'avais laissé des consignes, mais...

— C'est un homme qui a appelé ? demanda Boris.

— Oui. Il m'a parlé en français. Pas de trace d'accent.

— Que vous a-t-il dit ?

— Qu'il détenait un contrat susceptible de beaucoup intéresser la FDA, et un lot de pilules roses...

La FDA – Food and Drug Administration – était l'agence américaine chargée du contrôle des médicaments et des aliments. C'était elle qui délivrait l'autorisation de mise sur le marché des nouveaux produits pharmaceutiques.

— ... Qu'il me suffirait pour les récupérer de payer deux millions, continua mécaniquement Léonor Cobden. Un million de dollars, un million d'euros. Qu'il me rappellerait à neuf heures.

— Il l'a fait ?

— À neuf heures et quart. Le même homme. J'ai dit qu'il me faudrait du temps pour réunir la somme. Plusieurs jours. Quarante-huit heures, m'a-t-il rétorqué. Il rappellera lundi. C'est tout...

— Vraiment rien d'autre ? Pas de menace ?

Léonor Cobden secoua la tête. Elle s'assit au bord du lit et tira vers les tempes la peau de son visage. Son peignoir bâilla sur une nuisette bordée de dentelle. Elle soupira, sa poitrine généreuse gonflant le tissu. D'une voix plus calme, elle demanda en levant les yeux :

— Je peux vous faire confiance, commandant ?

— Vous devriez savoir que dans une affaire de chantage, il vaut mieux faire confiance à la police, madame Cobden.

— Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire... Je parlais de confiance... d'homme à homme, enfin... essayez de me comprendre. Je ne vous suis pas très sympathique, je crois. Et pourtant...

Elle tapota le lit à côté d'elle, repoussant le manteau de vison qu'elle portait la veille, et ajouta :

— Asseyez-vous, s'il vous plaît. J'aimerais pouvoir vous expliquer...

Boris s'assit près d'elle, à distance décente. Il avait des questions à poser, mais les retint. Mieux valait laisser Léonor Cobden dévider le fil des confidences qu'elle avait décidé de lui livrer, pour se soulager de la tension nerveuse des dernières heures.

— J'avais trente-sept ans quand j'ai rencontré Fabrizio Angeli à New York, commença-t-elle. J'étais veuve, riche, et je ne connaissais rien de la vie. L'homme que j'avais épousé à dix-huit ans, Thomas Cobden, le fondateur des laboratoires Cobden, était mort d'un cancer sans m'avoir rien appris. J'étais une oie blanche, comme vous dites en France... Et Fabrizio tout le contraire.

Un grand amateur d'oies blanches, même s'il les préférait plus jeunes... Il était parti d'Italie pour se faire oublier, ses amis et associés lui tournaient le dos, je vous l'ai dit. Il était brillant, séduisant, plein de projets. Violent et manipulateur, aussi, mais cela, je l'ai compris trop tard. Et il détenait les brevets du Viatis... Il m'a subjuguée et... déniaisée. Sur tous les plans. Avec lui, j'ai appris vite. Je suis devenue une femme d'affaires, de pouvoir, et dans l'intimité, il m'a contrainte à devenir... une sal...

Elle buta sur le mot, chercha le regard de Boris, trouva le courage de continuer :

— Pire qu'une salope ! Une putain. Pour son usage et celui de ses amis... complices, plutôt... Un groupe ignoble. Lui et Francesca n'étaient pas les pires. Elle était sa maîtresse. Arnaud le savait, évidemment. Tout le monde le savait. Elle était la maîtresse de tous. Mais aussi, une maîtresse qui domine, à qui il faut des esclaves. Qui aime faire souffrir, vous voyez ?...

Boris opina d'un mouvement de tête. Ce récit coûtait visiblement beaucoup à Léonor Cobden. Elle parlait lentement, en regardant devant elle et en portant fréquemment les mains sur sa gorge, comme pour se libérer d'un poids qui l'oppressait.

— Vous comprenez que Francesca n'a jamais pu être pour moi une véritable amie, poursuivit-elle. Plutôt un mauvais ange... J'ai mis plus de dix ans à me libérer de Fabrizio et d'elle. Arnaud m'a aidée, il a été le seul. Pas par bonté d'âme, remarquez. Il était amoureux de moi. Il aurait voulu...

Elle balaya l'air devant elle d'un geste brusque. Sa main en retombant se posa sur celle de Boris, qu'elle étreignit. Sa peau était glacée.

— Il était finalement comme les autres. Marsh, Gardiner...

— Ils sont morts, intervint Boris sans dégager sa main. Vous le saviez, n'est-ce pas ?

Elle fit signe que oui.

— J'aurais voulu avoir le cran de les tuer moi-même ! Et quelques autres aussi. J'en ai connu pas mal, au cours de ces dix ans, qui mériteraient le même sort. La différence, c'est que j'avais une position sociale, une fortune à préserver. De quoi supporter d'être lâche...

— La différence avec Mona ? suggéra Boris après un silence.

Léonor Cobden acquiesça d'un hochement de tête.

— Elle a eu le cran, elle, souffla-t-elle.

— Comment le savez-vous ?

— C'est seulement une intuition. Mais c'est elle.

— La brune de la photo ?...

— Je ne l'ai pas reconnue, mais je ne l'ai pas vue depuis des années. Je la croyais morte. Fabrizio n'a jamais reparlé d'elle, après sa tentative de suicide. Ni personne. Elle a mis le feu à sa chambre, chez Arnaud. On l'a sauvée de

justesse, c'est passé pour un accident. Mais je sais qu'elle a tenté de se supprimer. Elle avait vingt ans.

— Elle vivait chez les Bose ?

— Son père s'est débarrassé d'elle en l'envoyant en France quand elle avait douze ou treize ans. Luigi Poretto ne vivait que pour son travail et ses plaisirs, elle l'encombraït...

— Il est mort, lui aussi, dit Boris, glacé en songeant que Mona avait supprimé son père comme les autres.

— Je croyais qu'il s'agissait d'un accident de voiture.

— Arnaud et Francesca Bose se sont occupés de Mona...

— « Occupés », comme vous dites. À leur manière... Surtout celle de Francesca. Ils l'ont dressée, brisée... poussée à vouloir se tuer. Si j'avais eu son âge, je me serais suicidée, moi aussi.

— Et si, après avoir tué votre mari, elle vous fait chanter aujourd'hui ?

Léonor Cobden avait plaqué la main de Boris sur le haut de sa cuisse et l'y maintenait prisonnière. Un sourire douloureux étira ses lèvres.

— Toujours vos fichues questions, commandant !

Elle attira sa main, la glissa entre les pans du peignoir en satin. Ses ongles crissèrent sur le tissu soyeux de la nuisette qu'elle portait dessous, et les doigts de Boris furent au contact de la peau nue de l'aîne, d'une fourrure drue et moite. Le débit de Léonor Cobden s'accéléra quand elle dit :

— Je suis prête à payer ! J'ai passé les coups de fil, usé de mes relations. La somme sera prête lundi matin. Deux millions, c'est finalement peu, Mona aurait pu en obtenir plus ! Ou n'importe qui d'autre, mais je préfère que ce soit elle... Parce qu'elle se moque de la FDA, du Viatis... Elle règle ses comptes et les miens par la même occasion !

Elle avait écarté les genoux, et tenait la main de Boris enfoncée entre ses cuisses, forçant ses doigts à presser les bourrelets charnus de son sexe, à fouiller. Il tenta de se dégager mais elle l'en empêcha, lui griffant le poignet et criant presque :

— Je ne vous suis pas très sympathique mais je vous ai fait confiance. Je vous ai raconté des choses que je n'avais jamais dites à personne... Vous savez ce qu'il m'arrive de faire, à New York ? J'ai un appartement dans Greenwich Village, là-bas personne ne me connaît, on se fout pas mal des cours du titre Angeli-Cobden à la bourse de Milan, et Michelsen ni aucun des pontes de Rexelior ne s'aventurerait dans les endroits où je vais... où je vais incognito lever des types pour qu'ils me baisent... où je fais la putain sans que personne m'y contraigne... la putain qui paie, s'il faut payer ! Qui rampe, qui s'humilie ! Je me suis libérée d'Angeli et des autres mais pas de ça ! Pas de la putain qu'ils ont façonnée !

Hors d'haleine, elle suffoquait, crispant ses cuisses par saccades, frottant

son ventre sur leurs mains. Les siennes plus celle de Boris, qu'à force de contraindre à la toucher, elle finissait par rendre complice. Elle cherchait un soulagement que sa confession ne pouvait suffire à lui procurer. Elle résista et il dut faire un mouvement brutal pour l'obliger à le lâcher. Elle lui aurait cassé le poignet !

— Nous ne sommes pas à Greenwich Village, madame Cobden...

Boris avait parlé avec douceur mais à l'éclat qui brillait dans les yeux noirs de Léonor Cobden, il se rendit compte qu'elle ne l'avait pas entendu. Il aurait dû la gifler, peut-être, pour qu'elle reprenne pied dans la réalité, mais c'était peut-être ce qu'elle espérait, en le fixant de ses yeux agrandis, fiévreux, qui le provoquaient.

Elle s'écartela, fit jaillir ses chairs luisantes dans la forêt luxuriante de sa toison d'un noir de jais. Ses doigts aux ongles acérés les tiraillaient. Elle se pénétra de deux doigts joints, pinçant et griffant entre deux autres son clitoris qui saillait, étiré et violacé.

Boris la regardait s'exhiber, saisi par la fureur méthodique avec laquelle elle se faisait jouir en se maltraitant. Il ne fit rien d'autre, mais à la fixer ainsi, il lui fournissait quoi qu'il veuille le piment suffisant pour déclencher sa jouissance. Le regard noir de Léonor Cobden vacilla, elle se mordit les lèvres et referma les cuisses avec une violence incroyable, puis elle se rejeta en arrière sur le lit, la tête sur son vison, et une succession de gros sanglots la fit hoqueter et larmoyer.

Quand elle sortit de la salle de bains, un peu plus tard, il l'attendait dans le salon. Le visage lavé et les cheveux recoiffés, elle semblait avoir retrouvé le contrôle d'elle-même, mais ses yeux se déroberent lorsqu'elle s'adressa à Boris.

— Vous me méprisez ?

— Non, madame Cobden. Je vous plains.

Elle haussa les épaules et alluma une cigarette. Tirant une longue bouffée, elle redressa les épaules et demanda :

— Que comptez-vous faire ?

— Mon travail, répondit-il tranquillement. Arrêter Mona et sa complice. Je ne suis ni juge ni psychiatre. Seulement policier.

— Et concernant le...

— ... le contrat et les échantillons volés ?

— Je pense que vous l'avez compris, si le contrat avec Rexelior est divulgué, notamment le contenu de certaines clauses, jamais la FDA...

— Ce n'est pas mon problème, madame. Vous êtes victime d'une tentative de chantage, mon devoir est de vous protéger. Vous m'avez tout dit à propos de ces deux coups de téléphone de ce matin ?

— Oui. Absolument.

— Avez-vous mis quelqu'un d'autre au courant ?

— Personne. Je me suis organisée pour... faire face, mais sans expliquer pourquoi. C'est tout.

Boris hocha la tête et lui tendit une carte où il avait inscrit ses numéros de téléphone.

— Vous pouvez me joindre à tout moment, dit-il. Si on vous recontacte, tenez-moi aussitôt au courant.

— Vous croyez que...

— On vous a dit lundi, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça d'un signe de tête, précisa :

— Je serai à Côme lundi matin tôt.

— Pouvez-vous me donner le moyen de vous joindre là-bas ?

Elle retourna dans la chambre, revint avec une carte de visite.

— Tous les numéros utiles..., dit-elle en la lui tendant.

— Merci. Au revoir, madame Cobden.

Comme il allait ouvrir la porte de la suite, elle dit derrière lui, d'une voix ferme :

— Monsieur Corentin...

— Oui.

— Je ne regrette pas de vous avoir fait confiance...

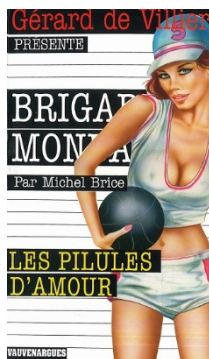
En reprenant pied sur le trottoir, face au carrefour Sèvres-Babylone, Boris inspira une goulée d'air qui lui parut le plus pur qu'il eût respiré depuis longtemps. Il avait juste le temps, en faisant le trajet à pied, d'être avant midi au Palais de justice pour voir la juge Mauche. En chemin, il appela Brichot de son portable, lui fournit l'essentiel des informations qu'il avait recueillies : l'identité de Mona Poretto alias Lisa Fels, et les coordonnées des époux Bose.

— Tu as été plus efficace que moi, apprécia Brichot.

— La veuve s'est montrée coopérative. On essaie de la faire chanter. Je t'expliquerai. Je vais demander au juge de délivrer un mandat d'arrêt contre Mona. Pour les Bose, on vérifie. La routine, quoi, conclut-il.

Quelquefois, la routine était reposante. Et les sourires des jeunes filles qu'on peut croiser au bord de la Seine, réconfortants.

CHAPITRE XI



Sous la halle ancienne et sur la place alentour, une petite foule circulait paisiblement entre les étals des marchands. Le soleil qui brillait sur les tuiles romaines et la pierre ocre des façades incitait à ralentir le pas. Les voix sonnaient clair et les sourires affleuraient aux lèvres. Derrière leur déballage de camelote exposée à même le sol, des vendeurs africains riaient de toutes leurs dents.

La BMW était garée au coin d'une rue transversale, du côté ensoleillé de la place, non loin d'une terrasse où des vacanciers et quelques touristes étrangers se mêlaient aux gens du cru. C'était l'heure du pastis et des derniers tuyaux entre turfistes. Mona sortit de la cabine téléphonique à demi dissimulée par le tronc d'un platane et traversa la rue. Ici, le portable ne passait pas, la plupart du temps. Elle reprit place dans la voiture, sans un mot.

— Toujours personne..., constata Xavier. Je croyais qu'il serait là ! Forcément chez lui ! Qu'est-ce qu'on attend ? Presque une heure qu'on est là comme des cons...

— La ferme ! fit Mona entre ses dents.

Xavier soupira, les bras entourant le volant, le front sur ses poignets joints. Il avait un sacré coup de pompe. Pas vraiment sommeil, un énervement persistant le tenait éveillé. Mais il se sentait vidé, déprimé et irritable. Le stock de souvenirs voluptueux engrangés depuis vingt-quatre heures ne lui était d'aucun réconfort. Même l'image de Kim ondulant sur lui, ou l'avalant jusqu'à la racine, avait perdu de son pouvoir. Plus d'érection intempestive, mais cela n'avait rien d'apaisant, au contraire. L'excitation avait tout à coup disparu, comme si le circuit en était débranché, mais la peur avait pris toute la place. La fatigue générait de l'angoisse.

— Où elles sont, tes pilules ? J'ai l'impression que ça me ferait du bien d'en prendre...

— Laisse tomber, c'est pas le moment.

— Tu m'emmerdes, Mona !

— Il scruta la place.

— Je ne vois plus Kim...

— Mais si, là-bas, le mec du stand bio la baratine depuis des plombs, dit Mona avec lassitude.

Il eut beau observer partout, il n'aperçut nulle part la silhouette de Kim.

— Où, bon Dieu ? Les stands bio, y a que ça ! Et des mecs qui ont envie de se la faire, encore plus !

— Tu débloques, Xavier ! Va prendre l'air, boire un coup... J'essaie encore une fois d'appeler, et on ira chez lui.

— Mais s'il n'y est pas, bordel !

— On ira quand même ! s'entêta Mona. On lui fera regretter de pas avoir été là...

Xavier la regarda, abasourdi.

— Et c'est moi qui débloque ! dit-il en secouant la tête.

Il sortit de la voiture et claqua la portière, bousculant presque deux jeunes qui admiraient la BMW. Ils se rapprochèrent, échangeant des plaisanteries et des signes de tête en direction de Mona. Elle leur adressa un vague sourire, mais derrière les lunettes noires, son regard était tout à coup devenu fixe, et son cerveau comme pétrifié.

« Arrête de mater ces jeunes, Mona ! Tu crois que je ne vois pas ton manège, ma chérie ?

— Mais je ne les regarde pas, tante Francesca. C'est eux qui...

— Petite hypocrite ! N'est-ce pas, Arnaud ? Hypocrite et si vicieuse. C'est le grand frisé qui te plaît ? Ou l'autre avec son air de frappe ? Tu peux bien me le dire, à moi. Lequel t'excite ?

— Des voyous, des Arabes... allons-nous-en.

— Tu as raison, Arnaud. Elle serait capable d'aller les provoquer, et il faudrait encore qu'on aille parlementer avec eux, négocier un arrangement... »

Ils se levaient sans lui laisser le temps de finir son verre. Ensuite, l'ombre profonde d'un lavoir succédait à la lumière éclatante de la place, la pierre froide remplaçait sous ses fesses nues la chaise en fer de la terrasse du café. Les mains des garçons couraient sur elle, avides. Ils la palpaient fébrilement. Arnaud les observait, adossé à un pilier. D'un mot, parfois, il intervenait, pour ordonner le cours des événements. Mais c'était la voix de Francesca, pourtant invisible, qui lui parvenait, insinuante et pressée.

« Allons, Mona, ne sois pas si timide, ils ne vont pas te manger, petite gourde ! Et ils ont promis de rester bien élevés... »

Elle se tortillait. Les mains glissées sous sa robe imprimée touchaient sa peau brûlante, des doigts fouillaient entre ses cuisses. Elle essayait de protester, mais une masse chaude et vivante pressait ses lèvres, cognait contre

ses dents, et elle étouffait, s'étranglait, lorsque la chose emplissait sa bouche, si loin qu'elle butait au fond de sa gorge. Puis elle se mettait à bouger très vite, plus rapidement même que les doigts dans son ventre, qui allaient et venaient en creusant, tournant, et lui faisaient sentir à quel point extraordinaire son corps ingrat, étroit et osseux, pouvait être large et accueillant...

Sa vue se brouillait, elle serrait les lèvres, les cuisses. L'eau du lavoir dont le bruit l'assourdissait s'écoulait d'elle, tout à coup, et en même temps, elle en avalait une épaisse coulée.

« Ton père décidément avait raison, Mona, disait à présent Francesca. Arrête de te comporter comme une gamine. À ton âge, il faut savoir appeler les choses par leur nom... »

Sans transition, Francesca était assise derrière son imposant bureau, Mona en face d'elle dans le fauteuil de cuir habituel. Derrière la vitre festonnée de givre, le parc de la clinique était mort, enseveli sous la neige.

« Reprends, s'il te plaît, et fais un effort : le garçon t'a fourré sa queue dans la bouche, et l'autre te branlait avec deux doigts... Tu as eu du plaisir. Ils étaient bien élevés. Arnaud regardait. Il ne se touchait pas un peu, lui ? Il se contentait de fumer sa pipe ? Ça m'étonnerait... »

Mona sursauta à l'avant de la BMW comme si elle se réveillait brutalement. Elle ne s'était pourtant pas endormie, mais les souvenirs qui l'avaient frappée avaient la précision d'un rêve, et ils laissaient dans la bouche un goût fade, comme un reste de sperme collé au palais. C'était de se retrouver ici, sur cette place, tant d'années après. Elle tourna la tête en direction de la rue au bas de laquelle se trouvait le lavoir. Elle craignait la fadeur des souvenirs, l'apitoiement sur soi-même qui émousse la détermination. Elle ressuscita le goût d'amertume qui lui était familier, celui que laisse la bile au fond de la gorge, tant que la haine n'est pas passée.

Elle aperçut Kim et Xavier qui revenaient bras dessus bras dessous, elle plus grande que lui s'appuyant contre son épaule. Elle riait, un sac en plastique boursoufflé d'achats dans le creux de l'autre bras. Xavier marchait lentement, les yeux fiévreux dans son visage pâle aux traits creusés.

Mâchoires crispées, Mona déglutit, ravalant un amer filet de bile qui lui brûla la bouche. Et au même instant, elle reconnut Arnaud Bose à la terrasse du café.

Arnaud Bose leva les yeux de son journal au moment où un couple traversait la rue en direction de la terrasse. Il prêta à peine attention à l'homme. Bien habillé, l'air surmené d'un cadre supérieur qui a besoin de vacances. Mais la fille, par contre... Il but machinalement une gorgée de vin blanc et fit claquer sa langue, le regard rivé à la longue silhouette. Elle avait

l'âge de porter à la diable une casquette à visière au logo criard. Et de sourire aux anges, le visage dans le soleil. La crinière roux foncé en bataille accrochait la lumière, et la bouche... Une bouche à faire péter les boutons de braguette, disait Bose dans sa jeunesse, du temps des braguettes à boutons.

Un bras encombré d'un paquet, l'autre sous celui de son compagnon, elle marchait légèrement déhanchée, une affreuse doudoune kaki ouverte sur une robe en lainage de la même couleur que ses lèvres. Derrière les lunettes cerclées, les yeux bruns vifs de Bose pétillaient en détaillant les seins hauts et généreux, les hanches rondes. Le lainage glissait à chaque mouvement sur le ventre plat. Les bottines fourrées soulignaient le galbe des mollets. Des jambes interminables de mannequin. Elle en avait la taille et l'allure, mais pas la maigreur désincarnée. Bose lissa le bouc qui ornait son menton trop pointu. Un morceau de roi, vraiment, de ceux qui font regretter l'Ancien Régime, l'arbitraire du tyran, les lettres de cachet et *tutti quanti*... À condition d'être soi-même le tyran, bien sûr, mais quand il avait de ces rêveries nostalgiques, Bose se voyait assez volontiers dans ce rôle-là. Sinon, où serait le plaisir ?

Le couple passa au large de sa table et il continua, en toute indiscrétion, à le suivre des yeux. Il ne devait pas être le seul, d'ailleurs, mais il fut le seul dont le regard fut assez puissant pour que la fille, l'incendiaire salope, pensa-t-il, dévie la tête et le voie, ne fût-ce qu'une fraction de seconde. Lui Arnaud Bose, au haut front dégarni et aux oreilles décollées, à la mine sévère et au triste corps maigre. Le seul de toute la terrasse. Le seul parmi tous ces imbéciles à être capable, d'un regard et d'un mot, d'établir dans un amphithéâtre bondé de carabins bêlants un silence de cathédrale. Un regard, un mot, et la puissance d'un esprit qui en avait imposé à tous ses pairs, des deux côtés de l'Atlantique... et à nombre de leurs femmes, filles ou maîtresses. Pour les premiers, il était une référence, pour les secondes, un type vraiment tordu, affublé d'un pénis d'avorton. Soit... mais elles ne s'en plaignaient pas ! Il avait tant d'autres talents...

La rousse avait disparu au coin, mais un petit rire silencieux gonflait les lèvres minces d'Arnaud Bose. En d'autres temps, avec un phallus digne de son cerveau, il eût été plus que roi... empereur, pharaon ! Zeus lui-même...

Il bourrait soigneusement sa pipe quand un voile de silence tombant à la ronde l'alerta. Il releva la tête. Elle était là, à l'angle de la terrasse, débarrassée de son paquet et de son type. Epoustouflante. Elle cherchait visiblement une table libre où s'asseoir. Il ricana intérieurement. Il n'y en avait pas. Y en aurait-il eu la moindre, la puissance de son esprit l'aurait rendue invisible. Celle de son regard glissant sur elle suffit en un instant à dénouer l'incertitude. Il n'eut même pas à sourire, à mimer ces signaux vulgaires par quoi les hommes à l'intelligence mesquine s'ingénient d'ordinaire à se faire remarquer. Elle vint droit vers lui et lui demanda presque timidement si elle pouvait s'asseoir à sa table.

Timidement, en apparence. Avec un demi-sourire d'excuse et une voix

d'ingénue. Mais en réalité, jugea-t-il instantanément, avec dans le regard tout l'aplomb qui caractérise ces fieffées salopes d'outre-Atlantique dont elle avait l'accent. Celles-là étaient ses préférées, il avait l'oreille pour les débusquer, et une longue expérience de leurs vices cachés.

Il débarrassa la chaise proche de la sienne de son chapeau, dit un mot ou deux de sa voix d'hypnotiseur. Elle regardait ses mains. Elle avait raison, c'était incontestablement ce qu'il avait de plus beau à montrer, en attendant que la science se penche post mortem sur son cerveau. Des mains de chirurgien. Charles Bose son père lui avait au moins légué ça. Il était chirurgien lui-même, Arnaud l'avait fait mourir de honte en choisissant de se spécialiser dans les glandes. Et subsidiairement en épousant Francesca... Le ricanement intérieur monta d'un cran. Il fixa l'Américaine de ses petits yeux vifs qui savaient si bien percer le vernis et mettre à nu les inviolables secrets de toutes les créatures femelles de son espèce, d'une rive à l'autre du vaste monde.

Même la réapparition du cadre supérieur fourbu ne parvint pas à le contrarier vraiment. Il semblait de mauvaise humeur, craignant sans doute qu'on lui vole son trésor s'il fermait un œil. Bose le rassura de son mieux, après avoir débarrassé la dernière chaise libre, de l'autre côté de la sienne, de son chapeau et de son journal. Se trouvant assis au milieu du couple – déjà entre eux ! –, il savoura d'allumer sa pipe en prenant tout son temps. Il eut vite fait de surprendre certains regards et de deviner de quel genre de surmenage souffrait le bonhomme. « Coup double ! » se dit-il en levant son verre, avec une pensée fraternelle pour son vieux complice Angeli – le diable recueille son âme !

Mona, de la banquette arrière de la BMW, observait le trio à la terrasse. Bose tourné le plus souvent vers Kim, rappelant de temps en temps à Xavier, en le prenant à témoin, qu'il se souvenait de sa présence. Xavier avait réagi comme un idiot en allant les rejoindre. Pour faire le contraire de ce qu'elle, Mona, jugeait le plus judicieux ; pour ne pas laisser Kim seule en lice – c'est qu'il était de plus en plus obnubilé par elle !... – ; pour essayer de comprendre, peut-être, ce qu'elles voulaient au juste à Bose. Mona n'avait pas trop insisté pour le retenir. Xavier devait encore servir ses projets et comme il était à cran, il valait mieux ne pas le braquer.

Kim rayonnait, belle à tomber à la renverse ; Mona la voyait lever son verre de vin en riant, se pencher vers Bose quand il lui touchait le bras et parlait près de son visage ; lancer des regards à Xavier... Elle constatait sans bien l'expliquer la métamorphose de l'Américaine. Quand elle l'avait rencontrée un an et demi plus tôt dans le bar d'un hôtel huppé de Manhattan, Kim était une grande fille un peu gauche déguisée en starlette, la proie rêvée de types au portefeuille bien garni qui la soûlaient avec deux verres, la

pelotaient sans vergogne, la culbutaient et lui faisaient l'aumône de quelques billets, avant de la virer de leur chambre à cinq cents dollars la nuit. Elle se croyait maligne quand elle leur avait piqué de quoi survivre une semaine de plus à New York, et bénie des dieux lorsqu'elle s'enfuyait en pleine nuit avec leur portefeuille. Elle oubliait leurs insultes, leurs coups, et dans le meilleur des cas leur mépris. Leur sexe qui l'avait pénétrée la laissait indifférente. Elle ne savait même pas si elle avait joui, ou seulement simulé. Comme elle avait changé, depuis ce soir où Mona, à coups d'extincteur, l'avait tirée des pattes d'un abruti texan déguisé en homme d'affaires.

Étaient-ce Mona et les cadavres laissés derrière elles, ou Xavier et sa belle queue, ou peut-être les étranges pilules d'Angeli, qui rendaient Kim si manifestement heureuse ?

Le trio se leva. Bose laissa des billets sur la table, remit son chapeau et oublia son journal. Il montrait à Kim la direction de sa voiture, Xavier indiqua celle de la BMW. Bose ne lâchait pas le bras de Kim, qui faisait mine d'hésiter, puis se ralliait à sa proposition. Avec un parfait naturel. Une complète innocence... C'est cela, se dit Mona en frissonnant, elle est innocente...

Kim et Bose s'éloignaient ensemble. Xavier se mit au volant de la BMW.

— Le connard..., soupira-t-il.

— Il est tout sauf con, répliqua Mona. Il vous a invités chez lui ?

— Bien sûr ! Pour déjeuner, passer le week-end, un mois entier si on veut...

— Surtout Kim, si elle veut...

— Comment elle fait ? Elle a l'air de tellement s'en foutre ! souffla Xavier, comme en écho aux pensées de Mona. Mais qu'est-ce qu'on fait là au juste, nous ? ajouta-t-il. Tu lui veux quoi, Mona, à ce type ?

— Démarre, dit-elle. Je connais la route.

Il frappa le volant du plat de la main.

— Non ! je ne bouge pas tant que je ne sais pas à quoi ça rime. J'ai téléphoné à la veuve à Côme, à son hôtel... j'ai fait comme tu m'as dit.

— Deux millions à partager, glissa-t-elle.

— O.K., là-dedans, je marche. Je... pour le fric ! O.K. Mais ce type...

— Pour Kim...

— Quoi, pour Kim ? C'est toi qui le connais, qui sais où il habite, et...

— Et maintenant, on y va, le coupa-t-elle. On va le buter, ce connard, si tu veux vraiment tout savoir.

Il se retourna d'un bloc. Se heurta au visage impassible de Mona. Aux verres opaques qui dissimulaient son regard.

— Le buter ? répéta-t-il. Mais pourquoi ?

— Parce que je veux qu’il crève, Xavier. Parce qu’il faut mériter ta part de deux millions. Et enfin, parce que si on laisse Kim seule avec lui, elle va souffrir...

Xavier démarra.

Le 4x4 à la sortie de Saint-Julien prit une route départementale qui filait entre les vergers en direction du nord et des collines. Bose avait passé les ronds-points sans ralentir. À l’entrée d’un village, il bifurqua sur une route plus étroite.

— Je ne sais pas si votre ami a compris l’itinéraire, dit-il en jetant un coup d’œil dans le rétroviseur.

— Vous auriez pu l’attendre, fit Kim en se rencognant contre la portière.

Derrière eux, la route était déserte. Et devant pareil.

— Vous voudriez que je fasse demi-tour ?

— Il finira bien par trouver, répondit-elle avec un haussement d’épaules.

— Sinon, tant pis pour lui ! Dites-moi si je me trompe... vous ne regretterez pas son absence.

Kim resta silencieuse.

— Soyez franche, Kim. Honnête vis-à-vis de vous-même. Un peu de liberté ne fait pas de mal, dans un couple. Sinon, vous seriez montée avec lui. Et je vous aurais attendus !

Il rit. Sa pipe tressauta entre ses dents.

— De toute façon, reprit-il, il avait l’air fatigué, de mauvais poil, et jaloux en plus. Il nous aurait vite pesé. Je vous ramènerai quand vous voudrez, ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il en posant une main sur son genou.

Il dut allonger le bras, mais parvint à remonter un peu sous le lainage, et elle ne fit rien pour l’en empêcher. Elle était ballottée par les cahots et regardait le paysage en souriant dans le vide. Comme la route grimpait, il se concentra sur la conduite, lorgnant à plusieurs reprises sur ses jambes dénudées qu’elle gardait disjointes. Il se demanda à un moment si elle ne s’était pas assoupie, sous l’effet de sa fameuse voix hypnotique... Mais non. Quand il dut ralentir pour tourner à nouveau, dans le chemin desservant sa propriété, il en profita pour retrousser la robe jusqu’à la lisière des bas, et constata que Kim regardait ses mains et l’encourageait d’une mimique. À l’unisson du ricanement qui enflait dans sa poitrine, Arnaud Bose accéléra et le 4x4 déboucha à toute allure sur le terre-plein devant la bastide.

— Je me suis trompée, dit Mona d’une petite voix, ce n’est pas si loin. Impossible. Fais demi-tour...

Xavier freina brutalement.

— Tu disais que tu connaissais le chemin ! cria-t-il.

Elle secoua la tête.

— Il fallait tourner avant le village, je crois.

— Tu crois !

Il éructa une bordée de jurons, fit crisser les pneus et repartit en sens inverse. Il était hors de lui, le sang cognant aux tempes. Ils tournaient en rond depuis un temps fou... Pour la première fois, Mona semblait affolée. Pourtant, elle indiqua :

— Là, à droite, prends par-là !

— Cette petite route ? Il n'y a même pas de panneau !

Elle avait peur de se tromper à nouveau. Elle n'était pas revenue depuis douze ans, elle n'était plus sûre de rien. Le paysage de collines boisées coupées d'étroites vallées était uniforme, les vergers identiques, les villages rares. Ça et là, des bergeries restaurées ou de grosses villas s'apercevaient à l'ombre de platanes, au bout d'allées de cyprès. La route montait.

— S'il lui arrive quelque chose..., fit Xavier d'une voix sourde.

— Elle est de taille à se défendre. Elle en a vu d'autres.

Ils pensaient tous les deux à Kim.

— Et je lui ai donné de quoi, ajouta Mona.

Il la regarda d'un air interrogateur, mais elle n'en dit pas plus.

— La grosse maison, là-bas, c'est là ! s'écria-t-elle tout à coup en tendant le bras. Prends le chemin à gauche.

Il tourna dans une allée de cyprès, vers le sommet de la colline. « Garrigue », indiquait un panonceau blanc.

— Tu es sûre, cette fois ?

— Certaine. J'ai vécu là pendant dix ans, dit-elle. Cette baraque, je la connais dans ses moindres recoins, je te jure !

Ils la découvrirent après un dernier virage. C'était une grosse bastide de deux étages flanquée de dépendances et d'une piscine. Un 4x4 était, garé devant. La vue panoramique était magnifique.

— Pas mal ! commenta Xavier.

D'un ton plein de ressentiment, Mona lâcha :

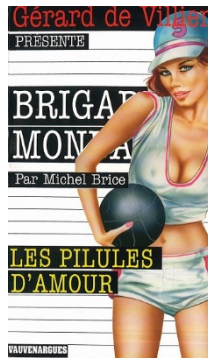
— Oui, un enfer doré... Gare-toi à l'abri de la grange, là ; je ne veux pas qu'il me voie.

— Viens avec moi...

— Non !

Il coupa le moteur et s'apprêtait à discuter lorsqu'une série de détonations retentit.

CHAPITRE XII



Frappée par la volée de plombs, la cible bascula. C'était la troisième. Une autre la remplaça automatiquement, sur le rail, à une trentaine de mètres. Kim sourit, le fusil bien calé dans le creux de l'épaule, un œil clos sous la visière de la casquette. Bose à son côté applaudit.

— Formidable ! s'exclama-t-il. Cent pour cent ! Une vraie championne de l'Iowa !

— Je tirais les perdrix rouges, les lapins... Mon père m'a appris, je n'avais pas dix ans... On rentre ?

Tout en retournant vers la maison, elle rechargea machinalement, avec les deux dernières cartouches de la boîte que Bose avait emportée, après lui avoir tendu l'arme prélevée dans le râtelier. Un fusil Winchester calibre 270 à canons doubles, plutôt pour tirer le gros gibier que pour s'entraîner sur cible. Kim le trouvait un peu lourd.

— C'est un cadeau d'un vieil ami, dit Bose en marchant derrière elle, les yeux fixés sur ses jambes. Un grand amateur de chasse et de coup double ! Il s'appelait Angeli, mais il n'avait rien d'un ange... On l'enterre après-demain, ajouta-t-il en ouvrant la porte qui donnait sur l'arrière de la maison.

Kim ne réagit pas. Au fond de la poche de sa doudoune, ses doigts se refermèrent sur la dosette de collyre que Mona lui avait discrètement donnée en sortant de la BMW, après avoir reconnu Bose à la terrasse. Durant tout le temps où ils étaient restés au café, l'occasion ne s'était pas présentée... Et puis la présence de Xavier était gênante. Elle craignait une réaction de curiosité intempestive.

Dans la très vaste pièce du rez-de-chaussée de la maison, le râtelier d'armes qu'elle avait eu vite fait de repérer à leur arrivée se trouvait dans un renfoncement, près de la porte d'entrée principale. Elle se dirigea tout naturellement dans sa direction pour y replacer le fusil, négligeant de refermer le cadenas. Elle avait gagné du temps en s'intéressant aux armes de chasse du toubib, il avait trouvé amusant qu'elle veuille lui montrer comment une fille élevée dans un ranch de l'Iowa savait se servir d'un Winchester, mais sur le terre-plein et dans l'allée de cyprès qu'elle scrutait, aucune BMW n'avait fait entre-temps son apparition. Qu'est-ce qu'ils fichaient ?...

— Venez donc boire un coup, Kim ! s'écria Bose avec entrain. Que je vous raconte nos parties de chasse avec Angeli... Comment on levait les cailles à Manhattan, à la tombée de la nuit !

À l'autre extrémité de la salle, un empilement de bûches flambait dans une monumentale cheminée. Dans l'angle proche, du côté de la façade, un coin bar rustique offrait quantité de bouteilles sur des étagères. En arrivant, Bose leur avait servi un premier verre. Du whisky. Il brandissait la bouteille.

— Un autre ? Quand on tire comme vous, on ne craint pas les alcools forts !

Il ajouta du même ton jovial :

— Tant pis pour votre ami ! Il se sera perdu mais on se passe de lui...

Elle ôta sa doudoune en traversant la pièce, la laissa choir en passant sur un canapé de cuir. Glissée au revers de son poignet gauche sous le bracelet de sa montre, la dosette en plastique, guère plus épaisse qu'une cigarette et un peu moins longue, était invisible sous la manche de la robe. Kim avait gardé sa casquette des Chicago Bulls. Elle avança en se déhanchant. Bose la dévorait des yeux. Il remplit les verres, lui tendit le sien, généreusement servi. Les pommettes brillantes, ses yeux gris aux reflets mauves plantés dans ceux du docteur, elle minauda :

— Je prendrais bien un peu de glace, cette fois, si cela ne vous ennuie pas, Arnaud...

Elle se percha sur un tabouret en bois au siège rembourré de cuir. Mieux valait s'asseoir quand on avait les jambes flageolantes... Elle desserra les genoux, juste un peu. La robe remonta à mi-cuisses.

— Je vais en chercher dans la cuisine.

Il lui flatta la hanche au passage et disparut dans une pièce attenante donnant sur l'arrière de la maison. Elle l'entendit fourgonner dans un freezer, et pérorer à nouveau sur ses exploits de chasseur urbain en compagnie de ses amis new-yorkais. Derrière le carreau d'une fenêtre en façade, Kim aperçut soudain le visage de Xavier. Il la fixait, inquiet. Elle lui fit vivement signe de s'en aller, ses lèvres articulant en silence : « Va-t'en ! » Dans le même geste, elle cassa entre deux doigts l'embout de plastique de la dosette qu'elle retourna au-dessus du verre de Bose. La poudre blanche tomba dans le

whisky, s'y dilua en deux secondes. Pas de couleur, pas de goût, pas d'odeur...

La dosette vide atterrit dans les flammes. Xavier avait disparu. Bose revint avec un bol de glaçons. Kim en prit deux, les fit tourner dans son whisky. Ils trinquèrent. De soulagement, elle but une grande rasade.

— Bravo ! fit-il en lissant son bouc. Un vrai cow-boy ! Je préfère garder l'esprit clair, moi. Une beauté comme vous mérite mieux qu'un soudard !

Il reposa son verre sans y avoir touché. Le feu aux joues, les battements de son cœur s'accéléraient brutalement, elle vida le sien sous le coup de l'émotion. Le souvenir d'un soudard texan aux bottes pointues lui plomba l'estomac. Il avait fallu que Mona l'assomme à coups d'extincteur... Elle regarda dehors mais ne vit personne, tandis que Bose contournait son tabouret.

L'air lui manqua quand il se colla contre son dos. Il ôta la casquette qu'il posa sur le bar, étala les cheveux auburn sur ses épaules. Il parlait bas mais elle n'écoutait pas. Elle pensait au fusil chargé, près de l'entrée... Puis elle vit les mains de Bose devant son visage. Une bouffée de chaleur l'envahit. Entre ses grandes mains fines, le médecin déployait un masque noir en tissu, aux bordures renforcées. De ceux que les gens qui ne supportent pas la moindre lumière utilisent pour dormir. Bose parla contre son oreille :

— Les filles de l'Iowa chassent et tirent comme les hommes. Elles montent à cheval aussi. Vous me l'avez dit, tout à l'heure...

C'était vrai, elle lui avait parlé non seulement de l'Iowa et de la chasse, mais des chevaux, des troupeaux, et même de son père... À croire que la voix hypnotique dont s'était moquée Mona à propos de Bose avait bel et bien des effets...

Le masque s'ajusta sur les yeux de Kim. Des courroies en cuir entrecroisées sur l'arrière du crâne le maintenaient bien en place. Aveuglée, plongée dans le noir absolu, elle sentit les mains de l'homme d'abord sur son cou, puis très vite sur sa poitrine. Il saisit ses seins par-dessous, les soupesa, pressant à travers le lainage leur rondeur ferme. Il se taisait. Elle n'entendait que son souffle dans ses cheveux. Les mains vinrent sur ses reins, tapotèrent ses hanches. Kim obéit à l'injonction muette. Elle souleva les fesses. La robe aussitôt troussée haut, roulée sur la taille, elle se rassit, la croupe nue sur le cuir du tabouret. Il ricana en constatant qu'elle ne portait rien sous sa robe.

— Aller cul nu au marché ! Les fermières du Middle West verraient ça...

Elle devina qu'il lui faisait à nouveau face. Deux mains remontèrent entre ses cuisses, les faisant largement s'écarter. Quelques instants de silence et d'immobilité. Elle avait chaud. Elle avait peur. Le fusil était chargé mais il était loin. Xavier était quelque part dehors, tout proche, mais elle avait préféré se passer de lui. Idiote... Elle fit mine de croiser les mains sur son ventre. Aussitôt il lui saisit les poignets et lui plaqua les bras le long du corps.

— Tsst tsst...

Comme un maître d'école qu'on ne contrarie pas...

À nouveau le silence. Qu'est-ce qu'il fabriquait ? Elle ne l'entendait même plus respirer. Il s'était éloigné ? S'il continuait à parler, il finirait par avoir soif... Elle ouvrit la bouche.

— Qu'est-ce que... ?

— Tsst ! Taisez-vous !

Elle frissonna de l'entendre si près. L'instant suivant, il la débarrassa en un tournemain de sa robe, en la tirant pardessus sa tête. Elle dut lever les bras, frissonna plus violemment en ressentant la chaleur du feu de bois sur ses reins, un courant d'air plus frais sur ses seins. Elle baissa les bras et en un clin d'œil eut les poignets liés dans le dos par un bracelet de plastique. Bose tourna autour d'elle, elle distinguait son pas. Elle perçut aussi sa satisfaction à la contempler ainsi, assise nue et aveugle sur le haut tabouret, les mains entravées, les cuisses ouvertes. Un contentement palpable. Elle se racla la gorge. Elle avait les lèvres sèches, tout à coup.

— Encore un peu de whisky, Kim ? demanda-t-il brusquement, la faisant sursauter.

Elle faillit accepter, se ravisa *in extremis* en pensant à son verre à lui. S'il lui donnait à boire *son* whisky ?... Elle fit non de la tête, comme si elle ne pouvait plus parler. Qu'est-ce qui l'empêchait de crier, de sauter sur ses pieds et de courir en hurlant en direction de la porte, si tant est qu'elle situe dans quelle direction se trouvait la porte ? Elle n'en fit rien, privée de volonté par le regard qui l'enveloppait. Les petits yeux mobiles qu'elle imaginait braqués sur elle la clouaient sur place.

« Un tordu de première, s'était moquée Mona. Rien dans le froc, tout dans la tête ! Il baise avec son cerveau de soi-disant génie... » Elle avait beau se moquer, Kim lui avait trouvé une drôle d'expression, inhabituelle chez elle, quand elle lui avait parlé de Bose. Comme si une terreur enfantine remontait à la surface à l'évocation de souvenirs enfouis dans la mémoire.

Quand il l'obligea à quitter le tabouret pour marcher dans les ténèbres, une chair de poule la hérissa. La guidant comme une infirme, il rompit le silence. Ce qu'elle entendit la prit totalement au dépourvu :

— Vous tirez comme une championne, vous voulez bien me montrer comment vous montez à cheval ?

Xavier était revenu s'asseoir dans la BMW, à la fois rassuré et désespéré. En entendant tirer, il avait imaginé le pire. C'est-à-dire quoi, au juste ? Il ne savait pas.

— Je l'ai vue, annonça-t-il. Tout va bien. Elle m'a fait signe de fiche le camp.

— C'est une grande fille.

Il revit la scène surprise par la fenêtre. Bose n'était pas visible. Que faisait Kim, agitant la main au-dessus d'un verre posé devant elle ? Il jeta un coup d'œil à Mona. À quoi bon la questionner une fois de plus ? Elle s'arrangerait encore pour esquiver.

— Tu te fiches de ce qui peut lui arriver, dit-il soudain avec véhémence. Qu'elle souffre, comme tu disais... tu t'en moques.

Mona ne répondit pas. Son visage était tendu, la crispation des mâchoires visible sous la peau. Elle respirait vite, comme si elle étouffait. Elle sortit de la voiture, repoussa la portière sans la fermer et se glissa à l'arrière de la grange qui leur dissimulait la maison. Xavier ferma les yeux, luttant contre une vague de découragement qui brusquement le submergeait. Qu'est-ce qu'il faisait là, bon Dieu ?

Vingt-quatre heures auparavant, il rentrait à l'improviste de New York, il avait devant lui la perspective d'un week-end de détente. Mona serait là, puisqu'il lui avait laissé les clés de sa villa pour la dépanner pendant quelques jours, le temps qu'elle se retourne, comme elle disait. Depuis deux ans qu'il la connaissait, jamais il ne l'avait vue plus de quelques heures d'affilée. Et pas à plus d'une dizaine d'occasions. Elle surgissait sans prévenir, à Paris ou aux Etats-Unis, toujours la côte Est. Elle avait besoin d'une place dans un avion, d'une chambre où prendre un bain, dormir, baiser éventuellement, mais ça, c'était toujours facultatif. Elle ne manquait pas d'argent et jamais elle n'en réclamait. Elle exigeait peu, finalement. Elle offrait peu aussi. Étrange, fuyante, mystérieuse, elle l'intriguait. Une marginale, une clandestine, se disait-il. Mais jamais elle seule n'aurait eu le pouvoir de l'entraîner dans pareille histoire.

En vingt-quatre heures, en plus d'avoir parcouru huit cents bornes pied au plancher, il était devenu maître chanteur, et bientôt complice d'un meurtre... Et il avait joui dix fois avec une fille sublime...

Kim... Il se comprima les tempes en secouant la tête, écarquilla les yeux et il lui sembla qu'il était à cet instant plus lucide qu'il ne l'avait jamais été dans toute son existence. Alors, il sortit de la voiture, claqua la portière sans se soucier du bruit et marcha vers la maison, indifférent à ce que Mona pouvait fabriquer dans la grange où il l'avait entrevue en train d'agiter des bidons.

Il ouvrit la porte et entra, répétant à mi-voix le prénom de Kim.

La pièce lui parut immense et sombre. Il n'y avait personne. Le temps d'accommoder, il vit le râtelier d'armes, dans un renfoncement, puis en avançant en direction du feu qui crépitait à l'autre bout de la salle, la doudoune kaki de Kim sur un canapé. Et plus loin, sur le sol, la robe de lainage rouge. Sur le bar, la casquette des Chicago Bulls. Il avait beau tendre l'oreille, aucun bruit ne lui parvenait. Le silence était anormal, terrifiant. La

bastide énorme et menaçante. Il passa une main sur son front. « Elle va souffrir... » avait dit Mona. Et aussi : « C'est une grande fille. » Il fixa les vêtements de Kim, sa casquette. C'était lui qui souffrait, pour l'heure. Et le courage lui manquait. Il rafla un verre sur le bar, le but d'un trait. La brûlure de l'alcool le fit tousser, mais il se sentit plus ferme sur ses jambes. Assez courageux pour traverser la pièce jusqu'au râtelier. Les fusils qui s'y alignaient étaient rassurants. Il toucha l'acier froid des canons. L'un d'eux cependant était tiède, et le cadenas ouvert pendait à la tringle. Comme un automate, il prit l'arme et se retourna vers les profondeurs de la maison hostile.

La marche dans les ténèbres avait paru interminable à Kim. Elle avançait en aveugle, d'un pas peureux. Elle avait gravi un escalier, puis un autre. Où était Bose ? Elle avait l'impression d'être seule, mais quand elle s'arrêtait, une pression de la main sur ses épaules ou ses reins l'invitait à continuer. Il ne l'avait pas abandonnée, il ne la lâchait pas. Son esprit oscillait entre ces deux constats et les sentiments contradictoires qu'elle éprouvait. Il se taisait et elle était incapable de prononcer un mot. Un grincement se produisit devant elle, un air plus froid l'enveloppa. Ses seins durcirent, elle sentit les bouts se rétracter et serra les fesses. Une poussée la propulsa en avant. Elle trébucha et faillit tomber, mais un bras la soutint, la guida. Elle heurta des objets par terre, ses bottes raclant le sol. L'atmosphère sentait la poussière, elle inspira un air confiné aux relents de cendre et de fumée. Malgré le froid, sa peau était électrique, elle sursautait au moindre frôlement, imaginant autour d'elle des horreurs, des menaces. Elle cria en heurtant de la tête une forme dure et haute qui ne recula pas sous l'effet du choc. Des poils rêches lui balayèrent le visage. Une panique lui noua le ventre. Bose n'était plus là ? À quoi la livrait-il ? Elle l'appela, d'une voix suppliante. Avant qu'il réponde, elle perçut, loin derrière elle, son ricanement satisfait. Puis il fut contre son dos. Sa voix chuchota à son oreille :

— Je suis là... n'aie pas peur.

Les épaules et les seins pressés contre une surface rugueuse, Kim émit un sanglot énervé. Du fond de sa mémoire, les mêmes mots surgissaient. La voix était douce, apaisante. Mais les mots la giflaient. « Je suis là, Kim, n'aie pas peur... » Elle crut entendre un claquement de langue familier. Celui qui faisait dresser les oreilles de Kaza, sa jument palomino. Tout son être se raidit contre la confusion qui envahissait son esprit. En même temps, une main sous les fesses la soulevait, une autre entre les omoplates la courbait vers l'avant.

— En selle, championne !

C'était la voix de Bose, indiscutablement. Mais les mots... les mêmes qu'elle entendait jadis, dans la bouche de son père. Effrayée, elle bascula, ployée sur une encolure, lançant une jambe vers le haut. Un bras la retint, à

nouveau.

— Bravo, championne !

Elle secoua la tête, pour dissiper un mirage trop insupportable à concevoir. Pourtant, elle serrait les jambes pour ne pas être désarçonnée, elle remontait les cuisses contre les flancs de la monture sur laquelle elle était juchée. Son sexe s'écrasait sur le cuir patiné d'une selle. Le contact était froid d'abord, mais le désagrément ne durait qu'un instant, le temps d'un imperceptible roulis pour bien épouser les courbes du siège, d'un glissement pour s'y coller de toute sa chair. Le cuir déjà se réchauffait, un picotement naissait au creux du ventre, un aiguillon énervant, délicieux...

— Elle sait y faire, cette belle salope, fit la voix enrouée de Bose.

Kim sentit son haleine sur son visage. Elle grogna et montra les dents comme pour le mordre. Qu'il ait ressuscité son rêve ancien et familier la rendait enragée.

— Holà ! Tout doux !

Il rit et lui passa autour du cou une sorte de sangle, dont il se servit pour lui faire baisser la tête sur l'encolure. Elle se retrouva attachée, le visage plaqué contre les poils sales du cheval. Comme elle avait les poignets liés dans le dos, la posture la déséquilibrait, la forçant à creuser les reins. Ses seins pendaient de part et d'autre de l'encolure, elle avait la croupe exposée. Un jockey aveugle et entravé, qui faisait corps avec sa monture... Ce que Bose, contemplant avec délectation le tableau qu'elle offrait, traduisit à sa façon :

— La grenouille et le cheval ne font qu'un...

Après quoi, il déclencha le mécanisme qui faisait osciller d'avant en arrière le grand cheval de bois au socle de métal fixé au sol, et monta en croupe derrière Kim. Le regard de l'Américaine était dissimulé par le masque, mais à voir son rictus, les efforts qu'elle faisait pour tordre la tête vers l'arrière et sa façon de gigoter comme un animal pris au piège, il devinait que son puissant cerveau avait percé à jour les tréfonds de son âme. Kim se débattait contre des fantômes intimes. Il assura sa position contre son dos, se courba sur elle pour l'enlacer et ses mains s'emparèrent du corps splendide qu'il avait réduit à sa merci.

L'oscillation du cheval s'accéléra, mimant un galop. Tout bougeait et devenait flou dans le crâne de Kim. Les paysages de son enfance défilaient. Contre son dos, le corps était solide, les bras qui l'entouraient étaient des garde-fous rassurants. Entre ses cuisses, le cuir craquelé était tiède, elle s'y frottait, y déchirait ses bas, et des vagues sensuelles naissaient de son ventre, irradiaient son corps. Elle se laissait aller. Elle s'abandonnait. Les grandes mains habiles couraient sur elle, leurs doigts la possédaient. Elle riait comme une folle, en se projetant vers l'arrière pour se visser sur eux. Un plaisir aigu la transperçait. Elle criait et sanglotait, au milieu d'un océan noir où il était impossible de démêler la douleur et la jouissance, la joie et le chagrin.

Bose lui claqua les fesses en poussant un hennissement de triomphe. Les mots sans suite que prononçait Kim d'une voix de gamine livrée à des monstres enfantés par son imagination fouettaient la sienne. Plus encore que ses coups de reins et les écoulements dont elle poissait ses doigts, ils lui prouvaient son pouvoir. Posséder un tel corps était peu de chose, comparé à l'exaltation que procurait la possession d'un esprit. Et Kim en plein délire perdait l'esprit.

Un soupçon d'érection chatouilla le bas-ventre de Bose, mais il n'avait plus l'âge de croire aux miracles. D'ailleurs il ne s'était même pas dévêtu. Jugeant l'Américaine à point, il déclencha le second mécanisme du cheval de bois. Le phallus qui manquait au médecin jaillit au milieu de la selle, massif et poli, d'un volume et d'une longueur propres à satisfaire les vices cachés de ces fieffées salopes d'outre-Atlantique...

Le pieu s'enfonça entre les chairs dilatées de Kim, s'engloutit dans son ventre. Quelque chose se rompit en elle, comme un barrage qui explose sous la poussée furieuse des eaux accumulées. Une voix lui soufflait : « Alors, championne, tu es heureuse ? », en même temps que le sexe qui l'empalait la faisait furieusement jouir. La litanie des mots qu'elle prononçait enfla au rythme de ses spasmes.

— *Daddy ! Daddy !*

Elle poussa un hurlement à glacer le sang et perdit conscience.

Le cri démentiel qui traversait les murs épais de la bastide figea Xavier au pied d'un escalier. Il avait exploré le rez-de-chaussée et le premier étage de la bâtisse, sans trouver personne ni percevoir aucun bruit, à croire que Kim et Bose s'étaient volatilisés. Le hurlement lui vrilla le crâne bien longtemps après qu'il se fut éteint. Le fusil à la main, il restait immobile, hébété, n'osant pas lever les yeux vers le second étage. Mona surgit derrière lui. Il ne l'avait pas entendue monter.

— Je sais où il l'a emmenée, dit-elle simplement, et elle gravit les marches sans l'attendre.

L'écho de la voix de Kim résonnait encore dans les oreilles de Xavier. Il avait la bouche sèche, la peau comme du papier de verre et les jambes tremblantes. Minuscule en haut de l'escalier, Mona lui faisait signe. Il s'efforça de la rejoindre. Dans le silence revenu, il ne percevait plus que le battement affolé de son propre cœur. Il suivit Mona au long d'un couloir aux murs nus. Les portes innombrables étaient toutes closes. Il y faisait froid et l'air sentait le renfermé. Sans hésitation, Mona ouvrit la porte du fond. Elle stoppa net sur le seuil et il la heurta. En même temps qu'une odeur de poussière et de brûlé les prenait à la gorge, le ricanement retentissant d'Arnaud Bose les accueillit.

Xavier bouscula Mona et se précipita dans la pièce. Il ne voyait que Kim. En bas et bottines, les mains liées sur les reins, les yeux couverts d'un masque, elle gisait, inerte, sur le cheval qu'elle chevauchait. Un cheval de bois de la taille d'un poney, gris et poussiéreux, dont l'armature métallique reposait sur un socle en fonte. Il occupait le centre de l'espace. Il oscillait d'avant en arrière. La tête de Kim pendait contre sa tête, retenue par une sangle. Assis derrière la jeune femme, et lui rougissant les fesses de claques sonores, Arnaud Bose, aux anges, vociféra :

— Il était temps que vous arriviez ! Le rodéo se termine, cow-boy ! J'ai maté la championne de l'Iowa !

Le double canon du Winchester le heurta sous le menton. On entendit s'entrechoquer ses dents. Il bascula de l'autre côté du cheval, dans la poussière. La décharge de plombs, tirée à bout portant, lui emporta la moitié du crâne. Des débris d'os et de matière cervicale éclaboussèrent alentour, du sang rougit le plancher. Le puissant cerveau d'Arnaud Bose, réduit en bouillie dégoulinant sur un mur sale, évoquait un dessin d'enfant malhabile.

Kim avait tressauté, le cheval ne bougeait plus. Lâchant le fusil, Xavier étreignit le corps nu, et aperçut le membre factice enfoncé dans le sexe roux. Une vraie bite de cheval. Avec un rire qui ressemblait à celui de Bose, il entreprit de libérer Kim de ses liens. Il titubait en la portant. Il n'avait même pas eu un regard pour le décor de la pièce.

C'était une vaste chambre au plafond haut, avec deux fenêtres en vis-à-vis. Par l'une on apercevait les Cévennes, et par l'autre, quelquefois, la Méditerranée. Une chambre d'adolescente décorée de posters et d'affiches de films datant un peu, de photos dans des cadres, de peluches dans un coffre. Des objets jonchaient le sol. Les murs et le plafond étaient noirs de suie, autour d'une cheminée se voyaient les traces d'un ancien incendie.

— C'était ma chambre, dit Mona en ramassant l'arme, et le cheval son jouet préféré.

Mais Xavier soutenait Kim et n'écoutait pas.

Lorsqu'elle redescendit un moment plus tard, il l'avait allongée sur le canapé de cuir et, étendu sur elle, la dévorait de baisers. Revenue à elle, Kim gémissait. Ne pouvant y croire, Mona s'approcha et constata : à demi nu, Xavier était en train de besogner l'Américaine. Il grommelait des promesses dans son cou. Pour mieux l'enfiler, il lui releva les genoux, lui noua les chevilles sur ses reins. Mona vit qu'il avait à nouveau une érection majuscule. Elle croisa son regard. Un sourire stupide se peignit sur les lèvres de Xavier. Les pupilles fixes et dilatées, il semblait drogué. Sous lui, Kim se laissait faire, molle comme une poupée, les yeux flous. Mal à l'aise, Mona se détourna et s'activa. Quand elle eut monté dans les étages trois des bidons trouvés dans la grange, et répandu leur contenu sur le sol, près d'une demi-heure s'était écoulée. Elle n'avait touché à rien, elle n'avait rien à emporter. Elle craqua plusieurs allumettes, mit le feu au paquet de journaux qu'elle avait

préparé, et jeta le tout dans son ancienne chambre d'adolescente. Puis elle dégringola au rez-de-chaussée en appelant les deux autres. Il était temps de filer. Elle n'obtint pas de réponse. S'approchant du canapé, elle découvrit Xavier étendu face au plafond, une main crispée sur le cœur, l'autre couvrant son sexe ratatiné. Il était mort. Sur son visage, hormis la douleur, la trace peut-être d'une dernière incompréhension.

Kim avait disparu. Mona appela, cria, sortit en hurlant son nom. Des crépitements se faisaient entendre dans les étages de la maison. Kim n'était nulle part. Mona se précipita vers la BMW, y monta et démarra. La bastide s'embrasa. Elle fit demi-tour et accéléra. Kim surgit au milieu de l'allée, la forçant à piler. Elle tenait le fusil de chasse braqué sur le pare-brise. Elle était livide. Si calme que l'affolement de Mona s'accrut. Le moteur cala.

— Tu partais sans moi, constata Kim en s'installant dans la voiture.

Son regard éteint faisait froid dans le dos, Mona y chercha en vain une étincelle de raison. Le canon double touchait sa tempe. Kim dit du même ton absent :

— Xavier est mort à cause de moi... comme... mon père. À cause de moi !

Mona voulut repartir. Elle dut s'y reprendre à trois fois pour redémarrer. Derrière elles, les flammes montaient haut dans le ciel.

— On n'ira pas plus loin, Mona. C'est fini.

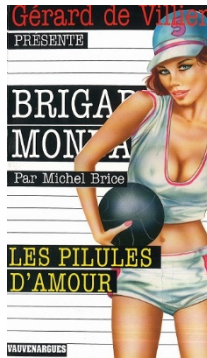
La BMW fit une embardée et faillit emboutir un tronc, au bout de l'allée. Le bruit d'une sirène de pompiers retentit sur leur droite. Des points rouges se déplaçaient vite dans la vallée, venant dans leur direction. Mona serra les dents, repoussa le canon qui la menaçait et hurla :

— Laisse-moi faire, imbécile ! Et baisse ce putain de fusil ! Tu as perdu la boule, mais on va s'en sortir !

Elle braqua vers la gauche, du côté des collines. Puis dans un chemin qui devait rejoindre la route de Saint-Julien, si elle se rappelait bien. Mais elle avait dû se tromper à nouveau. La voiture rebondit dans des ornières, patina et partit en glissade dans le sous-bois. Une souche l'arrêta. Le moteur hoqueta et cala. Mona se retourna vers Kim, hors d'elle. Elle saisit à pleine main le canon, pour lui arracher l'arme des mains. Le coup partit. Un bruit de tonnerre. Sur fond de sirène, d'incendie en contrebas, la voix blanche de Kim répéta longtemps, dans l'habitable éclaboussé de sang et de débris :

— C'est fini... fini.

CHAPITRE XIII



Boris et Aimé Brichot étaient les derniers clients, le service du déjeuner s'achevait. La juge Mauche était en retard et Boris n'avait rejoint son équipier qu'à 14 heures. Pas si moche que ça, d'ailleurs, la jeune juge. Malgré ses lunettes sévères, son chignon et son dédain du maquillage, sa tenue austère et ses talons aussi désespérément plats que sa poitrine, elle ne méritait pas, avait-il jugé, les quolibets macho des gars du 36. Elle débarquait, elle était sur la défensive, scrupuleuse et pas gaie, mais sérieusement « relookée », elle ferait oublier son patronyme...

Elle avait écouté avec beaucoup d'attention les explications de Boris, lui avait assuré toute latitude pour mener les investigations qu'il jugerait utiles, et quand il lui avait fait part de ses craintes de voir récidiver les deux femmes tueuses, elle avait aussitôt suggéré :

— Vous avez raison, commandant. Une surveillance discrète d'Arnaud Bose me semble judicieuse. Je vous délivre une commission rogatoire pour enquêter sur place. À vous de juger des dispositions à prendre. Mais tenez-moi au courant, et je propose que nous nous revoyions dès lundi, puisque le maître chanteur doit reprendre contact avec M^{me} Cobden après-demain...

— Le genre déjugé qu'on va avoir sur le dos à tout bout de champ, commenta Brichot en attaquant son plat du jour, quand Boris lui eut relaté son entrevue avec Corinne Mauche.

— On va appeler le SRPJ de Montpellier.

— J'ai leur ai déjà téléphoné, ils préviennent la gendarmerie de Sommières. Bose habite dans la campagne à une vingtaine de kilomètres de là, près d'un bourg, Saint-Julien...

— C'est bien, Mémé. Mais concernant Francesca, on est dans le flou...

— On pourrait même dire le néant. Depuis près de deux ans, elle a mis les voiles, et sans laisser d'adresse.

Brichot résuma le résultat de ses recherches, à partir des dernières coordonnées connues de Francesca Bose. Celle-ci avait au printemps 2003 vendu son appartement et son cabinet parisien, mis fin à son association dans la clinique psychiatrique de Rambouillet, et apparemment cessé toute activité professionnelle, du moins en France.

— On pourrait croire qu'elle a pris sa retraite du jour au lendemain, sauf qu'elle n'avait pas tout à fait l'âge. Cinquante-quatre ans... c'est tôt, surtout maintenant...

— Quelque chose s'est passé qui l'a poussée à changer de vie ? avança Boris, en notant le sourire entendu de Brichot.

— Ça se pourrait.

Ils mangèrent en silence un moment. Boris reprit :

— Allez, Mémé, on ne va pas jouer aux devinettes, raconte-moi ce que tu as appris. À la clinique, je parie...

— Tout juste, opina Brichot en avalant une bouchée. J'ai eu la chance d'interrompre le déjeuner du directeur. On mange à des heures décentes, dans ces endroits-là... Très aimable, le bonhomme.

— Bref..., comme dirait Rabert...

Brichot repoussa son assiette vide et s'essuya la bouche, puis :

— Francesca Bose s'occupait d'une dizaine de patients, deux jours par semaine, depuis vingt ans. Elle a démissionné en avril 2003 sur un coup de tête, d'après le directeur. Ou plutôt un coup de déprime... ça arrive même aux psys, il paraît. Une de ses patientes préférées, qu'elle soignait depuis 1992, s'était enfuie le mois précédent, après avoir essayé de mettre le feu à l'établissement... Un signe d'échec professionnel, je suppose.

— Une patiente qui avait mis le feu à sa chambre..., répéta Boris, sourcils froncés. Tu lui as demandé son nom, évidemment.

— Évidemment...

— Et il t'a répondu Mona Poretto...

— Ben oui ! Comment tu as deviné ?

— Elle n'en était pas à son coup d'essai, répondit Boris, et il raconta à Brichot ce que Léonor Cobden lui avait rapporté de la tentative de suicide de Mona chez les Bose. Et on n'a pas remis la main sur Mona, ajouta-t-il, pensif.

— Ça explique qu'elle ait attendu si longtemps pour se venger.

— Mais ça ne nous dit pas où elle est à présent. Ni où est passée Francesca.

— Elle aurait pris peur après la fuite de la fille...

— On retourne au bureau, Mémé ?

— Sans prendre de dessert ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as oublié un truc urgent ?

Boris enfilaït son blouson. Il semblait pressé et contrarié.

— J'ai un mauvais pressentiment, c'est tout, dit-il en sortant. Je veux rappeler les gendarmes de Sommières.

— Tu crois qu'Arnaud Bose est en danger, c'est ça ? Je veux dire... imminent ?

Boris ne répondit pas. Brichot devait allonger le pas pour se maintenir à sa hauteur. Ménageant son souffle, il ne reprit la parole que dans leur bureau.

— J'ai remarqué une chose, rapport à la chronologie, dit-il. Les agressions aux Etats-Unis ont eu lieu à intervalle régulier. Tous les deux mois... Après celle contre Angeli, on pourrait supposer...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Le lieutenant Simonneau fit irruption dans la pièce.

— Commandant Corentin ! Je viens de prendre un message pour vous, de la gendarmerie d'un bled du Gard... euh...

— Sommières ? sursauta Boris.

— C'est ça, oui... À propos de la propriété d'un nommé...

— Bose ? Arnaud Bose ? Eh bien ?

— Les gendarmes étaient en route pour se rendre chez lui, fit Simonneau. Mais les pompiers sont déjà sur place... Un incendie s'y est déclaré. Y a pas une heure.

Boris Corentin et Aimé Brichot débarquèrent du TGV en gare de Montpellier en début de soirée. Dans le hall, ils repèrent un jeune homme brun frisé, en jean et blouson fourré, en compagnie d'un gendarme. Ils l'abordèrent.

— Lieutenant Savagnargues, SRPJ, se présenta le jeune homme. Adjudant Vacarès, de la brigade de Sommières... Le commandant Beauvois vous attend à la gendarmerie.

Ils montèrent dans une Laguna noire et une demi-heure plus tard, arrivèrent à Sommières. Policiers et gendarmes travaillaient de concert sous la direction de Beauvois, un quinquagénaire à la silhouette de pilier de rugby, le seul à n'avoir pas l'accent du Midi. Boris s'était entretenu avec lui par téléphone à deux reprises durant leur trajet en train.

— Autant vous le dire tout de suite, leur annonça Beauvois après les présentations d'usage, les deux femmes nous ont filé entre les doigts...

Il leur montra une carte de la région, leur expliqua le dispositif de contrôle des routes et des gares. L'avis de recherche et les photos de Mona Poretto alias Lisa Fels et d'Alice Novak étaient épinglés au mur.

— Elles ont eu le temps de prendre le large, conclut Beauvois. Vous

voulez qu'on aille là-bas ? Plutôt demain, il fera jour... La maison est en partie détruite, les deux corps ont été enlevés. De toute façon, les pompiers ne pouvaient rien pour eux... On a retrouvé les restes calcinés d'Arnaud Bose au deuxième étage, mais il a été tué d'une décharge de fusil de chasse en pleine tête. Quant au type découvert au rez-de-chaussée à moitié à poil, il est mort d'une crise cardiaque, d'après le toubib. Lui, son corps est intact, on en saura plus après l'autopsie.

— Et son identité ? demanda Brichot.

— Aucune idée. À l'évidence, les meurtrières lui ont fait les poches avant de fuir dans la voiture qui les avait amenées. Le 4x4 de Bose était sur place.

— Ils étaient ensemble, selon vous ? demanda Boris.

— D'après les témoignages recueillis au village de Saint-Julien, oui. Les deux femmes et leur complice. Ils n'ont pas vraiment cherché la discrétion. On a même une description précise de la voiture. Un coupé BMW gris...

Quand ils eurent fait le tour des éléments en leur possession, Boris conclut d'une voix sombre :

— Elles ont une longueur d'avance sur nous, mais on ne sait pas quelle est leur prochaine destination...

La même pensée le taraudait quelques heures plus tard tandis qu'il dînait avec Brichot au restaurant de l'hôtel où on leur avait réservé deux chambres. Beauvois leur avait laissé la Laguna, ils devaient se retrouver le lendemain matin.

— Leur prochaine cible, reprit Boris comme pour lui-même, c'est Francesca, mais on ignore où elle se trouve...

— Le directeur de la clinique de Rambouillet pensait qu'elle avait pu s'installer en Italie, dit Brichot. Elle est originaire de Vérone.

— La meilleure chose qu'on ait à faire, soupira Boris, c'est de se rendre à Côte lundi.

— Aux obsèques d'Angeli ?

— Sa veuve attend des nouvelles du maître chanteur.

S'il s'agit de l'homme qu'on a trouvé mort aujourd'hui, ce sont les deux femmes qui se manifesteront, cette fois. C'est la seule piste qui nous reste.

Brichot acquiesça en étouffant un bâillement. Ils gagnaient leurs chambres respectives quand le portable de Boris sonna. C'était l'adjudant Vacarès.

— Vous avez reçu à Paris un e-mail qui nous a été réexpédié ici. Ça vient des États-Unis et ça concerne la femme rousse. Elle s'appellerait Kim. Kim Purvis...

— Je retourne à la gendarmerie, Mémé, dit Boris après avoir coupé la communication. Je n'arriverai pas à dormir, de toute façon. À demain...

Brichot n'insista pas pour l'accompagner. Il était crevé. Boris prit la

voiture et se rendit à la gendarmerie. L'adjudant Vacarès lui tendit une sortie imprimée du courrier électronique envoyé par l'antenne du FBI de Des Moines, Iowa, à Richard Dessler, à New York, et à la Brigade mondaine, à Paris. Il lui confirma qu'on n'avait aucune nouvelle de la BMW grise et des deux fugitives. Boris lut le texte, l'empocha et dit en fixant une des deux photos accrochées au mur :

— Kim Purvis alias Alice Novak... On sait tout et on n'est pas plus avancé...

Il reprenait le chemin de l'hôtel au volant de la Laguna quand il vit indiqué Saint-Julien. Il bifurqua dans cette direction, traversant la rivière, puis la limite du Gard et de l'Hérault pour parvenir au village sur la place duquel, à l'heure de l'apéritif, on avait remarqué une grande rousse faisant son marché avec un homme, puis attablée en compagnie d'Arnaud Bose à la terrasse d'un café, tandis qu'une brune à larges lunettes noires semblait attendre, dans une BMW grise...

Boris ne décolerait pas d'être arrivé en retard, de n'avoir pu empêcher le meurtre d'Arnaud Bose, et mettre la main sur les deux tueuses.

Dans la nuit froide et étoilée, le village était désert, le café sur la place du marché déjà fermé, et il n'y avait pas âme qui vive dans les ruelles. Mona Poretto avait vécu ici la plus grande partie de son adolescence, songeait-il. Après s'être vengée de Bose et avoir mis le feu à la bastide, se pouvait-il qu'elle soit restée dans les parages ? Qu'elle s'y cache en attendant de reprendre contact avec Léonor Cobden ? Il s'engagea sur la route de Garrigue, le lieu dit où se trouvait la propriété de Bose. Il avait mémorisé la carte et les explications des gendarmes, mais il hésita plusieurs fois sur le chemin à emprunter, avant de déboucher, par une majestueuse allée de cyprès, sur un vaste terre-plein, face à la bastide. Ou plutôt à ce qu'il en restait.

Une grande partie de la toiture s'était effondrée, tout un côté du bâtiment était détruit, et ce qui demeurait intact de la façade, à l'autre extrémité, montrait de sinistres balafres noires. Quantité de gravats et de débris encore fumants jonchaient l'espace protégé par des bandes jaunes de la police qui interdisaient d'approcher. À la lueur des phares, la grosse maison cossue n'était plus qu'une carcasse calcinée et lugubre. Boris coupa le moteur mais n'éteignit pas les phares. La porte principale de la bastide était ouverte. Il descendit. L'odeur de brûlé et de fumée le prit à la gorge. Il n'avait pas atteint le périmètre interdit qu'une silhouette apparut sur le seuil, dans le faisceau de lumière.

Une haute silhouette coiffée d'une casquette à visière, vêtue d'un anorak sombre et armée d'un fusil de chasse. À voir sa façon de tenir l'arme, la jeune femme qui le mettait en joue savait s'en servir...

— Kim..., répéta Boris en continuant d'avancer vers la porte. Je ne vous veux pas de mal, Kim... abaissez le fusil, s'il vous plaît... cela ne vous servirait à rien de tirer... lâchez le fusil, Kim... je ne suis pas armé...

Il avait franchi les bandes de plastique et ne quittait pas des yeux le canon double qui suivait sa lente progression. En même temps, il enregistrait tout, les sens en alerte, le corps tendu comme un arc, les nerfs à fleur de peau : l'odeur âcre et les craquements de la maison, les obstacles sur le sol qu'il lui fallait enjamber, la distance le séparant de la porte, qui se réduisait pas après pas... Et puis l'anorak kaki dont la plume sortait de la toile par plusieurs accrocs, la robe rouge déchirée, tachée, les bottes maculées de terre... Kim n'avait pas pris la fuite, elle s'était cachée dans les environs...

Il continua à parler du même ton de confiance intime, et le canon double ne le suivait plus aussi précisément. Kim inclinait le visage, son regard perdait de son acuité. Le trait pâle de sa bouche s'entrouvrit. Boris disait en baissant la voix :

— Vous n'êtes pour rien dans la mort de votre père, Kim... c'était un accident de voiture sur une route verglacée de l'Iowa... le docteur Timmons a profité de votre jeune âge. Il s'est mal conduit, c'est sûr, il n'a pas volé ce qui lui est arrivé... mais vous avez fini par quitter l'Iowa et vous avez parcouru un sacré bout de chemin, Kim... baissez le canon, maintenant, je viens en ami...

Il tirait tous les fils du résumé biographique de Kim Purvis tel qu'il venait d'en prendre connaissance dans le courriel du FBI de Des Moines. Soupçonnée de meurtre à quinze ans... Un médecin, déjà. Il fixait sa bouche, cherchait à accrocher son regard. Il avait décrit un arc de cercle, et Kim Purvis visait à présent un point situé en arrière de lui. Il fit un pas de plus. Un grand craquement se produisit dans les profondeurs de la maison. Kim sursauta. Boris bondit. La détonation fit un bruit assourdissant et la décharge de plombs se perdit dans les proches feuillages.

Boris saisit le fusil et l'arracha des mains de la jeune femme avec une facilité déconcertante. L'arme tomba à terre. Au lieu de se débattre, Kim se plaqua contre lui d'un élan de tout le corps. C'était si inattendu, si brutal qu'il en eut le souffle coupé. Les seins écrasés sur son torse, elle projetait son ventre en avant, se frottait contre lui comme une chatte en chaleur. Tout s'accéléra tandis qu'elle l'attirait à l'intérieur de la maison en se suspendant à son cou. Il devina que le corps incrusté au sien était nu sous le lainage de la robe, et en ressentit une brusque poussée de désir. Il croisa le regard des yeux gris, et y vit la raison vaciller, s'éteindre comme la flamme d'une bougie. Il distingua enfin, à l'instant où l'obscurité les happait, que la pâleur saisissante des lèvres de Kim était due à une poudre blanche qui les enduisait comme un fard. Un sixième sens l'alerta du danger, il rejeta la tête en arrière alors que la bouche magnifique se tendait vers la sienne, quêtant un baiser. La main de Karn lui avait saisi le sexe à travers son pantalon, le pressait et le tordait. Contre sa bouche, elle murmura :

— *Fuck me ! Fuck me hard !*

En essayant de lui faire lâcher prise, Boris sentit sous ses doigts la peau nue des cuisses, la proéminence du mont de Vénus et la douceur humide des chairs gonflées. Dans sa furie, Kim mimait à coups de bassin un coït sauvage. Il dut la repousser de toutes ses forces. Elle recula, dénudée jusqu'à la taille, les seins pointant sous le tissu entre les pans ouverts de l'anorak. Elle trébucha, resta un instant suspendu dans le faisceau de lumière provenant du dehors. Superbe, haletante, sa bouche proférant des mots incompréhensibles, entre ses lèvres retroussées luisant de cristaux blancs. Elle bascula en arrière et poussa un cri de terreur. Boris la vit jaillir d'un canapé, bondir vers le fond de la pièce, où se découpait le cadre vide d'une porte.

En même temps que Kim lui échappait, tout se mit à trembler au-dessus de lui, et dans un fracas de fin du monde, une partie du plafond s'écroula.

La poussière et la suie qui enveloppaient Boris le faisaient encore tousser quand il parvint à la Laguna. Derrière lui, dans la maison, s'entendaient d'autres bruits de chute et craquements menaçants. Il trouva une lampe torche dans le vide-poches de la Renault et contourna la bastide, longeant la piscine aux reflets bleu sombre, incongrue. À l'arrière, des pierres se détachant d'un pan de mur éventré tombaient ici et là. S'avancant avec précaution, il éclaira un tas de gravats, à l'emplacement de la porte. Une casquette des Chicago Bulls avait roulé à quelques pas. Il dut se pencher pour distinguer des cheveux roux couverts de poussière noire, et déplacer des pierres et des débris de bois pour apercevoir le haut du corps. Étendue en travers du seuil, la nuque brisée par une poutre et le corps enseveli sous les décombres, Kim avait les yeux clos et la bouche grande ouverte, les lèvres fardées de poudre blanche où se mêlait du sang.

Boris revint sur ses pas, conscient de l'avoir échappé belle. Un peu sonné, il sortit son portable. Il n'y avait pas de réseau. Mais sur le dos de sa main, le devant de son blouson et de son pantalon, il découvrit dans la lumière de la lampe des traînées sombres, poisseuses. Il mit quelques secondes à comprendre : du sang... Kim s'était frottée contre lui et elle était tachée de sang... Il alla examiner, du seuil, l'intérieur de la maison. Un chaos impénétrable. Il fit le tour des dépendances, cherchant... quoi au juste ? Son instinct le poussait à fouiner. D'où provenait le sang dont Kim était maculée ?

Il s'était éloigné vers l'arrière de la maison, longeant un pas de tir, d'autres dépendances. La hauteur sur la gauche lui permettrait sans doute d'appeler. Il marcha en direction d'un boqueteau, traversant une prairie à la clarté d'un croissant de lune, respirant à pleins poumons l'air de la nuit. Au moment où son portable était prêt à fonctionner, un reflet métallique un peu plus haut attira son attention. Il parcourut vivement la distance qui le séparait des arbres. La BMW était à peine dissimulée dans le sous-bois, cinq à six

cents mètres au-dessus de la bastide. L'intérieur était éclaboussé de sang, des tapis de sol au pavillon. Il ouvrit côté passager. Le corps lui faisait face, plaqué contre la portière côté conducteur.

La perruque de cheveux bruns bouclés avait glissé, découvrant à moitié un crâne rasé. Un rictus de panique et de douleur déformait le visage étroit et triangulaire. La poitrine fracassée par les impacts n'était plus qu'un magma sanguinolent. Songeant au fusil de chasse entre les mains de Kim, Boris frissonna de peur rétrospective.

Mona et Kim... La folie et la mort les avaient rattrapées. La chasse était finie...

Il était minuit et demi. Il allait appeler la gendarmerie de Sommières quand il se ravisa. Malgré la fatigue, il fit d'abord l'inventaire du contenu de la voiture. Lorsqu'il eut terminé, le numéro qu'il composa sur son portable fut celui de Charlie Badolini, son patron. Lequel protesta à peine et le rappela vingt minutes plus tard. Un samedi soir, dans la capitale, on ne dormait pas, en haut lieu. Et par chance, on était joignable.

— Vous avez très bien fait de m'avertir, Corentin, conclut Baba. Bravo !

Alors seulement, Boris alerta l'adjudant Vacarès, puis réveilla Brichot.

Il fallut plusieurs heures d'efforts pour extraire des décombres, à l'aube, le corps écrabouillé de Kim.

— Faites une analyse toxicologique poussée de ce qu'elle a sur les lèvres, recommanda Boris au légiste.

— De cela aussi ? demanda ce dernier en montrant, dans un sachet de plastique, la poignée de pilules roses trouvées dans une poche de l'anorak kaki.

Le substitut du procureur, débarqué en pleine nuit sur les lieux, intervint :

— Non, c'est inutile, on sait ce que c'est.

Boris et lui échangèrent un regard entendu. Beauvois et Vacarès étaient occupés avec leurs hommes à passer la BMW grise au peigne fin. Les papiers, à l'intérieur, étaient au nom de Xavier Destrade. Dans le coffre, un sac de voyage contenait, outre des perruques, une forte somme en liquide et des dosettes de poudre blanche. Dans un autre, plus petit, on trouva notamment une tenue de basket et un livre en anglais sur les Sioux. Des illustrations les montraient galopant dans les plaines de l'Iowa.

— C'est tout ? s'étonna Brichot.

— Soyons patients, répondit Boris.

Le substitut l'aborda à l'écart des autres enquêteurs quand tout fut terminé, à Sommières. Il était près de midi. Il rendit à Boris le paquet que celui-ci lui avait discrètement remis à son arrivée chez Bose. Trois

exemplaires d'un contrat, un lot d'échantillons pharmaceutiques... de quoi exciter la curiosité, en haut lieu.

— Puisque vous vous rendez en Italie demain, commandant Corentin... Vous le remettrez en mains propres... Et merci encore.

Boris prit congé du substitut et rendit compte à son divisionnaire. Puis il accompagna Aimé Brichot à la gare.

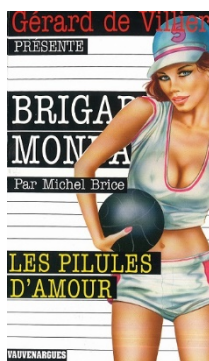
Son équipier prenait seul le TGV pour Paris. Il avait l'air renfrogné.

— Tu daigneras peut-être m'expliquer ce qu'est devenu le butin des filles... le butin à deux millions, je veux dire !

— Officiellement, il n'y avait que de l'argent dans le coffre d'Angeli, répondit Boris avec un sourire. Mais des autorités haut placées se félicitent, et nous félicitent, de connaître le détail d'un contrat commercial et la composition d'une pilule miracle... quoique le miracle en question ne me paraisse pas très convaincant.

Boris rêvait d'un lit et de douze heures de sommeil. Au lieu de quoi il prit un autre train, pour Marseille et l'Italie.

ÉPILOGUE



Les cyprès qui entouraient le petit cimetière se dressaient vers le ciel endeillé comme des lances noires et dégoulinantes. La brume accrochée aux montagnes estompait les reliefs, un fin crachin noyait Côme et son lac, au loin.

Boris était arrivé au village de Laglio en taxi, alors que la cérémonie religieuse touchait à sa fin. De Montpellier à Côme, le périple lui avait paru interminable et épuisant. Il avait réussi à joindre Léonor Cobden à huit heures du matin, pour la rassurer. Il venait lui remettre ce qui l'intéressait, encore que le « cadeau » prévu par son mari pour les Américains ne soit plus complet, loin de là. Le maître chanteur ne se manifesterait plus. Arnaud Bose ne viendrait pas aux obsèques.

Le cortège qui accompagnait le cercueil de Fabrizio Angeli mit un temps fou à parcourir la courte distance de l'église au cimetière, tant la foule des curieux et des reporters était dense et indisciplinée. Au premier rang, l'altière silhouette de Léonor Cobden, toute de noir vêtue, était protégée par un vrai cordon de gardes du corps.

L'accès au cimetière était en principe réservé aux proches, mais des petits malins escaladaient déjà le vieux mur d'enceinte, appareil photo en bandoulière. Les grilles se refermèrent devant le gros des curieux. Boris, en retrait, observait les visages quand un homme en imperméable et chapeau l'aborda, lui offrant l'abri de son vaste parapluie. Il dit en français :

— Commandant Corentin ? Inspecteur chef Léandri, police criminelle. On m'a dit à Paris que vous seriez ici. J'ai quelque chose susceptible de vous intéresser, suite à une demande de renseignements du lieutenant Simonneau, de la Brigade mondaine... J'ai résumé et traduit.

Étonné, Boris déplia la feuille que le policier lui tendait et lut. Un compte rendu de la police de Vérone. Le corps d'une femme repêché fin juillet 2003 dans le lac de Garde, en état de décomposition avancée, avait été identifié deux mois plus tard : Francesca Simone, née à Vérone en 1951. Pas de famille connue. Dernière adresse : un hôtel du village de Vigilio, sur les bords du lac. Traces d'absorption massive de barbituriques. Témoignages de proximité : état dépressif aigu. Conclusion de l'enquête préliminaire : suicide. Dossier classé.

— Elle était psychiatre à Paris, séparée d'un médecin, s'il s'agit de la même personne, commenta Boris. Elle a disparu sans laisser d'adresse en avril 2003...

— Dans ce cas, le mari...

— Il est mort, à présent. Personne ne réclamera plus Francesca Bose.

Mona savait-elle ? se demanda Boris. Était-elle pour quelque chose dans la mort de Francesca ? Nul ne saurait jamais, mais dans la liste des anciens associés de « Source de Jouvence », tous les noms étaient barrés. Francesca avait inauguré la liste, au lieu de la clore... Le policier italien hocha la tête.

— Je dois voir la veuve, dit-il.

Il marcha en direction de la grille. Boris le suivit. Ils fendirent la foule, le grand parapluie de l'inspecteur chef surnageant au-dessus des têtes. On les laissa entrer. Léandri était là ès qualités, comprit Boris, et ses yeux vifs

furetaient partout. Ils patientèrent côte à côte entre les tombes. Plusieurs fois, le regard du policier s'attarda sur le sac de voyage de Boris. Celui-ci demeura muet. Il ne voulait pas poser de questions pour n'avoir pas à répondre à d'autres questions.

Enfin un mouvement défit le groupe compact qui assistait à l'inhumation, dans le caveau de la famille Angeli. Les groupes refluèrent. Un jeune homme qui se trouvait près de Léonor Cobden s'éloigna d'elle pour venir vers les deux policiers. Il ne cacha pas une grimace de contrariété quand il reconnut Léandri. Boris alla au-devant de lui, passant d'un parapluie à l'autre.

— Commandant Corentin, police judiciaire française, se présenta-t-il. J'ai quelque chose à remettre à M^{me} Cobden.

— Venez, répondit l'autre, avec un regard noir à l'adresse de l'inspecteur chef.

Léonor Cobden s'était relativement isolée, et Boris remarqua qu'ils étaient hors de vue du policier italien. Il salua la veuve, improvisa un mot de condoléances, lui remit le paquet tiré de son sac de voyage. Elle le tendit à un autre jeune homme qui prestement l'escamota. Une vraie cour de jeunes gens élégants et froids comme des pierres tombales l'escortait. Rien dans l'expression de Léonor Cobden n'indiquait quel degré d'intimité avaient atteint ses relations avec Boris, trois jours plus tôt, dans un hôtel de luxe parisien.

— Merci, commandant, dit-elle simplement, vous êtes un homme de parole, et je me félicite de vous avoir fait confiance. Je vous dois beaucoup...

C'est à peine si elle retint la main de Boris dans la sienne un peu plus longtemps que nécessaire, au moment de se séparer.

— J'ai fait scrupuleusement mon travail, madame. Les choses sont en ordre...

Il ne s'autorisa un sourire qu'une fois hors du cimetière. Là-bas, l'inspecteur chef Léandri entraînait à son tour en scène, et Boris le présentait coriace. Il souhaitait bien du plaisir à la veuve.

— Le Sorcier est mort, mais les affaires continuent ! fit une voix derrière lui.

Il se retourna et découvrit, stupéfait, Julie Delorme. En ciré noir et petit chapeau de plastique, elle était tout sourire. Ils échangèrent un baiser presque chaste, mais les yeux bleus de Julie pétillaient de malice et de promesses.

— Je ne m'attendais pas à te trouver là..., avoua-t-il.

— Je fais mon métier, qu'est-ce que tu crois !

D'un signe, elle indiqua l'intérieur du cimetière.

— Il se passe toujours des choses intéressantes aux enterrements.

— Tu as des idées sur la suite ?

— Quelques-unes. Tu as besoin d'informations ?

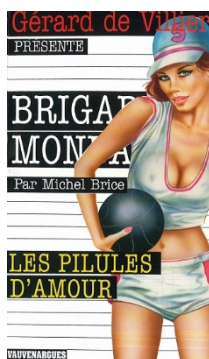
— J’ai fini mon travail, assura Boris. J’ai même droit à quarante-huit heures de quasi-vacances. En récompense de bons et loyaux services.

Elle se pendit à son bras et l’entraîna, expliquant :

— J’ai une voiture de location, une chambre d’hôtel double, et vingt-quatre heures à te consacrer, si tu as une histoire vraiment passionnante à me raconter.

— Alors, prépare-toi à une nuit blanche !

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

ÉPILOGUE

TABLE

Notes

[←1]

Source de jouvence.